JAQUES-HENRY BAUCHY

CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS

FERNAND NATHAN

DANS LA MÊME COLLECTION

ANTIQUITÉ

CONTES ET LEGENDES DE **BABYLONE** ET DE **PERSE**, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
EPISODES ET RECITS **BIBLIQUES**, par G. Vallerey, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LEGENDES DE L'**EGYPTE ANCIENNE**, par M. Divin, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET RECITS TIRES DE L'**ENEIDE**, par J. Chandon, ill. de R. Péron.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE GRECQUE**, par M. Desmurger, ill. de J. Pecnard.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE DE ROME**, par J. Defrasne, ill. de Vayssières.
RECITS TIRES DE L'**HISTOIRE DE BYZANCE**, par J. Defrasne, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET RECITS DE **L'ILIADE** ET DE **L'ODYSSEE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **MONDE GREC ET BARBARE**, par L. Orvieto, ill. de C. Dey.
RECITS DU **TEMPS D'ALEXANDRE**, par P. Grimal, ill. de R. Péron.
RECITS TIRES DU **THEATRE GREC**, par G. Chandon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LEGENDES **MYTHOLOGIQUES**, par E. Genest, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE LA **NAISSANCE DE ROME**, par L. Orvieto, ill. de R. Péron.

HISTOIRE

CONTES ET LEGENDES DES **CROISADES**, par M. Toussaint-Samat, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **MOYEN AGE**, par M. et G. Huisman, ill. de Beuville.
EPISODES ET RECITS DE LA **RENAISSANCE**, par J. Defrasne, ill. de Marcellin.
CONTES ET LEGENDES DU **GRAND SIECLE**, par Quinel et de Montgon, ill. de D. Dupuy.
RECITS DE LA **REVOLUTION FRANÇAISE**, par M. et G. Huisman, ill. de P. Noel.
EPISODES ET RECITS DU **PREMIER EMPIRE**, par D. Sorokine.

PROVINCES DE FRANCE

CONTES ET LEGENDES D'**ALSACE**, par E. Hinzelin, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES D'**AUVERGNE**, par J. Levron, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BOURGOGNE**, par Perron-Louis, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BRETAGNE**, par J. Dorsay, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **CORSE**, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de H. Faivre.
CONTES ET LEGENDES DU **DAUPHINE**, par L. Bosquet, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **FRANCHE-COMTE**, par J. Defrasne, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **GASCOGNE**, par F. Pézard, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **LANGUEDOC**, par M. Barral et Camproux, ill. de Vayssières.
CONTES ET LEGENDES DE **L'ORLEANAIS**, par J. H. Bauchy, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **LORRAINE**, par L. Pitz, ill. de Ph. Degrave.
C. ET LEG. DE **PARIS** ET DE **MONTMARTRE**, par Quinel et de Montgon, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DU **PAYS BASQUE**, par R. Thomasset, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LEGENDES DU **PAYS NIÇOIS**, par J. Portail, ill. de G. Valdès.
CONTES ET LEGENDES DE **NORMANDIE**, par Ph. Lannion, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **PICARDIE**, par A. Chassaignon, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LEGENDES DE **PROVENCE**, par M. Pézard, ill. de Beuville.
CONTES ET LEGENDES DE **SAVOIE**, par J. Portail, ill. de Saint-Justh.

(suite page 251)

COLLECTION DES CONTES ET LÉGENDES DE TOUS LES PAYS

CONTES ET LÉGENDES DE L'ORLÉANAIS

par

Jacques-Henry BAUCHY

ILLUSTRATIONS DE BEUVILLE

FERNAND-NATHAN, ÉDITEUR - PARIS
18, RUE MONSIEUR-LE-PRINCE (VI°)

Pour GRÉGOIRE et BLANDINE qui, demain,
Connaîtront la lecture, ce doux vice,
Ne fallait-il pas qu'enfin j'écrivisse
Un livre « à mettre entre toutes les mains »?

J.-H. B.

Du même auteur,
aux éditions de LA TABLE RONDE :
« Les Bois Sacrés », roman.
« L'idiote du village », roman.
« L'Affaire Saint-Aube », roman.

© 1967, Fernand-Nathan, Éditeur, Paris.

281-147

AVANT-PROPOS

Ce livre-ci ne prétend pas donner du folklore orléanais un panorama complet, ni fidèle même. Il ne tend qu'à divertir.

J'y ai borné mes investigations au cadre départemental du Loiret. Les frontières, sans doute, en sont factices. Mais il convient de noter — sans que ceci vise à faire excuser cela — que celles de l'ancienne province orléanaise ne l'étaient pas moins.

A cette province, quatre types d'hommes ont donné son visage : un bûcheron des Loges, un vigneron du Val, un cultivateur gâtinais, un fermier beauceron.

Chacun d'eux, au reste, chante dans son registre et parle selon son propre verbe.

Ce qui caractérise le bûcheron des Loges, c'est sa soif de merveilleux purement gratuit, et secrètement païen.

Elle se traduit, cette soif de merveilleux, par des contes de fées tout d'abord : Ces dames de chez nous, La dame de Chicamour; *puis par des diableries :* Quatre seigneurs sans importance, Le violoneux du Diable, La noce du Maudit; *et enfin, par des récits sont les apports chrétiens sont mal assimilés :* Notre-Dame de l'Épinay,

Le dernier baron de Loury; *récits que dénoue la* Bonne Dame, *cette sainte Vierge de nos climats, fille de Dieu sans doute, mais, plus encore — toute révérence tenue, toutes réserves faites et toutes proportions gardées — fille des Loges, et raisonnable sœur puînée des fantasques fées de la forêt.*

Le vigneron du Val, lui, est un homme jovial, à la trogne enluminée; il ne s'embarrasse pas des mêmes rêveries que son voisin des Loges.

Ses contes, sans être vraiment facétieux, sont pimentés d'un esprit vif et léger, de cet esprit, précisément, qui a donné leur nom aux Guépins *d'Orléans, d'Orléans en val de Loire. C'est rapide raillerie, qui pique au passage, comme par mégarde presque, et qui, désinvolte, vole aussitôt, sans plus de façons, d'une aile capricieuse, vers d'autres fleurs ou d'autres victimes, laissant derrière soi l'ombre d'un sourire.*

Il perce encore, ce sourire, dans l'histoire des deux ponts de Loire, par quoi Satan et, galanterie gardée, Madame de Pompadour elle-même, sont aimablement moqués.

Il affleure toujours, ce même sourire, dans le récit aux termes duquel les manœuvres d'un serpent symbolique et celles, plus subtiles, d'un hypocrite solliciteur, sont déjouées par le saint homme Liphard.

Il continue de sourdre, ce joyeux sourire, dans les pieuses machinations par quoi les moines du Val d'Or

parvinrent à soustraire à leurs frères d'Italie, puis à distraire de leurs frères du Mans, la dépouille opime de leur père Benoît.

L'agriculteur gâtinais, pour sa part, n'est ni rêveur comme son voisin, le bûcheron des Loges, ni railleur comme son autre voisin, le vigneron du Val. Il est, lui, observateur. Il n'imagine pas; il ne juge pas non plus. Non. Il décrit; il dépeint; il raconte. Il témoigne.

Dans Le chien de Montargis, *dans* La chandelle de Minuit, *dans* L'église maudite de Quiers, *dans* Le Christ de Bellegarde, *il serait vain de chercher autre chose qu'un fait divers. Le merveilleux n'y intervient pas pour changer le cours de la nature, comme dans les récits de la forêt. La raillerie non plus n'y joue aucun rôle. Sans doute, parfois, l'insolite les remplace-t-il. Mais il ne s'agit alors que de quelque chose qui, en somme, est rapporté pour plus ample information, et ne reste inexpliqué que... sous bénéfice d'inventaire.*

Car le cultivateur gâtinais, foncièrement, est sceptique. On ne lui en conte pas, à lui. C'est un rude homme, de grand bon sens, et qui ne met pas deux pieds dans le même sabot.

Avec les récits beaucerons intervient un élément nouveau : la morale, une morale sans doute un peu courte, une morale peut-être un peu épaisse. Toutes les légendes beauceronnes ont une morale.

Il faut dire que la terre n'est plus la même. Elle est

grasse, riche et lourde, cette terre. Si le gars du Gâtinais n'a pas deux pieds dans le même sabot, le fermier beauceron, lui, n'a pas de sabots du tout. Il a des bottes, et dans ces bottes, il y a du foin...

L'histoire des Deux bossus, *qui se rattache au cycle des féeries orléanaises, a une morale, à la différence des autres féeries, absolument gratuites, qui proviennent de la forêt des Loges, et que j'ai rassemblées dans le même texte.*

Et tous les autres récits de Beauce, qu'il s'agisse du Roi-Pénitent, *des* Croix Blon et Faron, *du* Chêne de l'Évangile, *du* Serment de famille *pithivérien ou du* Noël de Chevilly, *tous ont une morale positive, pratique, un peu courtaude, un peu pataude, point trop finaude, bref une morale beauceronne.*

Malgré les divergences que je viens d'évoquer, entre ces quatre formes d'esprit et de sensibilité, une symbiose existe depuis longtemps, qu'ont traduite mille interpénétrations.

Dans la plupart des légendes qui vont suivre — et bien que, nettement, domine ici cela, ou là ceci — se sont étroitement alliés, unis, mêlés et fondus la poésie de la forêt des Loges, la narquoise bonhomie du Val, le sens aigu de l'observation gâtinaise et la lourde, la solide morale beauceronne.

C'est cela, sans doute, le vrai visage de la province orléanaise. Les contrastes les plus évidents s'y composent dans la plus heureuse harmonie, et la plus secrète.

Secrète, voilà l'épithète qui convient à cette terre accueillante et qui, pourtant, ne se livre qu'à regret.

D'autres provinces françaises attirent plus, sans doute, et, peut-être bien, séduisent davantage.

L'Orléanais, pour sa part — comme sa capitale, Orléans-la-fidèle — a mieux à offrir que le charme qui attire : il offre la grâce, qui attache et retient.

C'est la grâce douce, modeste, mesurée, du pays de Jules Lemaître et de Charles Péguy. A qui l'ignore, il est difficile de la pénétrer. A qui la connaît, il est impossible de l'oublier.

J-H. B.

CONTES ET RÉCITS DU GÂTINAIS

LE CHIEN DE MONTARGIS

Les péripéties de l'histoire du chien de Montargis sont autant de phases d'un procès judiciaire : plainte, instruction, accusation, jugement, exécution.

Or, dans toute cette procédure, un seul être, successivement plaignant, instructeur, procureur, juge et bourreau même, oui, un seul être, en un seul jour, fut appelé à demander, articuler, requérir, obtenir et appliquer un arrêt capital, un seul être qui, pourtant, ne pouvait pas user de la parole, et de la plume encore moins, un seul être qui n'était qu'une pauvre bête, qu'un chien, mais quel chien : l'humble et glorieux chien de Montargis.

Ce matin-là, le roi Charles s'éveilla de bonne heure, et se leva de bonne humeur. Ayant dépêché la veille, jusqu'à un moment très avancé de la nuit, toutes les affaires de son royaume et de son domaine,

il n'avait plus d'autre désir que celui de chasser, non seulement les cerfs, les biches, les chevreuils et les sangliers de sa chère forêt, mais plus encore l'ombre laissée dans son esprit par les difficiles débats de la chose publique.

La cour du château, quand il descendit, bruissait d'une vive agitation. Dès avant l'aube même, dès cet instant que les paysans gâtinais appellent « la piquette du jour », seigneurs, damoiseaux, pages, valets, goujats (1), de toutes parts, s'étaient affairés. Tel avait commencé de harnacher son cheval, tel de fourbir un épieu, tel autre encore de bander son arc, de pointer ses flèches, tandis que par groupes, les plus importants gentilshommes, laissant leurs gens vaquer à ces menues besognes, bavardaient, ceux-ci doctement, rapportant des décisions prises dans les conseils, ceux-là sur un mode badin, échangeant de piquants propos, pour les jolis yeux de quelque belle matineuse. Et, dominant toutes ces rumeurs confuses, leur servant de trame sourde et continue, les meutes prêtes au départ grondaient, impatientes sous leurs chaînes.

— Le roi, messires, cria le maire du palais.

A ce mot, tous se turent, se découvrirent, et se tournèrent vers la principale porte du château.

Le roi Charles parut. C'était un petit homme replet à face rougeaude, aux gestes ronds, sans race ni

(1) Goujat : valet du dernier rang. Voir note en fin de chapitre.

grâce. Mais il avait l'esprit droit, le cœur bon; et dans son âme, il craignait Dieu. S'il n'inspirait guère le respect, c'était par la simple raison que ses sujets l'aimaient trop pour songer à l'admirer.

Il fit quatre pas dans la cour, d'une démarche vive, précipitant ses petites jambes curieusement, et son grand manteau rouge, largement, vola autour de lui, découvrant une fine cotte de mailles.

Il s'approcha de son cheval, le tapota d'un geste familier, comme il faisait toujours avant de l'enfourcher.

Ce fut alors que le chien bondit vers lui.

C'était un beau lévrier au regard triste et doux. Toute la cour le connaissait. Il appartenait à messire Aubry de Montdidier, un valeureux seigneur; jamais l'animal ne quittait son maître.

— Aubry, appela le roi.

Personne ne répondit.

— Aubry, mon cher, venez ça chercher votre chien, reprit le roi.

Tous les courtisans se regardaient, cherchant dans leurs rangs messire Aubry.

Le sénéchal s'approcha.

— Sire, dit-il, messire Aubry n'est pas ici.

— Comment, pas ici? tonna le roi. C'est impossible, vous le savez. Montdidier est le plus féal de mes vassaux. Jamais il ne manque à l'appel. Tenez, hier encore, quand il m'a quitté, fort tard dans

la nuit, à la fin de mon dernier conseil, il n'a pas manqué de me dire : « A demain, Sire, pour la chasse. » Oui, je me rappelle même qu'il s'est repris à ce moment-là, et qu'il a précisé : « Non, Sire, pas à demain; à tout à l'heure, plutôt, puisque aussi bien, nous voici déjà au petit matin. »

— Il n'est pourtant pas ici, Sire. La chose est évidente. Voyez vous-même.

Le roi parcourut les rangs de ses gens, les dévisageant tous, longuement, puis :

— Eh bien, dit-il, s'il en est ainsi, nous n'allons pas courre.

Un murmure de désapprobation se fit entendre sourdement.

— Non, ma décision est prise, irrévocable, répéta-t-il d'une voix forte. Sans Aubry, nous n'irons pas courre.

Le silence revint aussitôt.

Alors parut la reine. Depuis quelques instants, attirée par ce bruit insolite, elle observait la scène de sa fenêtre. Elle était grande, mince, et ses simples vêtements de lin blanc faisaient ressortir son teint de rose et ses longs cheveux d'ébène.

Toutes les têtes s'inclinèrent. Le roi fit quelques pas dans sa direction. Mais elle, sans prendre garde à tous ces gens occupés de son entrée, alla d'un pas rapide vers le chien. Longuement, leurs regards s'affrontèrent. Puis elle se baissa, et presque s'agenouilla

devant l'animal, qui fit entendre une plainte poignante. C'était un hurlement étrange, un de ces hurlements que les chiens solitaires lancent parfois, dans la nuit, et plusieurs petits jappements oppressés le suivirent.

La reine se releva et dit quelques mots au roi, qui venait de s'approcher. Un instant, le roi parut hésiter; les gros traits de son rude visage marquaient une complète surprise.

Puis, d'une voix décidée, détachant nettement ses mots :

— Peut-être avez-vous raison, Madame, dit-il.

Il se tourna vers ses gens, et, parcourant du regard leurs rangs dans le temps qu'il parlait :

— La disparition de messire Aubry de Montdidier, dit-il, ne semble pas naturelle. Sur le conseil de la reine, je me réserve d'examiner la requête...

Il fit une pause, et, après un bref regard sur le chien couché à ses pieds :

— ...la requête, conclut-il, que vient de nous présenter le chien de messire Aubry, à ce présent.

Ainsi fut déposée plainte pour crime, par un chien, à Montargis.

Deux heures plus tard, le roi et sa cour battaient les fourrés de la forêt, à la suite du chien de messire Aubry. Tous ne trouvaient pas de leur goût cette fantaisie royale.

Un prudhomme rapprocha cette ridicule importance

donnée à un simple chien de celle qui, au temps de la Rome païenne, avait été conférée à son cheval par l'empereur Caligula.

Messire Macaire lui-même, réputé pour l'un des meilleurs amis du seigneur disparu, et qui, le matin même, avait assisté avec lui au dernier conseil royal, ne se gênait pas pour dire à haute voix combien il trouvait odieux qu'on traitât des gens d'âge et d'expérience comme des enfants.

Brusquement, le chien s'arrêta court; tous en firent de même.

Un instant, il flaira le sol, le gratta de la patte, parut hésiter, puis, à corps perdu, il se jeta au plus épais d'un buisson hérissé de ronces.

— Allons, Sire, dit Macaire, vous perdez votre temps. Comment messire Aubry pourrait-il se trouver dans ce roncier?

— Vous avez sans doute raison, dit le roi. Ma foi, messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les autres, il me semble que nous allons abandonner cette recherche vaine, et courre le cerf.

Chacun, déjà, s'apprêtait à rebrousser chemin quand, tout à coup, le chien ressortit du fourré. Il tenait dans sa gueule un lambeau de la longue cape bleue que portait messire Aubry le matin même.

Le roi fit un signe. Immédiatement, quatre ou cinq hommes, à coups d'épieu, abattirent les ronces, et, dans l'éclaircie ainsi faite, apparut le corps de

messire Aubry. Une main criminelle l'avait jeté là, au plus sombre des taillis, dans le roncier le plus touffu, le plus inextricable. Et quand ils le découvrirent gisant face contre terre, les vêtements en lambeaux, les chairs en sang, tous les hommes présents, rudes guerriers pourtant, et plus rudes chasseurs, reculèrent avec un long cri d'horreur.

Longuement, le roi prit entre ses mains potelées le fin museau du lévrier. Longuement, il déchiffra ce beau regard triste, comme blessé à mort, comme atteint par le même couteau qui avait tué Aubry.

Enfin, se tournant vers son entourage :

— Messieurs, dit-il, que les plus incrédules se rassurent. Nous possédons maintenant la plus précieuse des pièces à conviction.

Il essuya un pleur, puis, d'une voix rauque :

— Vous tous qui aimiez messire Aubry, vous tous qui appréciiez son beau caractère, ne le pleurez pas, je vous le demande, avant d'avoir puni son meurtrier.

Ainsi fut instruite plainte pour crime, par un chien, à Montargis.

Le roi Charles venait de sauter sur son cheval, et chacun, autour de lui, s'apprêtait à en faire de même quand, brusquement, le chien, apercevant messire Macaire, se jeta sur lui en aboyant avec violence. Deux seigneurs voisins d'eux voulurent s'interposer.

D'un geste, le roi les arrêta.

— Un instant, dit-il, attendez.

Et il redescendit de cheval.

Le chien redoublait d'assauts furieux; il mettait en pièces le riche manteau de velours grenat dans lequel Macaire se drapait. A coups de pieds rageurs, l'homme essayait d'assommer l'animal.

Le roi s'approcha d'eux. Le chien, en le voyant, se tut, et, tenant en respect Macaire, alla vers le roi, revint sur Macaire, et, plusieurs fois, recommença son manège. A chaque fois qu'il arrivait sur Macaire, sa colère éclatait en aboiements exaspérés. A chaque fois qu'il arrivait devant le roi, sa muette supplication se traduisait par un regard triste et doux, qui implorait.

Enfin, le roi se baissa vers le chien, et, longuement, il le caressa en rêvant; puis :

— Il suffit, dit-il, ma religion est faite.

Alors, d'une voix tonnante :

— Messire Macaire, cria-t-il, vous êtes prévenu du crime de meurtre sur la personne de haut et puissant seigneur messire Aubry, de Montdidier, grand officier de la Couronne de France, conseiller de votre roi en tous ses conseils d'État et privés, homme brave et sage.

» Enfin — et son accent se fit alors étouffé, comme blessé; seuls l'entendirent ceux qui se trouvaient près de lui — c'était mon plus fidèle ami, ajouta-t-il.

Ainsi fut prononcé réquisitoire pour crime, par un chien, à Montargis.

Une heure plus tard, tous les barons et les pairs du royaume, tant clercs que laïcs, étaient convoqués au château pour tenir un lit de justice extraordinaire. Au centre de l'assemblée, le roi Charles, soucieux, siégeait sur les lys.

L'accusé se défendit pied à pied.

Il argumenta interminablement, se prétendant victime d'une haine irraisonnée du chien de messire Aubry.

— Les hommes, disait-il, ont des engouements et des aversions sans motifs. Que dire alors des bêtes?

Il faisait encore appel au bon sens, à la bonne foi de ses juges : « Si j'avais commis un tel crime, expliquait-il, je ne serais pas resté ici. Je me serais enfui sur-le-champ. »

— Peut-être êtes-vous resté, répondit le roi, parce que vous ne connaissiez à ce meurtre aucun autre témoin qu'un chien, et que le corps de la victime, au demeurant, était caché dans un fourré inextricable.

Les arguties s'éternisaient; Macaire marquait quelques points et déjà plusieurs barons hésitaient à condamner un de leurs pairs à la peine capitale sur de si maigres indices quand, brusquement, le chien entra dans la grand'salle. Il courut, haletant,

jeter aux pieds du roi une longue tunique ensanglantée.

Tous la reconnurent. C'était celle que portait Macaire dans la nuit même, alors que, dans la compagnie d'Aubry — que nul ne devait revoir vivant — il avait quitté le dernier conseil privé.

Macaire, alors, s'effondra, cessant de se défendre.

Tous les barons et tous les pairs du royaume votèrent la mort.

Ainsi fut rendu jugement pour crime, par un chien, à Montargis.

Le roi Charles, cependant, répugnait à verser le sang de ses sujets autrement qu'en loyaux combats. Il réunit ses conseillers les plus intimes pour examiner un moyen de laisser à Macaire une dernière chance.

Dans l'après-midi du même jour, une immense foule, réunissant dignitaires et domestiques royaux, bourgeois et dames, apprentis et compagnons de la bonne ville de Montargis, manants, serfs et vilains accourus du plat-pays environnant, se pressait, grouillante et bruyante, dans la grand'cour du château. Le couple royal présidait, dans une loge fleurdelysée. Au centre s'étalait une grande lice déserte, dont le sable fumait sous un soleil de plomb.

Au troisième appel de trompe du héraut entrèrent

dans cette arène improvisée, pour un étrange tournoi, deux étranges combattants.

C'était messire Macaire, armé d'une seule massue, pour se défendre. Et c'était le fidèle chien de messire Aubry, dont le corps était caparaçonné d'un solide tonneau, en guise de bouclier.

Ces armements d'une espèce insolite avaient été arrêtés par le roi, sur un avis de son petit conseil privé.

— Que commence le duel, et Dieu juge, dit Charles, en frappant trois fois dans ses mains.

La rencontre ne dura pas une minute. Immédiatement, le chien se jeta sur Macaire, qui faisait maladroitement tournoyer sa massue. Il le saisit à la gorge et le traîna jusqu'à la loge royale.

L'homme perdait son sang à flots. Il eut un soubresaut, se raidit; péniblement, il se souleva sur un coude, se dressa vers la loge.

Instinctivement, le chien desserra son étreinte.

Le roi s'était levé; il se pencha sur le moribond qui, dans un dernier souffle, avoua son crime.

Le corps se crispa, eut un spasme, et, lourdement, il retomba dans l'arène. Sous le choc, un dernier jet de sang jaillit, noir, lourd, et un léger nuage de poussière se leva. Coquettement, quelques dames s'éventèrent. Sur les yeux qui, exorbités, fixaient le soleil sans le voir, un valet vint fermer les paupières. Et, facétieux, il remit sur la tête du mort

son beau chaperon de velours qui était tombé dans la lutte.

Ainsi fut faite exécution pour crime, par un chien, à Montargis.

La foule, déjà, s'écoulait en bavardant, un peu déçue que son plaisir eût été si bref. Seul, perdu dans des pensées tristes, le couple royal s'attarda.

— Sire, demanda soudain la reine, rêveuse, combien ai-je de chiens dans mon chenil particulier?

— Six, madame, dit le roi.

Il sourit, puis, prenant entre ses mains la tête du lévrier de messire Aubry :

— Ou plutôt sept, ajouta-t-il.

— Merci, dit la reine. Je m'emploierai à son bonheur.

Elle s'y employa si bien que, par la suite, comme les gens heureux, le chien de Montargis n'eut plus d'histoire.

Goujat : « Valet d'armée (*Littré*) « Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré » (*La Fontaine*). Dès l'origine, le mot de « goujat » avait une acception péjorative que celle du « valet », en soi, n'avait pas. *Le goujat était le valet du dernier rang.* Peu à peu, cette seule notion péjorative est demeurée. « On ne l'appelait en badinant que le goujat, pour marquer la vie qu'il menait et la compagnie qu'il voyait. » (Mme de Caylus, *Souvenirs.*)

LA CHANDELLE DE MINUIT

BATILLY en Gâtinais, village voisin de Pithiviers, garde le souvenir d'une mystérieuse chandelle qui, de temps à autre, errait sur le minuit dans le bourg et parmi la campagne.

Monsieur Barrage, curé de Batilly, a donné de cet étrange phénomène une relation écrite, datée de 1708, et qui est aujourd'hui conservée dans les registres paroissiaux, devenus registres de l'État-civil, à la mairie de Batilly.

Voici ce texte, dans sa rédaction naïve et pittoresque : « De tout temps immémorial, il paraît une chandelle dans le millie (*sic*) la rue de Batilly la nuit. Tantôt elle paraît dans la ville, tant (*sic*) hors les portes du côté de Nancré. (Il s'agit du village voisin de Nancray-sur-Rimarde.)

« Elle fait quelquefois en deux clins d'œil la distance de la ville à la montagne tenant tenant (*sic*) toujours le milieu du chemin, toujours la nuit et jamais le jour.

« Plus le temps est noir, pluvieux et venteux, plus elle paraît resplendissante, à hauteur toujours de trois à quatre pieds de terre. On ne la voit plus depuis deux ans. Je l'ai vue et fait voir à des étrangers plus de cinq cents fois; elle paraît aussi brillante qu'une étoile quand le temps est serein. J'écris ceci comme une curiosité, afin que si elle paraît ci-après, que gens plus intelligents que nous se servant de notre avis ci-après en portent quel jugement il leur plaira quand ils la verront. »

Une note anonyme, ajoutée au bas de ce récit, précise qu'en 1855 on voyait encore cette curieuse lumière.

La tradition orale, de son côté, a gardé le souvenir de cette curiosité, qu'elle a baptisée « la chandelle de minuit ».

Je me contente de rapporter ici ces témoignages, sans les commenter, avec la même modestie que montrait le curé Barrage.

Et priant, comme il le fit, que gens plus intelligents, etc., etc...

L'ÉGLISE MAUDITE DE QUIERS-SUR-BEZONDE

QUATRE tours de roues du village rose de Bellegarde-en-Gâtinais, bien à l'écart sur une petite route sinueuse qui ne mène apparemment nulle part ou presque, se trouve, ou plutôt s'est égarée une aimable bourgade aux allures de hameau : Quiers-sur-Bézonde.

A vrai dire, cette commune est assez importante. Mais les fermes qui en dépendent sont disséminées à travers la campagne, perdues dans cette mosaïque de terres, de bois et de prés, doucement vallonnée, qui s'appelle le pays gâtinais. Quant aux maisons qui, avec l'église et la mairie, composent le noyau de l'agglomération, les doigts d'une main suffisent pour les compter : il y a une lourde et longue bâtisse d'un blanc douteux, plantée là au siècle dernier, et pompeusement baptisée « château »; il y a un cabaret, achalandé les jours d'enterrements, et il y a deux anciennes fermes, dont l'une, recrépie un peu trop avantageusement,

dévale en rechignant, comme une vieille femme qu'on pousserait de force au lavoir, vers la rivière Bézonde où, mélancoliquement, elle se contemple.

Que ne doit-il, au reste, l'humble Quiers, à sa rivière Bézonde, appelée ainsi à cause des « belles ondes » qui s'y jouent, clapotant, légères, sur de rudes lits de cailloux?

D'abord, il lui doit la moitié de son nom; et puis, sans doute lui doit-il encore sa naissance : car c'est autour de ce mince cours d'eau, et sur ses bords, que ces quelques vies se sont rassemblées, au hasard des siècles. Enfin, et peut-être surtout, c'est elle aussi, la Bézonde, qui a donné à Quiers sa personnalité attachante, son visage et son charme discret. C'est elle seule... Seule? Non, pas tout à fait. Il est quelque chose que Quiers ne doit pas à sa Bézonde. C'est son mystère. Ce mystère, Quiers le doit à son église, à son église maudite.

Elle n'a pourtant rien d'attachant pour le profane, l'église maudite. Elle a l'air impersonnel d'une grange. Et, n'était son porche rustique au fronton duquel, dans un oculus (1) maladroit, s'inscrit une pittoresque croix aux bras égaux, rapportée sans doute d'un ancien cimetière, on passerait devant

(1) Oculus : terme architectural, du latin *oculus :* œil, désignant une ouverture de forme circulaire. L'oculus, quand il est vitré, prend le nom d'œil-de-bœuf.

elle sans y voir une église. Or çà! touristes, mes amis, prenez-y garde : c'est justement par là que cette église est unique; c'est son stigmate, à elle, que cette allure de grange abandonnée. Soit, il n'y a là ni clocher ni même la plus humble des fléchettes. N'importe. Entrez.

Regardez les ogives de ces arcs mutilés, grossièrement sectionnés, brutalement tailladés à coups de hache rageurs. Voyez, en guise de sanctuaire, ce tronçon de chœur coupé par un mur plat et nu. Et puis, je vous prie, attardez-vous à Quiers. Demandez au premier habitant que vous rencontrerez, je dis bien : au premier, l'histoire de cette église. Tous la connaissent. Chacun vous la dira.

Cette histoire, la voici, toute crue. Je n'y changerai pas une virgule.

En l'année 1775 régnait sur toute la région Adrien Jules Gautier ou Gaultier, sieur de Bésigny, marquis de Bellegarde, président à la deuxième Chambre des requêtes du Parlement de Paris.

Par un trait de caractère qui ne semble étrange qu'au prime abord, cet homme qui, à Paris, agissait en magistrat libéral, ami de ce que l'on appelait alors « les lumières », disciple de Voltaire, et, à moindre degré, de Rousseau, devenait dans ses domaines un tyranneau qui, pour parvenir à ses fins sordides, ne reculait ni devant les délits et les pires

indélicatesses, ni même — nous allons le voir — devant le crime.

Ce même homme qui, champion des théories des Encyclopédistes, avait été exilé par le pouvoir royal au fort de Ham pour ses incartades et son attitude frondeuse, n'hésitait pas à vendre ses terres en surestimant leur superficie de quelques centaines d'arpents (comme en témoignent des documents conservés aux Archives nationales) et alla jusqu'à tuer en pleine grand'messe, le prieur-curé de Bellegarde et Quiers, l'abbé François-Marie Bourguignon-Dugazon, coupable d'avoir commencé la messe avant qu'il fût arrivé.

Cela se passait en cette église de Quiers-sur-Bézonde, le dimanche 16 juillet 1775. Je laisse ici la parole à un homme qui a connu des témoins oculaires de l'événement, l'abbé Jeulin, curé de la paroisse voisine d'Auvilliers-en-Gâtinais, au début du siècle dernier.

Cette déposition de témoins, ainsi rapportée dans un style gauche et touchant, est plus frappante que les commentaires que j'en pourrais faire; elle porte comme un réquisitoire.

« Jules de Bésigny avoit ordonné au curé de ne commencer la messe qu'à son retour de la chasse. Il fallut bien se soumettre au despote : longtemps, bien longtemps, le prêtre et la foule attendirent le chasseur qui ne paroissoit point. Midi alloit sonner quand le

curé, perdant patience, et pressé d'ailleurs par la foule de commencer l'office, monte à l'autel malgré l'absence du seigneur; enfin, il arrive, il voit le prêtre qui alloit consommer l'hostie sainte; écumant de rage, il prend son fusil de chasse, il tire et renverse le prêtre dans son sang. Puisse la victime avoir là-haut obtenu le pardon du bourreau. En expiation de ce forfait, le seigneur fit bâtir dans l'église de Bellegarde l'autel de la Descente de croix, on l'appelle encore à Bellegarde la chapelle du Président. Il y a dans toute la longueur un caveau profond fermé par une grande pierre, un bel escalier est pratiqué pour y descendre. C'est là qu'étoient inhumés les seigneurs. La voûte de la chapelle est en cintre sans nervures. L'autel est en bois sculpté. L'autel possède un tableau de la Descente de croix, qui est un original de Lebrun. La vue de ce chef-d'œuvre tireroit des larmes du cœur le plus dur. Je connois maintenant ce que c'est que l'ouvrage d'un grand maître et combien il faut de génie pour savoir donner tant d'expression à une toile.

« Telle fut l'expiation du crime abominable de M. de Bésigny, mais à ses côtés il avoit un ange qui prioit pour lui et arrêtoit le glaive de la vengeance divine. Madame la Présidente a laissé parmi nous la bonne odeur de ses vertus et surtout le souvenir de sa bienfaisance. J'ai ouï dire aux vieillards que pendant la rigueur de l'hiver, elle préparoit une grande abondance d'aliments et que tous les enfants avec leurs mères

avoient droit au banquet de famille que leur offroit la bienfaisante châtelaine. Aussi savoit-on reconnoître ses sacrifices. Quand la Présidente étoit indisposée, on ne faisoit aucun bruit autour du château. Si c'étoit un dimanche, on ne sonnoit pas les cloches, et l'office divin, comme le Jeudi et le Vendredi saints, étoit annoncé par une crécelle; enfin, on avoit pour elle toutes sortes d'égards et de déférences. »

La toile de Lebrun est toujours conservée dans l'église de Bellegarde. Émile Mâle, notamment, l'a signalée dans son ouvrage sur « L'art en France, après le Concile de Trente ». La chapelle du Président, aussi, existe encore de nos jours. Il est seulement regrettable que, dans son retable, cette même Descente de croix qui tirait des larmes au tendre abbé Jeulin ait été remplacée par une fade importation sulpicienne.

Revenons à l'église maudite de Quiers. Au lendemain — ou, comme on disait jadis, à l'endemain — du meurtre, un éminent enquêteur fut délégué sur les lieux, en la personne de Monseigneur Gilles Victor Varin de la Mare, prélat romain, comte de la cour du pape Pie VI et du Latran, protonotaire apostolique, dont l'énoncé des titres, sur un texte du temps, se termine par un emphatique et mystérieux : etc., etc., etc...

Les négociations furent laborieuses. La personnalité du criminel faisait redouter le scandale. On craignait surtout Voltaire qui, depuis plus de dix ans,

se préoccupait d'un autre sacrilège, l'affaire du chevalier de La Barre. Le coupable avait été exécuté par le feu, en 1765. Mais son complice, d'Étallonde, était réfugié à Ferney; et, par une lettre datée du 30 juin 1775, une quinzaine de jours avant le crime de Quiers, ce même d'Étallonde avait demandé sa grâce à Louis XVI, qui venait d'accéder au trône. Or, ni l'Église ni le Parlement ne tenaient à voir le patriarche de Ferney, leur redoutable ennemi commun, s'emparer de l'affaire Bésigny.

Voici donc ce qui fut décidé par Varin de la Mare. Je rends la parole à l'abbé Jeulin, qui, dans un autre passage de son journal manuscrit, raconte ceci :

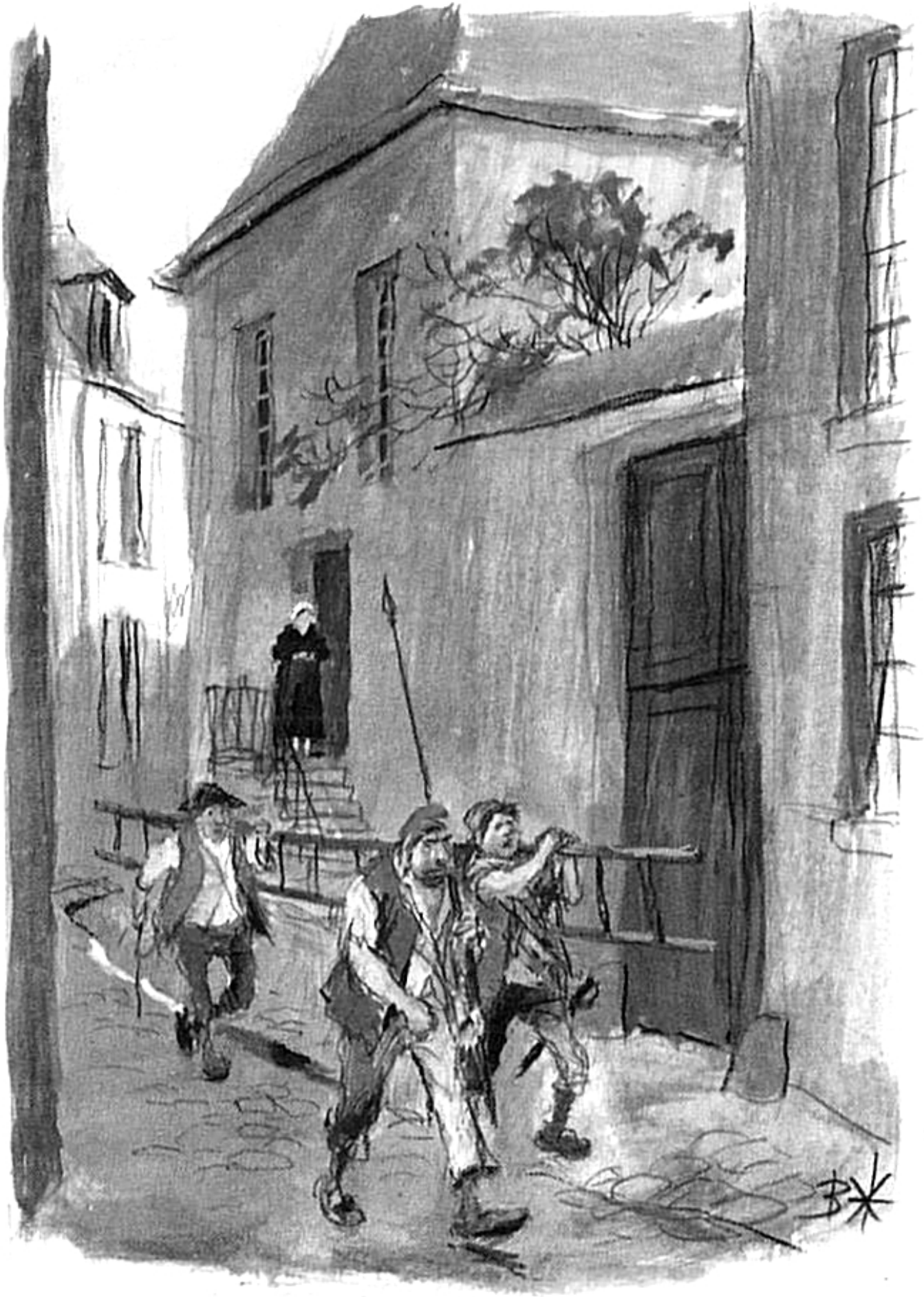
« Cette profanation a été punie par la destruction du chœur, du sanctuaire et du clocher de Quiers. En effet, ces trois parties d'un édifice consacré à Dieu, et nécessaires, manquent à l'église de Quiers, encore desservie aujourd'hui comme annexe par les prêtres de Bellegarde. »

Cette démolition et cette reconstruction de l'église jusqu'à l'endroit où le sang du prêtre avait coulé, réussirent à frapper l'opinion locale, sans alerter l'opinion nationale. Ainsi fut atteint le double but visé par l'habile négociateur. De nos jours encore, ailleurs qu'à Quiers, la mort tragique et le nom même — si bucolique au demeurant — du malheureux Bourguignon-Dugazon (ou du Gazon) sont ignorés. A Quiers, en revanche, tout le monde connaît cette

histoire. La plupart, sans doute, ne sauraient dire les noms, les dates. Il n'est question pour eux que d'un seigneur : l'assassin, et d'un curé : la victime. N'importe. Ils savent. Dans quelque temps, sans doute, l'histoire deviendra légende, comme il en fut de celle — assez voisine — de Loury, contée dans ce même recueil. Mais alors, les pierres même continueront de parler. L'église maudite, comme chacun l'appelle, privée de sanctuaire et de clocher, par sa seule présence continuera de témoigner, devant Dieu et devant les hommes.

Maudite, au reste, l'est-elle bien, cette église? Si c'est, pour une église, être maudite qu'être privée de sanctuaire, de clocher, certes, l'église de Quiers est deux fois maudite. Mais Dieu, pour reconnaître son église de Quiers, n'a besoin ni de clocher ni de flèche. Dieu, pour descendre en Son église de Quiers, n'a besoin ni de sanctuaire ni de chœur. Il connaît l'histoire tragique de son prêtre assassiné. Plus qu'en maintes altières basiliques, je suis persuadé qu'Il se plaît là comme chez Lui, car, comme Lui, Sa petite église de Quiers a souffert dans sa chair. Ses murs en gardent les stigmates.

Quiers, pour clocher, depuis deux siècles, offre à Dieu Son Fils même, entre les mains d'un prêtre immolé à l'autel. Quiers, pour sanctuaire, offre à Dieu une mémoire fidèle, que le temps n'a pas entamée.



Deux hommes enlèveront aussitôt l'échelle...

Deux hommes enlèveront aussitôt l'échelle...

Qu'importe alors que l'humble église n'ait ni clocher ni sanctuaire? Elle a mieux qu'un clocher pour attirer le Seigneur, et, pour Le retenir, mieux qu'un sanctuaire. Deux fois maudite aux yeux des hommes, elle est deux fois bénie de Dieu.

LE CHRIST DE BELLEGARDE

Mon échelle de guer'nier, ma grande échelle, ma belle, et pourquoi, citoyen?

— Si on te l'demande, citoyenne, tu répondras qu'tu n'en sais rien.

Aviné, débraillé, la carmagnole sale et déchirée, le bonnet phrygien en bataille sur une tignasse hirsute, le citoyen-commissaire n'inspirait guère confiance. Et, quand elle le vit agiter sa pique d'un air menaçant, la ci-devant sacristine jugea bon d'obéir.

— Prends-la donc, c't'échelle, citoyen, dit-elle, en rechignant. Mais à charge de me la rendre après usage, ajouta-t-elle, défiante. Ici, tu le vois, c'est pas la richesse. Et mon échelle m'est ben utile.

— N'aie crainte, citoyenne, répondit l'homme.

Il bomba le torse, qu'il avait velu et roux, sous la chemise ouverte. Puis, roulant son flot de « r » avec emphase :

— La République, ajouta-t-il, respecte la propriété du pauvre et protège toujours la vertu.

Il fit un signe. Du mur de la maison contre laquelle elle s'appuyait, deux hommes enlevèrent aussitôt l'échelle, qu'ils chargèrent sur leurs épaules.

— Sacrée bougresse de bourrique de berlaude, bougonna le délégué du district en s'éloignant, roulant sa colère à « r » que-veux-tu.

Puis, tandis que ses hommes entraient dans l'église, il s'arrêta quelques minutes devant la riche façade romane.

— Y a pas de ci-devant Bon Dieu là-dedans? grogna-t-il.

Soupçonneux, il examina tous les détails, d'un œil appliqué, d'un regard lourd et lent. Et, ne voyant qu'entrelacs, rouleaux, joncs, roseaux, torsades, palmettes, masques, dents d'engrenages : « Bon, fit-il, y a que des chinoiseries. » Et il alla rejoindre ses hommes dans l'église.

A peine avait-il disparu que la ci-devant sacristine était déjà sortie de chez elle, furtive et, sur des semelles de vent, courait, volait, de maisons sûres en foyers fidèles, alertant, en quelques instants, tout ce qu'il restait de chrétiens à Bellegarde.

Alors, pendant près d'une heure, postés derrière leurs rideaux à demi tirés, derrière leurs portes entrebâillées, derrière les lames et les cœurs de leurs volets, dévorés d'une sainte colère, travaillés d'une pieuse curiosité,

tous les ci-devant catholiques de la ci-devant paroisse guettèrent obstinément, et infatigablement attendirent les prétendus délégués du prétendu district.

Quand, à la fin, reparurent les sans-culottes, le long soupir de soulagement que tous ces curieux poussèrent avait — pourquoi ne pas l'avouer? — un arrière-goût de surprise un peu désappointée. Rien... Les pillards n'avaient rien pris. Ils n'emportaient rien. Sur l'ordre de leur chef, ils remirent l'échelle où ils l'avaient prise. Et, tirant derrière eux leur charrette restée vide, ils s'éloignèrent, penauds, en braillant à tue-tête le « Ça ira », pour donner le change.

Alors, pourquoi les révolutionnaires de Boiscommun étaient-ils donc venus? Et pourquoi cette échelle? Oui, pourquoi?

Pendant près de cinquante ans, les fidèles, à longueur de veillées, se posèrent la question, échangèrent des suppositions, supputèrent le problème, le tournèrent et le retournèrent sous tous ses angles, oui, pendant près d'un demi-siècle, et, ma foi, en pure perte.

— Qu'est-ce qu'i voulaient donc à notre église, hein, ma mère Micholle? C'était le... Voyons, c'était le 3 février 1794... Vous vous rappelez? Ils avaient tout pris depuis belle lurette. Il ne restait plus rien à rafler dans c'te pauvre église, hormis les rats et les souris...

— Et pourquoi qu'i's'ont pris l'échelle à la Louise? Il ne restait plus un lustre à décrocher, pas même un bobéchon à deux sous.

— C'était sans doute pour les toiles d'araignées, risquait parfois un plaisant.

Jamais cela ne faisait rire personne. Irritant, le secret pesait trop.

Longtemps, il continua de peser ainsi. Une génération passa. Révolutions et régimes se succédaient. Directeurs, consuls, empereurs, rois, républiques menaient en France une ronde folle dont les échos laissaient indifférents les solides paysans gâtinais, ou vaguement amusés, sourdement railleurs. Simplement, tous les deux ou trois lustres, le maire changeait son cachet, le notaire ses panonceaux.

Un à un, peu à peu, tous les regards qui, intrigués, avaient suivi l'étrange manège du 3 février 1794, s'endormirent pour jamais dans la paix du Seigneur. Et vint l'oubli qui, tout compte fait, est le dernier mot de la sagesse humaine.

Le 7 novembre 1841, vers quatre heures après midi, l'abbé Méthivier, curé-doyen de Bellegarde, fut appelé d'urgence au chevet d'un mourant.

Sur un premier mouvement d'humeur, il pesta d'abord, car le temps était mauvais. Depuis le matin, une brume obstinée pesait sur Bellegarde.

Puis, en apprenant le nom de celui qui venait de réclamer son ministère, il changea de visage. Une brusque joie éclaira ses traits. Saisissant à la hâte sa lourde pèlerine, il s'en enveloppa d'un geste et sortit à grands pas.

— Monsieur le curé, monsieur le curé, appela derrière lui sa gouvernante. Elle courut à la porte : l'abbé avait déjà tourné à l'occident de l'église.

— Monsieur le curé qui sort sans son chapeau, jamais je n'ai vu ça, fit la vieille fille, songeuse. Et, par la double raison qu'elle avait le cœur sensible et qu'elle aimait l'ordre, elle versa une grosse larme sur la chemise qu'elle repassait.

L'homme qui venait de faire appeler l'abbé Méthivier se nommait Poiret. Il n'avait rien d'un personnage important. C'était un pauvre vieux, tout tassé, tout chigneux, qui habitait au bout du bourg, sur la route d'Orléans, une misérable bicoque menaçant ruine. Mais après tout, c'était une âme, et même une âme qui, longtemps, s'était montrée obstinément rebelle à Dieu. Poiret, pendant de longues années, avait tenu avec arrogance des propos blasphématoires.

C'était un de ces bûcherons de village qui, ailleurs que chez eux, n'auraient pas la moindre importance, et passeraient même plutôt pour ridicules, mais qui, dans leur cadre étriqué, prennent un relief et un éclat particuliers, par leur caractère à la fois étrange et familier.

Les événements, en outre, avaient donné de l'importance à ce braillard d'estaminets, apoplectique et veule. Sous la Révolution, il avait été l'un des principaux émeutiers locaux; plusieurs fois, il avait participé, avec les émissaires du district, venus de

Boiscommun, aux pillages de l'église et du château. Chacun se le rappelait bien. Cela aussi avait contribué à donner à cet être falot et boursouflé une espèce d'aura noire, vaguement légendaire. Tous, à Bellegarde, avaient à la fois l'impression de connaître Poiret comme leurs poches, dans les moindres faits et gestes de sa vie quotidienne, et d'ignorer sa vraie nature, secrète, redoutable.

En pénétrant chez l'inquiétant vieillard, le curé ne put réprimer un haut-le-cœur. La pièce unique était d'une saleté repoussante; et son odeur, âcre, fétide, prenait à la gorge. L'homme, abandonné de tous, incapable de se remuer, gisait sur un grabas disloqué, sous un amoncellement de lainages moisis, dans un éparpillement répugnant de fruits et de légumes pourris, de débris de papiers, de verres, de bois, parmi lesquels couraient des théories de rats et de souris qui, dès l'entrée du prêtre, fuirent dans un long trottinement affolé. Des deux portes dont les planches bâillaient, disjointes, aux fenêtres, dont plusieurs carreaux, cassés, avaient été remplacés par des journaux détrempés par les pluies, déchiquetés par les vents, un courant d'air circulait, glacial.

Poiret promit à l'abbé Méthivier de se confesser le lendemain. « Aujourd'hui, dit-il, ce n'est pas encore au prêtre que je veux parler, mais à l'homme, hors du

secret de la confession. Je veux vous raconter une histoire, dont le souvenir m'a obsédé toute ma vie. Cette histoire, vous pourrez la répéter. Mieux : vous le devrez.

« Voilà. C'était le 3 février 1794. Ce jour-là, le commissaire du district de Boiscommun nous demanda de l'accompagner à l'église de Bellegarde, pour enlever le grand crucifix qui se trouve à la croisée de la nef et du chœur.

« Nous étions cinq. Mais, comme apprenti couvreur, et aussi parce que j'étais le plus jeune, le plus agile, ce fut moi qu'on chargea de grimper à l'échelle pour décrocher l'énorme croix.

« Or, comme j'arrivais à peu près au milieu (et c'est haut, vous savez, j'avais un peu le vertige) donc, vers le milieu, il me sembla soudain qu'une main pesait sur moi, comme pour m'arrêter. De toutes mes forces, j'essayai de continuer à grimper. En vain. Alors, je regardai la figure du Christ, au-dessus de moi. Il souriait d'un sourire étrange, amer et tendre, à la fois très triste, comme épuisé de tristesse, et sourdement joyeux, comment dire? »

Un instant, l'homme chercha ses mots, puis :

« Comme le sourire, monsieur le curé, de quelqu'un qui serait parvenu à la fois au bout de la plus grande tristesse et au seuil de la plus grande joie. Vous me comprenez? »

L'abbé, silencieusement, répondit oui de la tête.

« Les autres, en bas de l'échelle, ricanaient, reprit Poiret. Ils disaient des mots.

« — Descends donc de d'là-haut, citoyen Jésus, criait Bazinet, descends si tu peux et si t'oses. Descends, si t'es un homme, si t'es un vrai citoyen, un vrai sans-culotte!

« — Au nom de la loi, citoyen Jésus, je t'ordonne de descendre, de ton perchoir! beuglait le commissaire.

« Et ils riaient à gorge perdue en se claquant les cuisses à gros coups. »

Bouleversé, le doyen de Bellegarde songeait aux railleries du vendredi saint, dont parle l'Écriture. Dix-sept siècles après, c'étaient les mêmes mots, adressés au même Dieu, par la même Sottise.

« Pour moi, reprit Poiret, il m'était impossible d'avancer. On a son respect, pas vrai? Deux fois, trois fois, j'essayai encore. Impossible. Alors, je suis redescendu. En bas, vous vous doutez bien que j'en ai pris pour mon grade. Oui. Mais... Croyez-moi si vous voulez, les autres, eh bien, ils n'ont pas osé monter. Bazinet répétait comme ça : « C'est trop vieux, ça n'a pas de valeur. » Le commissaire, il disait : « Après tout, c'est qu'un sale bout de bois, peinturluré. La République n'a pas besoin de cette affaire-là! » Mais, en eux-mêmes, ils avaient peur. Ils parlaient comme le renard de la fable, vous savez? Celui qui disait que les raisins étaient trop verts... »

Ce soir-là, jusqu'à minuit, l'abbé Méthivier

resta, solitaire, dans son église, en méditation devant le grand crucifix de la nef. Il essayait de déchiffrer l'énigme d'un sourire...

Le lendemain matin, il alla donner l'extrême-onction à Poiret. Or, au moment où l'homme recevait la communion, le prêtre, enfin, comprit : Poiret avait le même sourire que le grand Christ de la nef.

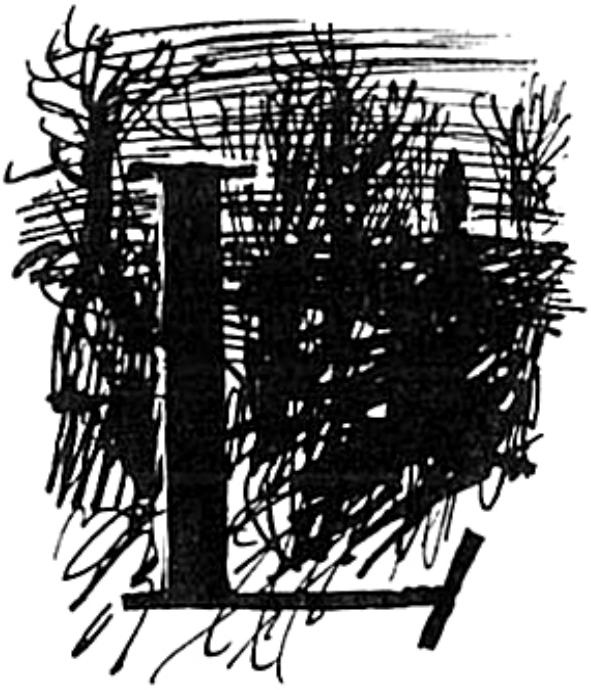
Par la suite, sur beaucoup de malades qu'il administra, le doyen de Bellegarde put observer le même sourire énigmatique.

Lorsque lui-même, enfin, chargé d'ans et de travaux, rendit à Dieu sa belle âme, il répéta les propres paroles de Poiret : « Au bout de la plus grande tristesse et au seuil de la plus grande joie. »

Puis, dans un souffle, il précisa : « Passion, donc : Résurrection. »

Pour visiter l'église de Bellegarde, le touriste peut se procurer un guide illustré. Trois archéologues se sont réunis pour le rédiger. Tous parlent du portail roman, des tableaux qui viennent du château ducal. Pas un ne dit un mot du grand crucifix, qui, du sommet de l'entrée du chœur, domine la nef. Et c'est tant mieux. L'histoire du Christ de Bellegarde n'est faite ni pour les archéologues ni pour les touristes. Pour l'archéologue, cette histoire est trop simple; et pour le touriste, elle est trop compliquée. Seuls, les enfants et les poètes peuvent s'intéresser à une telle histoire. Car eux seuls ont le cœur simple et l'esprit compliqué.

LA DEMOISELLE DE LA TOUSSAINT



Les veillées étaient longues, autrefois, ou plutôt « les veillons », comme on les appelait alors.

Dès la tombée de la nuit, par feux, par hameaux, par pays, les campagnards se rassemblaient, pour unir leurs solitudes, pour conjurer la peur, et on parlait, on parlait, on racontait... que ne racontait-on pas?

C'est l'un de ces veillons que je veux évoquer ce soir, un veillon de Toussaint, à Beauchamps-sur-Huillard, petit village situé à la charnière du Gâtinais et de l'ancienne forêt des Loges.

De ferme en ferme, de maison en maison, les bonnes gens du plat-pays se groupaient donc. A la Martinière, par exemple, qui est un hameau de Beauchamps, se joignaient ceux des Menards, ceux des Loges et ceux de la Boulassière. Ensemble, tous « écalaient » les noix, c'est-à-dire qu'ils en retiraient la grosse

gangue, ou cale, pour faire apparaître la coque nue, sous laquelle la chair garderait sa fraîcheur.

A la clarté douteuse d'une chandelle de résine, les femmes, pendant ce temps, filaient leur quenouille, ou tricotaient.

Elles portaient, en hiver, de longues robes de futaine, très amples, avec de lourdes fronces à la taille. Les hommes, pour la plupart, s'enveloppaient dans d'épaisses capes de laine ou de bure, appelées des limousines.

Peu à peu, dans la douce chaleur qui venait de l'étable voisine et de l'âtre où se consumaient d'épaisses bûches, une certaine torpeur gagnait les esprits, déliait les langues.

Sur un mode mineur, quelqu'un attaquait une historiette, racontant, par exemple, comment, dans le village voisin de Langesse, le bénitier était toujours sec, parce que le diable l'avait cassé pour se venger du curé.

Un autre veilleur, en écho, contait la piquante anecdote des « sauteleux » qui avaient donné son surnom au pays de Montereau, également voisin : Un jour, deux garnements qui « couraient la birette », c'est-à-dire qui, déguisés d'un drap, l'un monté sur les épaules de l'autre, erraient par la campagne en poussant de longs cris, pour effrayer les promeneurs attardés, avaient essuyé le feu d'un paysan futé. Ce feu, certes, n'était pas meurtrier. L'homme avait chargé son fusil

avec du gros sel. Mais le prétendu fantôme, en recevant cette décharge, s'était disloqué, l'un des garnements ayant trébuché par-dessus l'autre. Et depuis lors, on n'appelait plus Montereau que « Montereau-les-sauteleux ». On l'appelle toujours ainsi, au reste.

Un autre homme parlait encore des chiens fous de Seichebrières, ou de quelque sorcier des environs.

Mais bientôt, la bête l'emportait, tant elle était populaire alors, la bête d'Orléans.

Et bien vite, un ancien, prenant la parole, évoquait la sinistre histoire...

En ce temps-là, Orléans était une ville presque abandonnée. Une bête féroce en ravageait les environs. Sa taille était fabuleuse, comme ça... Et d'un geste, le conteur balayait l'espace autour de lui, toujours un peu plus, un peu plus encore...

Le corps de la bête était couvert d'énormes écailles, si épaisses que les épieux des chasseurs ne parvenaient pas à les traverser. Elle dévorait, cette bête, des familles entières.

A trente lieues à la ronde, elle étendait ses ravages...

Et chacun, alors, prenant la parole, détaillait les victimes : à tel endroit, ç'avait été une fagoteuse, attardée à lier ses cotrets; à tel autre, un pâtre, qui s'était oublié à poursuivre une brebis égarée; à tel autre encore, un pauvre bûcheron, que son travail avait retenu trop loin de chez lui... De tous ces gens, on n'avait retrouvé que quelques traces sanglantes.

A ce récit, la peur montait, gagnait tous les auditeurs. Chacun, pour la braver, ajoutait de nouveaux détails, toujours plus précis, toujours plus atroces. Du dehors, le vent accourait qui, lugubrement, sifflait sous la porte, gémissait aux fenêtres, hurlait dans la cheminée...

Alors, pour couvrir ces plaintes qui, tout compte fait, sans qu'ils voulussent vraiment se l'avouer, leur glaçait les sangs, tous les veilleurs entonnaient la complainte de la bête.

C'était une interminable mélopée à couplets, maladroite, naïve, touchante. Un vieux l'entamait, d'une voix qui chevrotait :

« Venez, mes chers amis,
Entendre les récits,
De la bête sauvage
Qui court par les champs,
Autour d'Orléans
Fait un très grand carnage. »

Une jeune femme, plus audacieuse que ses compagnes, continuait alors, pour faire valoir une voix claire, joliment posée, finement timbrée :

« L'on ne peut que pleurer
En voulant réciter
La peine et la misère
De tous ces pauvres gens
Déchirés par les dents
De cette bête sanguinaire. »

Là, tous reprenaient en chœur :

« Qui pourrait de sang froid
Entrer dedans ce bois
Sans une tristesse extrême
En voyant les débris
De ses plus chers amis
Ou de celle qu'il aime? »

Quelques hommes, d'une voix mâle, attaquaient, après un moment de silence dolent, sur les derniers mots du chœur :

« L'animal acharné
Et plein de cruauté
Dans ces lieux obscurs
Déchire par lambeaux,
Emporte les morceaux
Des pauvres créatures. »

Une femme reprenait alors, sur un mode geignard, un peu stridulé, l'avant-dernier couplet :

« Le pauvre malheureux
Dans ce désordre affreux
Pleure et se désespère.
Il cherche ses parents,
Le père ses enfants,
Les enfants père et mère. »

Alors, d'une voix tonnante, le chœur reprenait le dernier couplet qui, tout de même, redonnait à tous un peu de courage :

« Prions le Tout-Puissant

Qu'il nous délivre des dents
De ce monstre horrible,
Et par sa sainte main
Qu'il guérisse soudain
Toutes ces pauvres victimes. »

Après ce dernier couplet, généralement, les veilleux se séparaient; et plus d'un, dans son lit, continuait de songer. Le monstre d'Orléans venait visiter bien des imaginations et animer bien des cauchemars.

Or, le jour de la Toussaint, le veillon, jusqu'à minuit, était rythmé par la sonnerie du glas qui, pour le repos de l'âme des trépassés de la paroisse, retentissait d'heure en heure.

Après minuit, le glas cessait de se faire entendre, et chacun des veilleux se séparait.

Sur le pas de porte, on se rappelait une tradition séculaire : il ne fallait pas rentrer par le cimetière, car quiconque, le jour de Toussaint, s'aventurait en ce lieu après minuit, n'en ressortait jamais vivant.

Il y a près d'un siècle, vivait à Beauchamps-sur-Huillard une accorte fille nommée Marie qui, effrontée, insouciante, se montrait plus rebelle à Dieu qu'aux galants.

Comme plusieurs personnes, au cours de la veillée, lui avaient rappelé le vieil interdit qui pesait sur le cimetière au cours de cette nuit sainte, elle releva le défi insolemment; et, après le dernier couplet

de la complainte de la bête d'Orléans, quand tous les voisins se séparèrent : « Moi, dit-elle, je vais faire un tour au cimetière. »

Un murmure de désapprobation s'éleva autour d'elle. Mais, leste, désinvolte, elle était déjà sur la route...

Il y avait alors, pour accéder à l'ancien cimetière, deux entrées.

La première était une allée assez étroite, comprimée entre deux rangées de tombes, et qui conduisait directement à l'église.

La deuxième, située au couchant, du côté de la rivière Huillard, consistait en un chemin creux, entouré de hautes futaies, qui subsistent encore de nos jours; elle débouchait dans le cimetière par un petit sentier « en tortillard », qui longeait les sépultures des enfants morts sans baptême, ce qu'on appelait alors « les limbes ». Tout ce recoin, à l'écart des habitations, entouré de haies hautes et d'arbres ou d'arbustes aux formes bizarres — ormeaux, rosiers sauvages, et, à côté du clocher, un sapin séculaire — tout ce recoin, donc, avait une allure pittoresque, sans doute, mais, avouons-le, assez sinistre.

En se lançant dans cette folle équipée, la Marie avait une idée derrière la tête : elle voulait planter, au pied de la grande croix du cimetière, son bâton de route, afin de prouver, le lendemain matin, à tous ses compagnons de veillon, qu'elle avait eu la hardiesse de tenir son étonnante gageure.

Elle choisit de passer par le côté des limbes...

Qu'arriva-t-il? Nul ne le sut jamais.

Le lendemain matin, au pied de la grande croix de fer forgé qui s'érigeait au milieu du cimetière, on retrouva le bâton de route, fiché en terre. Mais, accroché à ce bâton, il y avait un corps tout crispé, le corps de la Marie. Ses yeux étaient exorbités, ses traits convulsés. Retenue par sa lourde jupe de futaine, elle était morte là, dans la nuit, et debout, presque provocante, elle se dressait, paraissant à la fois pétrifiée par la peur et roidie à jamais dans son orgueil.

Quand on le détacha, le cadavre s'affaissa d'un coup, devenu soudain misérable, pitoyable.

On l'enterra là, au pied de cette croix qu'elle avait ainsi elle-même désignée comme lieu de sa sépulture.

Les esprits forts de la commune prétendirent que cette mort s'expliquait par une peur panique. Ils disaient qu'accrochée par le bâton qu'elle venait elle-même de planter en terre, la Marie avait dû croire que des esprits la tiraient, la retenaient.

Les bonnes âmes, bien entendu, virent dans cette affaire le doigt de Dieu.

Pour ma part, je ne puis me prononcer dans ce débat.

Mais il m'arrive souvent de songer à la demoiselle de la Toussaint.

N'est-il pas étrange que cette fille, sur un léger caprice de son humeur fantasque, ait donné à la fois — sans qu'il entrât dans son caractère ombre de prudence ni soupçon de piété — aux esprits forts une leçon de prudence, et aux bonnes âmes, une leçon de piété?

Le monde est ainsi fait : nos actes ne nous appartiennent pas. Ils appartiennent à ceux qui, après coup, les interprètent, chacun à sa manière...

LE CURÉ DE VIEILLES-MAISONS

VIEILLES-MAISONS est un aimable village assis sur le canal d'Orléans, à quelques pas de la forêt. La pêche y abonde, la chasse aussi; et, comme chacun peut y trouver un calme, un repos, que seuls troublent de rares tracteurs et de plus rares automobiles, cet endroit s'est changé, depuis quelques années, en ce que les gens du cru appellent — non sans hausser les épaules, désabusés — un « pays à Parisiens ».

Au début de ce siècle, il n'en était rien encore. Une centaine d'habitants coulaient là les jours tranquilles d'une vie stagnante, monotone, un peu morne, une vie en marge du monde, et presque du temps même.

Personne, à Vieilles-Maisons, ne paraissait changer ni vieillir.

Le maire était un cultivateur intemporel, sec, ossu, aux peaux parcheminées, qui, dès l'âge de quarante

ans, avait paru en avoir soixante, mais qui, juste revanche, à plus de quatre-vingts ans, n'en portait pas soixante-dix.

Quant au curé, c'était un étonnant petit bonhomme, au visage moins ridé qu'une pomme à couteau, et tout rond, tout réjoui, tout riant et tout rose, aussi rose qu'un poupon de concours lacté, sous un poil aussi blanc et rebelle que celui d'une brosse à dents.

Il jouait des tours pendables à tout le monde, cet étrange petit bout de curé. Il ne respectait pas même la maréchaussée.

Un jour qu'il rentrait de Lorris en carriole, il vit poindre à l'horizon deux uniformes de gendarmes.

Or, à plusieurs reprises, ces respectables représentants de la force publique lui avaient intimé l'ordre d'attacher, derrière sa voiture, une lanterne à verre dépoli de couleur rouge, ce que, dans notre beau jargon actuel, nous appelons cataphote ou catadioptre.

Et monsieur le curé — soit malice ou distraction — n'avait jamais obtempéré à cette injonction.

En apercevant les deux pandores, notre bonhomme ne fit ni une ni deux. Il descendit de voiture, détacha vite son âne, et hop! il le hissa, le poussa, le tassa, le coinça entre le siège et l'avant de la carriole.

Puis il se mit lui-même dans les brancards et, soutane au vent, rabat en bataille, barrette à la godille, il tira, tira, tout suant, soufflant, haletant, et tout

en bénissant le ciel qui lui avait prêté un esprit ingénieux.

Le brigadier, quand il parvint à la hauteur de ce bizarre attelage, le fit arrêter.

— Holà, l'homme! cria-t-il de sa voix la plus martiale.

A peine avait-il parlé que, reconnaissant le curé de Vieilles-Maisons, il resta frappé de stupeur.

— Eh oui, c'est moi, dit le saint homme d'une voix candide. Et, montrant sa carriole d'un geste plein d'onction et de débonnaireté :

« C'est moi, poursuivit-il, et je tire cette remorque. »

— Une remorque, monsieur le curé?

— Oui, une remorque. Y voyez-vous quelque chose d'autre?

— Évidemment, évidemment, c'est une remorque, puisque c'est vous qui la tirez, murmura l'autre, songeur.

— Dès lors que la traction est humaine, il ne s'agit pas d'un véhicule, martela sentencieusement son adjoint.

Soupçonneux, les deux gendarmes firent alors le tour de la carriole. Arrivé derrière, le brigadier tonna :

— C'est trop fort, hurlait-il, c'est trop fort à la fin... Pas de feu rouge. Toujours pas de feu rouge.

— Le feu rouge est nécessaire pour un véhicule, fit observer doucement le curé. Pas pour une remorque.

Et comme la maréchaussée, visiblement exaspérée, allait quitter la place :

— Au fait, messieurs, dit encore le saint homme du ton le plus innocent, savez-vous qui je promène dans cette remorque? Un ami à vous, et qui sera heureux de vous voir, de vous saluer...

Les deux hommes, intrigués, jetèrent un coup d'œil derrière la capote de la carriole et, quand ils eurent découvert son bizarre passager, ils prirent le large en bougonnant, sans répondre aux longues salutations du curé.

Pourtant, la meilleure cible pour les plaisanteries et pour les farces du brave curé, c'était encore sa propre gouvernante, une vieille fille, la Rosalie, que tous — à la manière locale — appelaient familièrement, ravalant le « s » : « la Ro'alie ».

Petite, sèche, vive comme une puce et jaune comme un pipon, elle allait, venait, courait, furetait partout, toujours affairée, toujours infatigable, et prenant le temps, avec tout ça, entre deux courses, entre deux travaux, de donner un coup de langue par-ci, de donner un coup de dent par-là, aussi preste en parlotes que rude à la besogne.

Mais bien plus que cette activité multiple et fébrile, ce qui caractérisait la Ro'alie, c'était sa naïveté désarmante, son incroyable foi dans les recettes, et les credos de la superstition orléanaise.

Elle ne disait pas vingt mots que n'accourussent à la rescousse fantômes, birettes, fées et loups-garous, maîtres-réformateurs et jeteux de sorts, et par là-dessus, régnant sur tout ce joli monde, bouffon et terrifiant à la fois, digne maître et seigneur de ces fantasmagories villageoises, le diable en personne, mais pas n'importe quel diable, un diable bien classique, taillé sur mesures, sorti tout vif du répertoire, un diable boucané, velu, cornu, hirsute, et puant comme un bouc, bref, un beau diable à la pure sauce populaire.

Ce diable, Ro'alie l'avait découvert alors qu'elle était encore toute jeunette, dans un almanach qui venait d'Épinal.

Et depuis, jamais plus elle n'avait pu l'oublier.

Mise en condition, comme on disait alors, ce qui veut dire, bonne à tout faire, fille à toutes mains, chez des bourgeois de l'environnage, Ro'alie avait emporté avec elle, partout, de place en déplacement, ses images naïves et bariolées dont, au reste, à chaque hiver, la collection s'enrichissait sans fin, au passage du colporteur, que l'on appelait, à la campagne, « le Saint-Hubert ».

C'était un grand garçon dégingandé que ce colporteur, un long drôle sans âge apparent, au pas lourd et lent, qui portait, depuis des lustres et des lustres, une inusable blouse, et que coiffait un éternel béret basque. Sa seule coquetterie, à cet homme-là, c'était ses foulards. Chaque année, ils changeaient, ces

joyeux foulards de soie, verts, jaunes, rouges, violets, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et même de quelques autres par surcroît.

Assujettie à son dos par de grosses courroies de cuir, il portait une boîte de bois, que surmontait une autre boîte, plus longue et haute, qui dépassait sa tête; la boîte du dessus était vitrée; et sous sa vitre, on apercevait des savons à la rose, des tissus, des bimbeloteries. Mais celle du dessous, la boîte en bois, ne s'ouvrait que pour les gens sûrs, les initiés. C'était la boîte aux sorcelleries. On trouvait de tout là-dedans : des livres, tout d'abord, et quels livres... le « Petit Albert », le « Grand Albert », « Nostradamus », « La vie des simples », « La clef des songes » et même, oui-dà, même « Les septante-sept envoûtements »...

La Ro'alie, qui était fille curieuse, mais sage, n'avait jamais poussé plus loin qu'aux images. Au reste, elle ne savait lire ni écrire. Mais depuis qu'elle l'avait vu, un soir qu'un gars de ferme le lui avait montré, jamais elle n'avait oublié le grand diable que magnifiaient les images d'Épinal. Et à chaque hiver, elle avait continué de parfaire la série, interminable, comme les bandes illustrées de nos modernes journaux. Après quoi, pendant des soirées et des soirées, elle rêvait là-dessus, et puis rêvait encore, et toujours, obstinément, rêvait, rêvait.

Quand monsieur le curé de Vieilles-Maisons l'avait prise à son service, il avait tâché d'arracher sa

Ro'alie à cette funeste entreprise. Mais baste, temps perdu... Autant valait chercher à convaincre son âne.

Notre curé, pourtant, avait de la ressource. Et un jour, il imagina...

C'était un samedi matin, veille de Fête-Dieu. Dans la petite église de Vieilles-Maisons, Ro'alie s'affairait parmi les guirlandes de feuillages frais qu'elle accrochait partout, aux voûtes de la nef, aux niches des statues, aux autels, à la chaire, aidée, pour ce travail, par sa voisine Mélie, la Mélie au père Thurin, qu'à cause de son mari, on appelait aussi la Thurine.

Quand monsieur le curé entra dans l'église, il surprit les deux femmes en grande conversation.

— Moi, disait Ro'alie, je ne crains rien; je suis sûre d'aller en paradis.

— Pardine, railla Mélie, et comment ça, ma bonne commère?

— Par la patenôtre blanche.

— Tu la sais, Ro'alie, la patenôtre blanche?

— Pardine, que je la connais.

— Dis-la moi, dis-la moi, Ro'alie, dis-la donc pour moi toute seule. Je te promets que je ne la répéterai pas.

Ro'alie était rendue au banc des marguilliers, un cordon de lierre à la main. Elle s'arrêta brusquement, regarda longuement la Thurine, parut hésiter. Puis, d'une voix qui bronchait un peu :

— Eh bien, jure-moi, dit-elle enfin, jure-moi, Mélie, que tu ne répéteras pas.

Mélie se tourna vers l'autel majeur, soudain pathétique; elle fit un grand geste de la main droite.

— Devant Dieu, qui nous voit derrière sa lumière rouge, dit-elle, je te jure, ma Ro'alie, que jamais je ne répéterai la patenôtre blanche, si tu veux bien me la dire.

La vieille s'assit sur le banc d'œuvre avec un petit gémissement, car elle avait des douleurs; elle soupira, prit son temps, et enfin, psalmodiant, elle récita :

« Petite patenôtre que Dieu fit, que Dieu dit, que Dieu mit en son paradis.

« Au soir, m'allant coucher, je trouvis trois anges à mon lit couchés, un aux pieds, deux au chevet, la bonne Vierge Marie au milieu, qui me dit que je m'y couchis, que rien ne doutis. Le bon Dieu est mon père, la bonne Vierge est ma mère; les trois apôtres sont mes frères; les trois vierges sont mes sœurs. La chemise où Dieu fut né, mon corps en est enveloppé. La croix Sainte-Marguerite à ma poitrine est écrite.

« Madame va sur les champs, à Dieu pleurant, rencontrit Monsieur saint Jean. — Monsieur saint Jean, d'où venez? — Je viens d'ave salus. — Vous n'avez point vu le bon Dieu? — Si est, il est dans l'arbre de la Croix, les pieds pendants, les mains clouantes, un petit chapeau d'épine blanche sur la tête.

« Qui la dira trois fois au soir, trois fois au matin,

« Gagnera le paradis à la fin. »

La Mélie au Thurin ouvrait des yeux exorbités, buvant les paroles de Ro'alie.

Monsieur le curé, dans l'instant, se vit sur le point d'éclater d'une sainte colère. Mais, comme c'était un homme sage et de grand bon sens, il ressaisit ses esprits, sortit sur la pointe des pieds.

Quelques minutes plus tard, retiré dans la solitude de son presbytère, il mettait au point un pittoresque stratagème pour faire cesser les superstitions de sa gouvernante.

Comme elle remplissait les fonctions de bedeau et de sacristine, c'était la Ro'alie qui, le matin, à midi, et le soir, était chargée d'aller sonner l'angélus dans l'église.

Quand, ce jour-là, elle fut sonner l'angélus de midi, la vieille fille entendit, tout à coup, un petit bruit qui semblait venir de la chaire à prêcher. Aussitôt, d'un pied léger, abandonnant la cloche de l'angélus, qu'on appelle la berlinguette, elle se dirigea vers l'endroit d'où paraissait venir ce bruit insolite. Or, comme elle approchait, que vit-elle?

Au milieu des guirlandes qu'elle venait d'accrocher le matin même, une tête hirsute, anguleuse, coiffée de deux énormes cornes, apparaissait au-dessus du pupitre, à la place même de monsieur le curé. Tout de suite,

elle reconnut le Malin, à ses deux yeux étincelants, à son masque hideux. C'était lui.

Affolée, Ro'alie sortit en courant; et, dans l'instant, elle fut au presbytère.

Le brave curé, une cisaille à la main, échenillait, émondait, taillait et retaillait ses rosiers.

— Vite, monsieur le curé, vite, l'eau bénite, le goupillon... Il y a le Diable dans l'église.

— Dans l'église? Etes-vous folle, ma bonne Ro'alie? Cela n'est pas possible.

— Je l'ai vu, monsieur le curé, vu comme je vous vois. Il a des cornes, il a des yeux, il a une tête, et puis une queue... Ah, monsieur le curé, c'est tout bonnement... épouvantable. Moi, j'en ai les sangs retournés.

— Allons, ma bonne, allons, calmez-vous. J'ai bien autre chose à faire que m'occuper de pareilles sottises. Vos images vous montent à la tête. Vous les regardez trop, je vous l'ai déjà maintes fois dit et redit.

— Mais, monsieur le curé, c'est vrai, je l'ai vu, moi, je l'ai bien vu...

— Laissez-moi, s'il vous plaît; j'ai autre chose à faire. Demain, mes paroissiens viennent ici, pour la Fête-Dieu. Il faut que mon jardin soit propre, et mes roses bien mousseuses...

— Ah, il s'agit bien de cela, monsieur le curé, quand le diable est dans l'église, quand le diable prêche en votre chaire de vérité.

— Il prêche?

— Il prêche, comme vous prêchez le dimanche, monsieur le curé. Je l'ai entendu, de mes propres oreilles entendu. Il dit des choses, des choses... abominables.

— Il dit tant de choses que ça, vraiment? murmura le saint homme. Et un fin sourire se dessina sur ses lèvres fleuries, malicieusement ourlées, un sourire qui, à toute autre que Ro'alie, aurait pu en dire long. Mais Ro'alie ne regardait pas son curé. Tout à sa terreur, elle ne voyait que le diable, un diable qui osait se produire dans la chaire de vérité. Ah, elle allait être belle, le lendemain, la Fête-Dieu. On en reparlerait jusqu'à Orléans, et même jusqu'à Rome, pour sûr. Ça serait du propre. Et tout cela, parce que monsieur le curé n'était qu'un entêté, qu'un cabochard qui préférait des roses mousseuses à son église.

Et la vieille fille lâcha tout ce qu'elle avait sur le cœur : monsieur le curé ne pensait qu'à plaisanter, dans les moments les plus graves, les plus dramatiques, monsieur le curé était trop ci, monsieur le curé n'était pas assez ça, alors qu'il fallait ne pas faire ci, alors qu'il fallait faire ça...

Pendant cinq bonnes minutes, le sermon continua.

Enfin, monsieur le curé, tapotant une dernière fois une de ses roses, comme amoureusement, leva vers sa vieille gouvernante un œil candide, et, doucement :

— Quelqu'un qui connaîtrait bien ses prières, dit-il, pourrait bien se passer de moi, pour chasser le démon,

de moi et de mon eau bénite, quelqu'un, s'entend, qui connaîtrait les bonnes prières, comme...

Il parut chercher un nom, puis, tout à trac :

— Comme, par exemple, la petite patenôtre blanche, celle qui se dit trois fois le matin et trois fois le soir, pour gagner, d'un pas sûr, les saints pourpris du paradis...

Ro'alie en eut le souffle coupé. Un instant, elle parut avoir comme une espèce de vertige. Elle se redressa, dévisagea le saint homme d'un œil inquisiteur, puis, brusquement, elle tourna les talons, et détala vers l'église.

Ce qui se passa dans l'église, nul ne le sut jamais. Ro'alie, seule actrice dans cette affaire, n'en voulut jamais parler par la suite. Mais ce qui est certain, c'est que, quelques minutes plus tard, elle était de retour, dans le jardin du presbytère, plus effrayée encore que lorsqu'elle l'avait quitté.

— Rien à faire, dit-elle. Et elle répéta : rien à faire.

— Comment, rien à faire? dit le curé. Vous la connaissiez donc, vous, Ro'alie, la petite patenôtre blanche?

— Si je la connais, pardine oui, que je la connais. Mais elle ne fait rien.

— Alors, dit le prêtre, soudain redevenu sérieux, jurez-moi, Ro'alie, jurez-moi devant Dieu que plus jamais vous ne croirez à ces sornettes.

— Je le jure.

— Que plus jamais, vous ne parlerez de loups-garous, de revenants, de fées, de farfadets, de diableries, et de tout ce que vous avez coutume de nous corner par les oreilles?

— Plus jamais, je le jure.

— Et qu'enfin, vous allez brûler dès ce soir toutes les images que vous gardez depuis tant et tant d'années...

La Ro'alie hésita un long moment, troublée. Puis, à l'idée que, par sa faute, le prêche du lendemain pourrait être fait par le diable en personne, en place du bon curé, enfin, elle céda.

— Je jure, dit-elle. Mais, en disant cela, elle écrasa une grosse larme qui, paresseuse, s'attardait au coin de son nez.

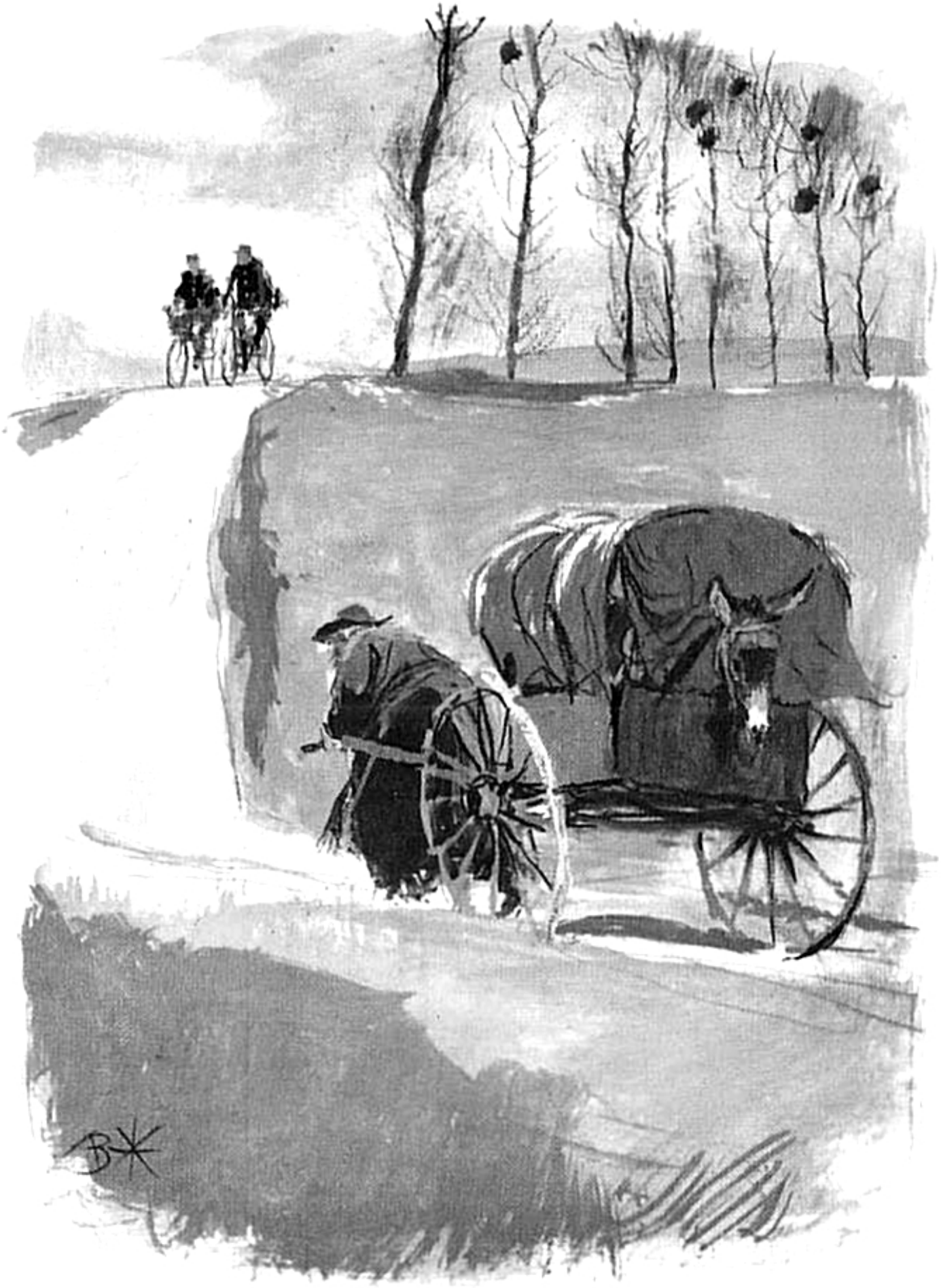
— Alors, en route, dit le curé.

— Mais l'eau bénite, not'curé, le goupillon?

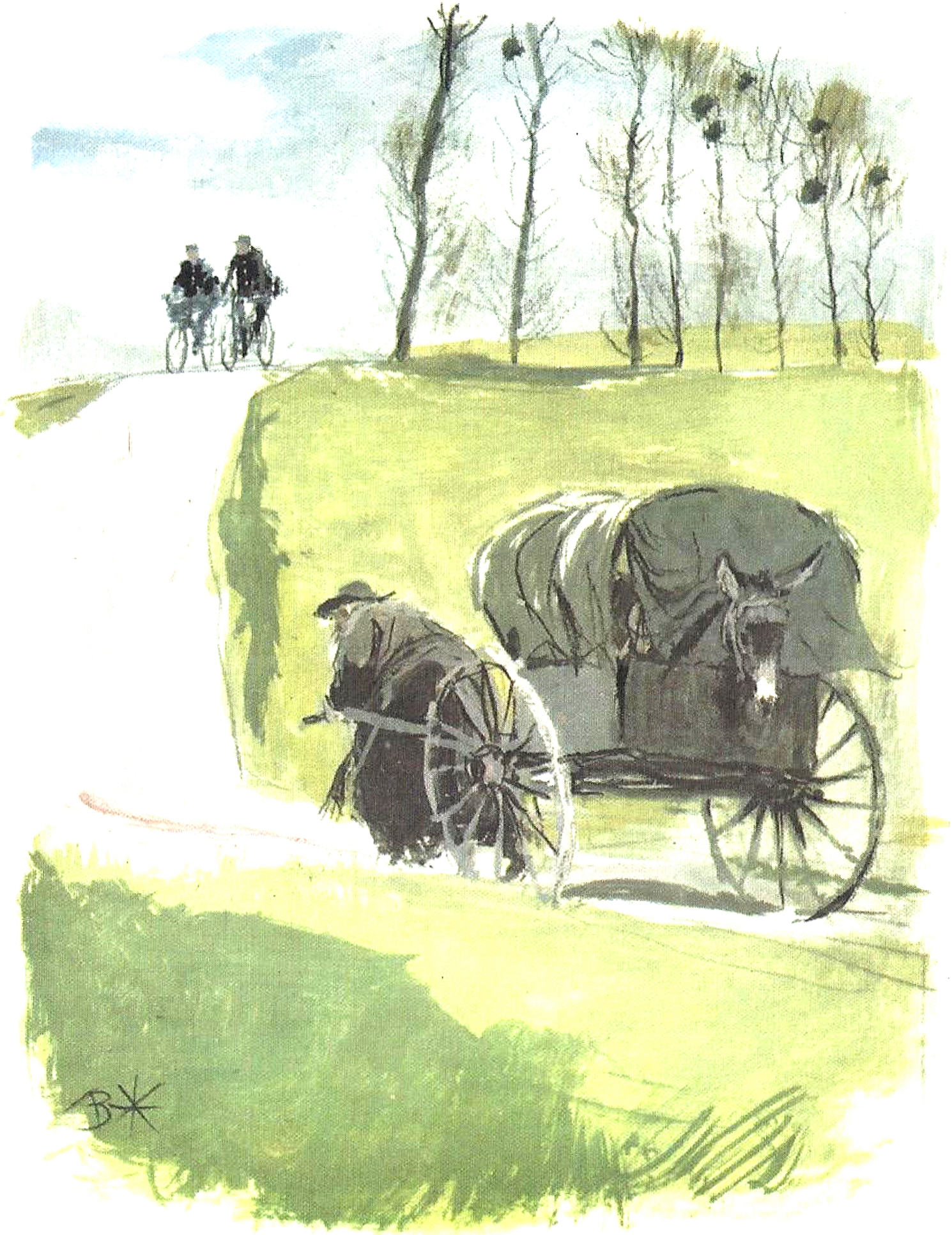
— Pas besoin, ma bonne, pas besoin.

En quelques pas, Ro'alie et son curé furent dans l'église.

Dans l'encadrement de la chaire, la tête diabolique s'agitait furieusement, comme pour narguer le pasteur et sa servante. Les yeux fous, le poil hirsute, broussailleux, les cornes, l'odeur, avaient, tout de même, il fallait bien l'avouer, quelque chose



Puis il se mit lui-même dans les brancards...



Puis il se mit lui-même dans les brancards...

d'effrayant. Et Ro'alie, instinctivement, se dissimula derrière le prêtre.

Celui-ci paraissait insouciant, sûr de lui, provoquant même.

Il marcha jusqu'à la chaire, d'un pas ferme, presque allègre. Il se plaça bien en face; pendant une bonne minute, ou deux, il se tut, ménageant ses effets. Toute blottie et tassée dans la soutane du saint homme, la Ro'alie semblait plus morte que vive. Enfin, le brave curé jugea que la punition avait assez duré. Il eut pitié de sa vieille gouvernante, et, d'un ton claironnant : « Ici, Follette », dit-il.

Alors, par la double raison qu'elle avait brouté son content de feuillages frais, et qu'elle était fidèle à la voix de son maître, la chèvre de monsieur le curé descendit de chaire, et s'en alla rejoindre son étable, au presbytère.

Elle y vécut de longues années, dorlotée par la Ro'alie, qui souvent, attendrie, passait des heures entières auprès d'elle.

Parfois, pour faire excuser ses cabrioles et ses effronteries, simplement, elle disait : « C'est un vrai petit diable. » Et elle souriait. Elle seule savait vraiment pourquoi.

LÉGENDES ET RÉCITS DE BEAUCE

LE ROI PÉNITENT

En l'année 520 régnait sur le peuple burgonde un homme de caractère timide et doux, nommé Sigismond, fils de Gondebaud, et cousin germain de Clotilde, reine des Francs.

Fort embarrassé de sa condition royale, chaque matin, il invectivait contre son sceptre et chaque soir, il vitupérait sa couronne. Tout son ardeur, tous ses soucis visaient à plaire à son Dieu et à sa dame, qu'il aimait d'un même amour, et redoutait d'une crainte égale.

Or, la male chance, un jour, voulut que l'amour de sa dame l'emportât sur la crainte de son Dieu, à moins que ce ne fût — car l'histoire n'en dit rien — la crainte de sa dame qui l'eût emporté sur l'amour de son Dieu.

Toujours est-il que ce jour-là, Sigismond céda aux instances de son épouse.

Depuis longtemps déjà, elle le harcelait de la même requête.

Quand il l'avait épousée, le roi, de beaucoup plus âgé qu'elle, était veuf d'une princesse partout regrettée. De sa première union lui restait un fils, nommé Sigéric.

Très vite, la nouvelle reine avait pris ombrage de l'affection que Sigismond portait à son fils. Et dans son cœur, elle décida de perdre le prince.

Aidée d'hommes à sa solde, elle ourdit un faux complot, prétendument dirigé contre la couronne et la vie même de son mari, et dont elle fit endosser la responsabilité au jeune héritier du trône de Bourgogne.

Toutefois, bien qu'il crût à la culpabilité de son fils, le roi, longtemps, refusa de le faire mettre à mort. Dès lors, la marâtre, obstinément, revint chaque jour à la charge.

— Il faut exécuter Sigéric, disait-elle, il le faut, Sire, pour votre sécurité.

— Mais, madame, soupirait le roi, quel danger voulez-vous que me fasse courir ce pauvre prince emprisonné, qui n'a aucun rapport avec l'extérieur?

— N'importe, reprenait-elle, n'importe qu'il soit aux fers. Ou c'est trop, ou ce n'est point assez. Tant qu'il vit, sa seule existence est un danger pour vous. Ses partisans, exaspérés justement par sa captivité, n'attendent qu'un signal pour passer à l'émeute.

Je le sais de source sûre, croyez-moi. Sa vie, Sire, sa vie, je le répète, est un danger pour votre trône, pour vous-même.

— Oh, moi, protestait doucement Sigismond, j'attache, madame, et vous le savez, si peu d'importance au pouvoir, si peu même à ma propre personne...

— Vous vous devez, Sire, interrompit-elle alors, rageuse, vous vous devez à l'ordre, à la paix du royaume, et au bonheur de vos sujets, qui en dépend. Vous vous devez à la justice.

Puis, s'approchant, captieuse, et usant de tous ses charmes :

« Enfin, Sire, est-ce à moi de vous le rappeler? Vous vous devez à votre épouse, qui court les mêmes dangers que vous. C'est au nom même de notre amour, Sire, que je vous demande... »

Et Sigismond céda.

Sur l'heure, le malheureux prince fut décapité.

A peine achevait-il de rendre le dernier soupir qu'un homme d'armes demandait audience au roi.

Dès qu'il le vit, Sigismond le reconnut. Il avait été le principal accusateur de Sigéric au cours de son procès. Sa déposition avait convaincu les juges. Il avait notamment affirmé avoir reçu du prince d'importantes sommes pour exciter ses camarades à la rébellion contre leur souverain.

— Approche, dit le roi. C'est bien toi, n'est-il

pas vrai? qui as témoigné si énergiquement contre mon fils.

Il se tut une seconde, puis, d'une voix soudain assourdie, au débit oppressé, pour lui seul sans doute, il acheva : « Tout est consommé. Il a payé. »

L'homme avait entendu. Il regarda longuement Sigismond, comme s'il se refusait à le croire. Puis, tout à coup, sa large trogne avinée grimaça, crispée, tiraillée de tics; et, hoquetant à gros sanglots, le soudard se jeta aux pieds de son roi.

— C'était pas lui, monseigneur, bafouillait-il entre ses larmes, pas lui. Sigéric n'était pas coupable. Il ne savait rien. Il n'avait rien fait. C'était la reine, elle seule, qui avait monté le coup. Elle nous avait payés pour ça, bien payés...

Il se tut un instant; puis, comme brusquement dégrisé :

« Tuez-moi, monseigneur, tuez-moi, dit-il d'une voix neutre, ou plutôt non : au supplice, au supplice, à la double question. Faites-moi mettre à la question. »

Le roi se leva lentement et, prenant entre ses mains la tête du pauvre homme agenouillé :

— Tu vivras, dit-il. Avec tes remords, tu vivras. Ce sera ta peine; et crois-moi, elle sera plus lourde que tous les supplices ordinaires et extraordinaires.

Puis il se tourna vers un portrait de la reine, qu'il regarda longuement; et, avec un accablement soudain :

« Vous aussi, madame, dit-il encore, vous aussi vivrez; et vous aussi souffrirez. Je vous condamne à vivre dans vos remords, si toutefois, vous avez un cœur. »

Quelques heures plus tard, entre chien et loup, l'ombre d'un grand homme maigre, enveloppé d'une large cape, appuyé sur un bâton de pèlerin, sortit du palais, et se perdit, grise, parmi les brumes grises. C'était celle de Sigismond, roi des Burgondes.

Plusieurs jours, plusieurs semaines, il erra, mendiant son pain sur les chemins, couchant dans une grange ouverte par charité, ou sous un arbre, à la belle étoile.

Enfin, il atteignit le monastère Saint-Maurice-d'Agaune, endroit cher à son cœur, où il avait fait édifier, quatre ans plus tôt, une riche basilique. Là, il vécut la vie des moines, et avec eux chanta cette louange perpétuelle, cette « laus perennis » qu'il y avait lui-même instituée. Cinq chœurs de religieux, se relayant jour et nuit, assuraient à Dieu un culte sans fin dans la basilique. Mêlé à leurs rangs, le roi-pénitent adressait au ciel la prière incessante de son cœur blessé.

Si assidu qu'il fût à ces exercices, il lui arrivait parfois de revivre en pensée, avec quelque secrète nostalgie, l'éclatante cérémonie du 22 septembre 515,

au cours de laquelle, revêtu de la pourpre royale, il avait présidé dans ces mêmes lieux l'inauguration de cette nouvelle liturgie par saint Avit, métropolitain de Vienne, en présence de tous les comtes de son royaume et de tous les évêques de la province ecclésiastique.

Puis, humblement, il rentrait dans ses sentiments de pénitent. Le souvenir de Sigéric immolé par sa faute l'accablait à nouveau. Il trouvait trop doux son propre sort, trop légères ses rudes macérations. Et, reprenant la parole de l'Écriture, il s'écriait comme David :

« Châtie-moi dans cette vie, Seigneur, afin de me pardonner dans l'autre. »

Un jour enfin, sa prière fut exaucée.

Les fils de Clovis, roi des Francs, lui déclarèrent la guerre, pour s'emparer de son royaume, prétextant qu'il avait déserté le trône. Par traîtrise, ils s'emparèrent du monastère d'Agaune, et le cruel Clodomir, roi d'Orléans, emmena Sigismond en captivité dans sa capitale.

Heureux de racheter ainsi ses fautes, le roi-pénitent bénissait le ciel, s'écriant comme l'apôtre Paul : « Je surabonde de joie parmi toutes mes tribulations. »

Au bruit de son emprisonnement, Avit, abbé de Micy-Saint-Mesmin, accourut et tenta de fléchir

la rigueur de Clodomir. Ses efforts restèrent inutiles. Le monarque n'avait d'oreilles que pour les subtils clercs de son entourage, qui lui représentaient la vie de Sigismond comme une insulte et un danger permanents pour son trône. Et le roi-pénitent vit une preuve nouvelle de la sagesse de Dieu dans ce fait que ses ennemis, pour mettre fin à ses tristes jours, usaient des mêmes arguments qui, quelques mois auparavant, l'avaient lui-même conduit à mettre fin aux beaux jours de son fils. Il y découvrit un juste retour des choses et admira dans son cœur les voies impénétrables de la Providence.

Enfin, le 12 mai 523, par une gracieuse matinée de printemps, le roi d'Orléans fit conduire son prisonnier à son camp d'exercices militaires, qui se trouvait sur le territoire d'un pays appelé aujourd'hui du gentil nom de Saint-Péravy-la-Colombe.

C'était un vaste pré, clos de haies d'églantiers blancs, dans lequel se trouvaient plantées quelques tentes pour les hommes d'armes. Arrivé là, Clodomir ordonna que sous ses yeux fût égorgé immmédiatement Sigismond.

Or, à peine le bourreau eut-il achevé d'exécuter cet ordre, que tous les témoins de la scène poussèrent un long cri d'émerveillement. En jaillissant, le sang du roi-pénitent avait teinté un églantier voisin d'une belle couleur rosée, qui gagna aussitôt de proche en

proche, de buisson en buisson, de haie vive en haie vive; et dans l'instant, tout le camp se trouva ceinturé, encerclé, assiégé par le sang même de celui qui venait d'y être tué.

En mémoire ce cet événement fameux, l'endroit où fut martyrisé Sigismond porte encore de nos jours le nom de lieu-dit Champ-Rosé. Le village de Rosières, sis à une lieue de là, doit également son nom à cette histoire.

Effrayés, les soldats francs s'enfuirent sur-le-champ, en jetant à la hâte le corps du roi-pénitent dans une citerne voisine.

Dans les jours qui suivirent, une pieuse foule, attirée par le bruit de ces circonstances miraculeuses, accourut vers ce puits vénérable. De nombreux miracles s'y succédèrent, et notamment des guérisons de la fièvre. Ainsi fut-il témoigné de manière éclatante que Sigismond avait obtenu le pardon de son crime involontaire.

Trois ans plus tard, les religieux du monastère d'Agaune vinrent chercher le corps de leur bienfaiteur. Ils le trouvèrent dans la citerne, en parfait état de conservation.

De nombreux touristes peuvent admirer, dans l'église Saint-Maurice-du-Valais, en Suisse, haut-lieu de l'art roman, la somptueuse châsse qui renferme

les restes mortels de saint Sigismond, roi-pénitent et martyr.

Quant au lieu du martyre de Sigismond, nul ne songe à l'aller visiter. Peu de temps après la mort du saint pénitent, une église fut édifiée sur le puits sacré qui avait abrité sa dépouille. Puis un village entier vint entourer cette église. Ainsi naquit, à cinq lieues d'Orléans, l'humble bourg de Saint-Sigismond.

Longtemps, le puits continua d'être un important lieu de pèlerinage orléanais. Longtemps, son eau couleur de rose continua de guérir les fièvres.

Cela donna même lieu à quelques pratiques superstitieuses qui attirèrent l'attention de l'évêché. En 1775, Mgr de Jarente, évêque d'Orléans, interdit la procession annuelle qui avait lieu le 12 mai, jour anniversaire de la mort du roi-pénitent; et il fit combler le puits, qui, toutefois, ne put l'être entièrement. Les pèlerins continuèrent d'affluer. Ils se rendaient à l'église, y entendaient la messe, puis allaient faire oraison au bord du puits qui, bien que tari, continua de faire abonder les miracles, et, principalement les guérisons de la fièvre.

A plusieurs reprises, l'église fut détruite et rebâtie — la dernière a été consacrée le jeudi 17 mai 1877.

Puis, l'oubli vint sur le village. L'abandon suivit. Il y a quelques années, le dernier curé de la paroisse est

mort. C'était un pittoresque vieillard qui, sans doute seul de son espèce en France, exerçait à la fois les fonctions sacerdotales et celles de directeur d'une épicerie appelée « coopérative paroissiale ». Désaffectée comme le puits sacré, la boutique existe encore sur la petite place du village, avec sa curieuse enseigne. L'herbe, patiemment, ronge et disjoint les dalles de son seuil.

Quant au puits miraculeux, il se trouve toujours, scellé d'une lourde et large dalle, dans le chœur de l'humble église.

Personne, aujourd'hui, ni pèlerin ni touriste même, ne songe à se rendre à Saint-Sigismond, qui somnole, à l'écart des routes nationales.

Qui sait si, pourtant, quelqu'un de ces jours, l'antique puits ne sera pas débarrassé des pierres qui l'obstruent?

Qui sait si la pauvre bourgade orléanaise ne verra pas revenir des foules de pèlerins dignes de celles d'autrefois?

La leçon du roi-pénitent n'est-elle pas de tous les temps? Chaque époque a ses fièvres; et la nôtre n'en manque pas. L'histoire du XXe siècle, assurément, gagnerait à devenir une histoire « à l'eau de rose... ».

ENTRE LA CROIX-BLON ET LA CROIX-FARON

Au clocher de Patay, deux heures, lentement, sonnèrent.

— Deux heures, grogna Xaintrailles.

— Dire que depuis six heures, bougonna Boussac, nous restons là, vissés aux selles et aux arçons.

Le connétable arrêta sa monture.

— Vignolles, dit-il à Étienne de la Hire, allez voir ce qu'attend et prétend la Pucelle.

Seule, sur son cheval blanc, à l'écart de la troupe, Jeanne d'Arc, cheminait, songeuse, comme absente.

Louis de Coutes, son page, portait auprès d'elle cette bannière qui, déjà, s'était rendue fameuse en délivrant Orléans, en prenant Jargeau et Beaugency.

Alençon, le gentil duc, et le maréchal de Roye précédaient de quelques pas. Pour bavarder avec le frère Pâquerel, confesseur de la Pucelle, dont la mule

pacifique bronchait à chaque brindille, il leur fallait freiner l'élan de leurs coursiers.

La Hire, en les voyant, s'arrêta et sourit. Ce rude soudard avait de touchantes nostalgies, un grand bon sens et aussi quelque humour. Il ne détestait pas que Jeanne, cette curieuse fille, étrange guerrier dépêché par le Ciel, mêlant fort bizarrement oraisons et raclées, gens d'Église et gens de guerre, donnât, à force d'actions de grâces, quelque grâce, enfin, à l'action. Cela lui agréait par la triple raison qu'il avait le sang vif, le cœur bon et l'âme candide.

— Monseigneur, dit-il au duc Jean, le connétable de Richemont et le maréchal de Boussac m'envoient. Ils voudraient bien savoir où madame Jeanne...

Elle avait entendu. Son rire, déjà, fusait.

— La Hire, mon bon La Hire, ne crains rien. Écoute-moi. Je sais où je vous conduis. Encore un moment, et sus à l'Anglais. Entends, mon bon La Hire, ce que mes voix m'ont dit.

Un instant, Jeanne se tut. Tous écoutaient. Les oiseaux et le vent lui-même, le vent léger de juin, faisaient silence. Enfin, Jeannette parla. Sa voix était changée; très grave, très douce, un peu meurtrie par les mots qu'elle disait. Elle avait toujours cette voix-là quand, par sa bouche, parlaient ses voix.

— Entre la Croix-Blon et la Croix-Faron, dit-elle, nous les aurons.

A l'avant-garde, Pothon, sire de Xaintrailles, multipliait les marques d'une impatience confinant à la fureur.

Du plus loin qu'il aperçut venir La Hire :

— Eh bien, cria-t-il, que dit-on, là-haut?

La Hire approcha en prenant son temps, savourant un vif plaisir à faire languir son compagnon.

Le connétable de Richemont, alors, tonna, et Boussac, maréchal de France, aussi.

— Quoi, hurlaient-ils, va-t-elle durer longtemps, notre promenade? Pas la moindre lichette à boire depuis six heures...

— Voici, expliqua enfin La Hire, ce que les voix ont dit à madame Jeanne : « Entre la Croix-Blon et la Croix-Faron, nous les aurons. »

— La Croix-Blon... bougonna Boussac.

— La Croix-Faron... grogna Richemont.

— Elle en a de bonnes, madame Jeanne, dit Xaintrailles. Elle parle par dictons, comme l'Ecriture. Nous ne sommes pas docteurs, que diable...

— Il y aurait peut-être un moyen de savoir, dit La Hire en souriant de cette colère qu'il avait prévue.

— Et lequel?

— Demander au damoiseau de Saint-Simon. Sommes-nous pas sur ses terres? Sûr, il connaît les lieux.

— Amenez-le, dit Boussac.

D'un geste bref, Richemont s'interposa.

— Ne serait-ce pas, protesta-t-il, retourner le fer dans la plaie qu'a faite à Gilles, voici moins d'un quart d'heure, la vue de son château brûlé par les Anglais ?

— Justement, dit Boussac. Nul n'est mieux désigné pour forcer l'ennemi dans sa tannière.

Quelques minutes plus tard, Gilles, damoiseau de Saint-Simon, qui, aux derniers rangs de l'avant-garde, commandait cinquante hommes d'armes, arrivait à bride abattue, en compagnie de son écuyer, Jean Danneau, dit Goujon.

— Damoiseau, dit Boussac, le connétable et moi vous aurions la plus vive obligation de nous donner quelques éclaircissements. Voici ce dont il s'agit. A La Hire qui, de notre part, s'est informé tantôt de l'endroit où nous trouverons l'Anglais, madame Jeanne a répondu, en propres termes : « Entre la Croix-Blon et la Croix-Faron, nous les aurons. » Vous connaissez la région mieux que personne. C'est pourquoi nous nous permettons, malgré votre affliction, d'avoir recours à vous.

— Suivez-moi, dit simplement Gilles. Dans dix minutes, nous sommes à la Croix-Blon.

— C'est là ?

— C'est là.

C'était, à un carrefour de chemins de terre, une croix de pierre moussue, rongée par les intempéries, qui semblait vieille de plusieurs siècles.

— Elle a sans doute une histoire? dit Danneau, sur un ton interrogateur.

Sans un mot, Gilles de Saint-Simon hocha la tête.

— Peut-on savoir? demanda brusquement Boussac.

— Ce soir, messire, après la bataille, quand nous aurons bien besogné, quand l'Anglais aura durement expié, ainsi qu'il le mérite, alors seulement, dit Gilles — et peu à peu, comme il parlait, un léger sourire dissipa la détresse qui lui crispait les traits — alors seulement, messire, comme un enfant bien sage, vous aurez votre récompense. Vous connaîtrez l'histoire de Blon et de Faron : une belle histoire... une triste et belle histoire...

Sur ces mots, brusquement, d'un taillis voisin, sortit un cerf qui, en quelques bonds, traversa le carrefour et gagna un bois proche.

— Il court, observa le damoiseau, du côté de la Croix-Faron.

A peine finissait-il de parler qu'une immense clameur sortit du bois dans lequel le cerf venait de bondir.

— Les Anglais, cria La Hire.

— Nous les aurons..., rugit Boussac.

— Entre la Croix-Blon et la Croix-Faron, murmura, songeur, le connétable.

Au clocher de Patay, cinq heures, lentement, sonnèrent.

— Deux mille Anglais au sol, dit Boussac. Beau travail.

— Et cinq cents prisonniers, dit Richemont. Fière besogne.

— Il faut dire, ajouta le maréchal de Roye en parcourant du regard les rangs de ses soldats, que nous avons de rudes lapins.

Sur ces mots, le duc d'Alençon, Dunois, bâtard d'Orléans, et Jeanne d'Arc mirent pied à terre.

— Loys de Marconnay, Jacques de Milly, Jean de La Haye, Gilles de Saint-Simon, appela Boussac.

— Genoux en terre, ordonna Roye.

Les cinq hommes s'approchèrent des deux maréchaux et mirent tous un genou à terre.

Dunois, bâtard d'Orléans, les frappa successivement à l'épaule du plat de son épée nue.

— Au nom du Père, dit-il à chacun d'eux, du Fils et de l'Esprit, je te fais chevalier.

Droite, et serrant fièrement son étendard, la Pucelle contemplait la scène, avec ce sourire triste et doux, comme traversé de sourdes mélancolies, qui n'était qu'à elle. Et le soleil de juin,

familièrement, nimbait d'un or léger les lignes pures de son visage.

A peine eut-il reçu l'accolade de Dunois, et des deux maréchaux, ses parrains, que le damoiseau de Saint-Simon alla vers Jeanne.

— Madame Jeanne, lui dit-il, mon réconfort serait complet si mon écuyer, Jean Danneau, qu'on appelle Goujon à la guerre, était, comme je viens de l'être, armé chevalier. Il le mérite. C'est lui qui a fait prisonnier messire Jean Talbot, notre pire ennemi.

— Impossible, observa Dunois. Danneau n'est pas noble.

— Il le sera, dit Jeanne. Avant dix ans, il le sera.

Et, se tournant vers Alençon :

— Je compte sur vous, beau duc, pour le faire chevalier.

— Merci, madame Jeanne, dit Danneau. Puis, avec un sourire pour Gilles de Saint-Simon :

— Et merci, damoiseau. Mais, en attendant, veuillez tenir votre promesse. Contez-nous l'histoire de Blon et de Faron, puisque aussi bien, n'est-il pas vrai? c'est au pied de la Croix-Faron que j'ai empris Messire Talbot.

Chacun fit cercle autour du damoiseau; et celui-ci parla de la sorte :

— C'est, ma foi, une vieille histoire, dit-il, vieille

de tantôt deux siècles. Au temps du roi saint Louis, Louis, sire de Saint-Simon, mon trisaïeul et Roger, sire du Mesnil, se partageaient la région de Saint-Péravy-la-Colombe, de Coinces et de Saint-Sigismond.

« Le caractère et le tempérament des deux hommes étaient opposés. La preuve en éclata lorsque, pour cette croisade contre les Infidèles qui devait être la dernière de l'Histoire, le roi Louis, neuvième du nom, appela ses loyaux chevaliers. Sans hésiter, mon trisaïeul se croisa, bien qu'il laissât au domaine sa femme, nommée Blanche, et Gilles, mon bisaïeul, alors dans son petit âge. Il en confia la garde à Thibaud, son intendant, et à ses deux pages, prénommés Blon et Faron. Prétextant une fausse maladie, le sire du Mesnil, pour sa part, demeura chez lui; et dès le départ de Louis pour la Terre Sainte, il commença de mettre à feu et à sang toute la région. Il ne se passait pas de jours qu'une de nos fermes fût brûlée, une métairie pillée, nos vassaux massacrés, leurs femmes violées, leurs enfants égorgés. Une trentaine de soudards soldés par du Mesnil répandaient de toutes parts la mort et la terreur.

« En présence de telles infamies, Blanche de Saint-Simon décida d'agir.

« — Je ne puis, dit-elle à Thibaud, laisser Mesnil réduire mon peuple à la misère. Mon devoir est

d'aller sur place, dans chaque ferme, dans chaque logis, porter l'espoir et la consolation, en attendant que Louis, revenu, rétablisse l'ordre et donne le châtiment.

« — Quelle imprudence!... fit observer Thibaud.

« — Mesnil, dit Blanche, respectera la femme de Saint-Simon. S'attaquer à moi serait sa perte. Il n'osera pas se porter jusque-là.

« L'intendant eut beau faire et dire, accumuler objections et conseils : Blanche ne voulut rien entendre et, prenant pour toute escorte ses deux pages et trois hommes d'armes, pour que le reste de la garnison veillât sur le château en son absence, elle partit, un beau matin de juin, dès la pointe du jour, pour le plat-pays.

« Elle visita successivement les gens de Lignerolles, de Coulmelle, de Saumery, et s'apprêtait à gagner Chesnes, quand, brusquement, une vingtaine de soldats entourèrent la femme et les cinq hommes. Roger du Mesnil était à leur tête.

« — Fuyez, Madame, fuyez vite, cria Blon, fuyez avec Faron. Je leur tiens tête.

« Blanche comprit que c'était sagesse. Accompagnée du seul Faron, elle partit à bride abattue vers le château de Saint-Simon.

« Blon, resté sur place avec ses trois hommes, fit crânement face aux assaillants pendant une dizaine de minutes.

« Lorsqu'enfin, sanglant et rompu, il fut abandonné sur la place, quatre des soudards de Roger du Mesnil l'avaient précédé dans la mort. Et ses trois compagnons, courageusement, avaient abattu chacun leur homme.

« Blanche et Faron, pendant ce temps, avaient gagné un peu de terrain. Mais leurs montures, fatiguées par une longue journée de courses à travers la campagne, étaient bien incapables de lutter de vitesse avec les coursiers de Roger du Mesnil et de son escorte, rapides et dispos, choisis dans la seule vue de tels coups de mains. Très vite, les deux fuyards furent rejoints par les poursuivants.

« Au château de Saint-Simon, dans le même moment, un guetteur avait donné l'alerte. En un tournemain, Thibaud monta en selle, à la tête de toute sa garnison, ne laissant au logis que les femmes et les enfants.

« Seul contre tous ceux du Mesnil, Faron, dès qu'il se vit encerclé, fit rage de sa vaillante épée, tranchant et taillant tout sur son passage, protégeant de son corps la retraite de sa maîtresse. Quand, au choc d'une cuirasse, l'épée rompit, le page, courageusement, continua de lutter à la masse d'armes. Comme Blon, il réussit à gagner de la sorte une dizaine de précieuses minutes.

« Quand enfin Thibaud arriva, mettant en fuite les assaillants, et sauvant Blanche de Saint-Simon, il ne

put recueillir de Faron que, dans un dernier souffle, cette question :

« — Madame?

« — Elle vit, dit simplement Thibaud.

« Alors, Faron sourit et, doucement, expira. »

Un instant, Gilles se tut. Tous ces rudes soldats qui venaient, quelques instants plus tôt, en y écrivant Patay, de rayer à la fois Crécy et Azincourt sur les drapeaux fleurdelysés, observaient un silence impressionnant.

Seule, adossée au tronc d'un chêne vieux et moussu qui, peut-être, avait vu Blon et Faron, sans un geste, sans un mot, madame Jeanne, doucement, pleurait.

— Quelques mois, reprit enfin le damoiseau, passèrent. Un beau jour, Louis revint de la Terre Sainte. Sur-le-champ, sa femme et son intendant lui dirent le sacrifice de Blon et de Faron. Sans descendre de cheval, il décida immédiatement de ne pas dépouiller les armes avant d'avoir vengé les deux pages et les trois soldats.

« — A demain le repos, dit-il à ses vassaux, qui rentraient avec lui de Palestine. Courons sus au Mesnil.

« Quelques heures plus tard, les croisés avaient escaladé les murailles du Mesnil, exterminé toute la

garnison, pendu le chevalier aux créneaux du donjon, et mis le feu à tout le repaire.

« La semaine suivante, un pieux cortège, conduit par Blanche et Louis de Saint-Simon, se rendait aux lieux de la mort de Blon et de Faron, pour y planter deux croix de bois, que bénit le chapelain du château. Quelques années plus tard, les deux croix de pierre que, tout à l'heure, vous avez vues, les remplacèrent. »

Ainsi parla le damoiseau. Après qu'il se fut tu, un long silence régna. Dunois enfin, gravement, prit la parole :

— Je vois, dit-il, qu'en ma bonne terre d'Orléanais, une fière leçon n'est jamais perdue, un noble exemple est toujours suivi : vous avez mis, damoiseau, à défendre votre sol, le même courage qu'y mirent Blon et Faron, sous le roi Louis. N'est-il pas vrai? madame Jeanne?

Seule, adossée au tronc d'un chêne vieux et moussu qui, peut-être, avait vu Blon et Faron, sans un geste, sans un mot, madame Jeanne, doucement, souriait.

UN SERMENT DE FAMILLE

En l'an de disgrâce 1562, les Huguenots du prince de Condé, accompagnés d'importantes troupes de reîtres allemands, tentèrent d'occuper successivement toutes les grandes places de l'Orléanais. La ville de Pithiviers fut de celles qui résistèrent le plus longtemps à leurs assauts. Pendant plusieurs jours, ses habitants se défendirent avec courage. Quand, enfin, à bout de munitions, ils se rendirent, Condé, irrité, abandonna la cité au pillage de ses hommes.

Parmi les assiégés, deux bourgeois se firent particulièrement remarquer par leur tranquille audace : un forgeron, nommé Gilles Béchu, et son cousin, Guillaume Béchu, marchand-tailleur d'habits. Tous deux habitaient deux maisons voisines dans la rue de la Noiraude.

Lorsque la ville céda aux assaillants, ils se

rappelèrent que leurs familles étaient restées sans défenseurs pendant longtemps et, abandonnant les remparts, ils coururent chez eux.

Gilles, arrivé chez lui, barricada solidement sa porte et serra dans ses bras sa jeune femme qui pleurait. Puis, s'approchant du lit où dormait son fils, Jehannin, âgé de quatre ans, il l'embrassa doucement pour ne pas l'éveiller.

Pendant ce temps, la rue s'était emplie de cris de femmes et d'enfants affolés, de jurons, de bruissements d'armes; : les reîtres de Condé annonçaient leur entrée.

Bientôt, la porte du forgeron fut frappée à coups redoublés. Gilles, alors, saisit son énorme marteau d'enclume, et attendit. Sous la poussée, la porte céda rapidement; plusieurs soudards pénétrèrent dans la boutique. Le marteau de Gilles tournoya et, pesamment, une fois, deux fois, trois fois, il s'abattit, brisant des crânes. De toutes parts, les soldats se ruèrent sur le désespéré. La lutte était inégale. En quelques secondes, épuisé, Gilles Béchu succomba.

En le voyant tomber, Michèle, sa femme, s'était enfuie. Vite, elle avait gagné le grenier de la maison. Deux lansquenets, plus avisés que le gros de la troupe, l'aperçurent. Une course folle s'engagea immédiatement. Les hommes étaient enfin sur le point de mettre la main sur elle quand, ouvrant une lucarne,

« Gilles, me voici », cria Michèle. Et elle se jeta dans la rue. Ainsi moururent dans le même instant, Gilles Béchu, le forgeron, et Michèle, sa femme, bourgeois de Pithiviers.

Guillaume Béchu était rentré de son côté. Mais c'était un homme fin et rusé que maître Guillaume, le tailleur. Autant son cousin Gilles était tout feu, tout flamme, tout sang, du vrai salpêtre, autant maître Guillaume était tout esprit, toute malice, toute espièglerie, subtil comme l'ambre et comme le vif-argent, souple comme le jonc et secret comme un chat de curé.

Notre tailleur, donc, en entrant chez lui, ouvrit d'abord la bouche et médita quelques minutes. Il commençait toujours par là; c'était sa manière à lui, bien paysanne, bien gâtinaise, d'aviser, de considérer, que d'ouvrir la bouche, non pour parler, comme vous et moi, mais pour méditer, pour se livrer à ses pensées au lieu de se livrer par ses paroles.

Après quoi, ayant pesé, scruté, balancé, arrêté, il se mit à l'action. Ce fut l'affaire de deux ou trois minutes.

En un tournemain, il éparpilla aux quatre vents ses pièces de toile, ses aunées de drap, ses soieries les plus fines, il fit une traînée de menue monnaie qui allait de l'arrière-boutique jusqu'à la rue, il brisa deux sellettes boiteuses, un banc à dossier hors d'âge et

d'usage, et en jeta les fragments à travers la pièce. Quand tout, en bas, se trouva dans ce bel état, il monta jusqu'à l'étage où il avait caché sa femme et ses enfants. Là, il ouvrit toutes ses fenêtres et, sur l'appui d'une des croisées, il déjeta une longue couverture de lit, de telle manière qu'elle retombât en partie le long du mur extérieur. Ce qu'ayant fait, il descendit dans sa boutique; et, prostré sur son établi, se figea dans la posture d'un homme hébété, stupide, hagard de douleur.

Quelques instants plus tard, une troupe de Huguenots entrait dans l'échoppe du tailleur. Ils parcoururent la pièce du regard, et l'un d'eux dit aux autres :

— Au diable ces Allemands; ils sont déjà passés ici. Toujours les premiers au pillage...

— Et toujours les derniers à l'assaut, dit un autre.

Un d'entre eux voulut ramasser quelques menues pièces de billon (1) qui traînaient à terre.

— Fi donc! crièrent ses compagnons. Nous ne voulons pas du reste des Teutons. Fi donc, allons ailleurs; et vite, vite, essayons de les précéder au butin, cette fois-ci.

A la brune, maître Guillaume se glissa furtivement le long du mur qui séparait sa porte de celle de son

(1) Billon : autrefois, pièce où le métal précieux se trouvait dans la plus petite proportion; aujourd'hui, toute espèce de monnaie décriée ou défectueuse.

cousin, Gilles, le forgeron. Dans la boutique, il trouva l'enfant qui pleurait.

— J'ai faim, disait-il à travers ses larmes.

Le tailleur fit quelques pas dans la pièce et aperçut le corps de son cousin. Il saisit sa main, et vit que le forgeron était mort depuis quelques heures.

— Viens avec moi, Jehannin, dit-il à l'enfant en se relevant.

— Non pas, mon cousin, non pas, répondit le petit. Je veux rester avec papa qui dort.

— Et ta maman?

— Je l'ai appelée souvent, elle n'a pas répondu.

— Allons viens, répéta Guillaume. Laissons ton père dormir. Demain, nous reviendrons tous les deux le réveiller.

L'enfant, que la faim tenaillait, se laissa enfin emmener sans résister davantage.

Et le tailleur, en entrant chez lui, dit à sa femme :

— Je t'annonce, m'amie, que nous avons un garçon de plus.

Des années passèrent, et des années encore. Guillaume Béchu et Catherine, sa femme, élevèrent leur neveu Jehannin comme s'il avait été leur propre fils. Et leurs deux garçons, Salomon, l'aîné, et Georges, le cadet, traitèrent tous deux Jehannin comme leur frère.

L'âge venu, tous trois choisirent un métier :

Salomon reprit le métier de son père; Georges se fit menuisier; et Jehannin apprenti boucher, chez Noël Pouzot, à la porte de Beauce.

Après la mort de Guillaume et de Catherine, Salomon et Georges continuèrent d'habiter Pithiviers. Mais Jehannin qui, depuis quelques années, avait abandonné la boucherie pour le commerce des bestiaux, alla vivre à Malesherbes.

Ses affaires l'appelaient souvent à Fontainebleau; et il aimait à se promener dans le parc du château. Dans ses promenades matinales, il rencontra quelquefois Henri IV qui se plaisait à circuler librement, sans la moindre ombre d'appareil royal.

Un jour, le roi aborda Jehannin Béchu.

— Il paraît, mon ami, dit-il, que tu es amateur de jardins, car voici plusieurs fois que je te surprends à examiner ceux du château. Eh bien, mon garçon, comment les trouves-tu?

— Sire, ils sont magnifiques. Et pourtant, j'en connais un plus beau.

— Où se cache donc cette merveille?

— Chez moi. C'est le jardin que je possède à Malesherbes.

Le roi se tourna vers Sully, qui l'accompagnait.

— Mon cher Rosny, lui demanda-t-il, vous doutiez-vous qu'il existât à Malesherbes un jardin plus beau que celui-ci?

— Non, certes, Sire, murmura gravement le ministre.

— Jarnicoton, dit le roi, j'aimerais fort en connaître le plan.

— L'ordonnance en est simple, répondit Jehannin. Il est carré, il occupe une surface de deux arpents, et il est ensemencé dans son entier. C'est un champ de blé.

— Ventre-saint-gris, s'écria le roi. Voilà un homme de bon sens. Vous voyez, Rosny : vos idées sont populaires...

Cette histoire fut bientôt connue, car Henri IV lui-même la raconta plusieurs fois. Elle donna bientôt à Jehannin Béchu un lustre tout particulier dans sa ville et dans sa région. Et pour nombre de Gâtinais, les mesures que prit le roi dans les années suivantes pour favoriser l'agriculture en France furent un petit peu dues au duc de Sully et beaucoup, beaucoup, à Jehannin Béchu, bourgeois de Malesherbes.

Quand, de longues années plus tard, chargé d'ans et de labeurs, Jehannin sentit approcher sa mort, il réunit autour de lui ses deux enfants, Gilles et Guillaume, et leur fit prêter entre ses mains ce serment :

« Je jure et promets, leur fit-il répéter après lui, devant Dieu et devant les hommes, d'aimer les

enfants de Salomon et de Georges Béchu, de les défendre envers et contre tous, eux et leur postérité, et de les secourir en tout temps et en tout lieu, au péril même de ma vie ou de ma fortune. »

Gilles et Guillaume redirent ces paroles solennelles.

— Maintenant, reprit Jehannin, jurez de faire prêter ce serment à vos enfants, à l'heure où, comme moi, vous serez sur le point de comparaître devant Dieu.

— Nous le jurons, dirent les jeunes hommes d'une voix émue.

— Merci, mes enfants. Dieu vous garde et bénisse.

Ainsi mourut Jehannin Béchu, bourgeois de Malesherbes.

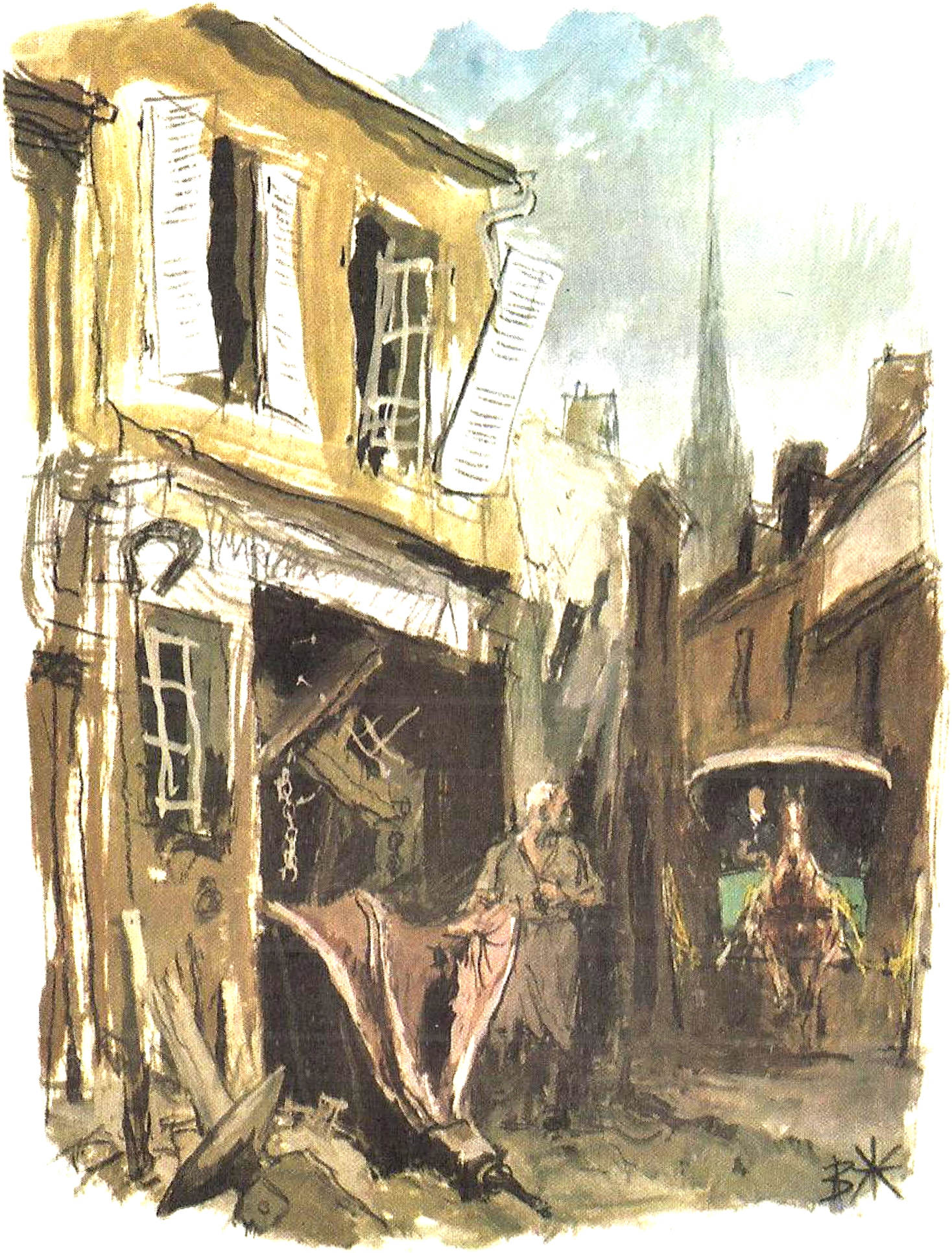
Deux siècles plus tard, la postérité de Georges Béchu était éteinte; celle de Salomon Béchu survivait en la personne de Marie Béchu, femme de Delafoi, maréchal ferrant à Pithiviers.

Cet homme occupait la première maison du faubourg de Marcereau, à la sortie de la ville par la porte de Beauce.

Du matin au soir, il était à l'ouvrage; et les voisins, régulièrement éveillés dès potron-minet par les échos de son enclume, l'avaient baptisé — avec ce pittoresque goût des sobriquets alors général

Réduit à l'inaction, le pauvre père l'Angélus était assiégé par le désespoir...

Page 97



Réduit à l'inaction, le pauvre père l'Angélus était assiégé par le désespoir...

Page 97

dans les campagnes et qui, de nos jours, s'estompe malheureusement peu à peu — « le père l'Angelus ».

Dans la nuit du lundi 4 au mardi 5 avril 1814, une importante troupe de Cosaques vint assiéger Pithiviers. Malheureusement pour elle, la ville abritait un dépôt du 4e régiment d'infanterie légère, composé d'environ quatre-vingts hommes, que commandait un major brave jusqu'à la témérité.

Il décida de résister. Toute la nuit, le siège fit rage, qui fut très meurtrier.

Sur les sept heures, les Russes occupèrent la place. Et leur général, irrité, l'abandonna au pillage. Pendant quatorze heures, les Cosaques mirent Pithiviers à feu et à sang. Ce que les Huguenots avaient fait en 1562, les Russes le répétèrent en 1814.

Quatre jours plus tard, Delafoi se lamentait sur le seuil de son atelier vide. Argent, meubles, outillage, tout lui avait été enlevé. Que faire? A qui porter plainte? Réduit à l'inaction, le pauvre père l'Angelus était assiégé par le désespoir, et de tristes pensées obsédaient son esprit quand, dans un crépitement clair sur les pavés de la rue déserte, vint s'arrêter devant lui un élégant cabriolet. A ce bruit, Marie, sa femme, sortit de la maison.

Un vieillard distingué descendit de voiture.

— Mon oncle Béchu, s'écria Marie.

— Oui, ma chère nièce, dit le visiteur. Je vois qu'on ne m'a pas trompé. Vous voici complètement dépouillés.

Il entra dans l'atelier du maréchal et, pratique, jetant de droite et de gauche un vif coup d'œil :

— Nous allons remonter tout cela, dit-il simplement.

— Mais, oncle, demanda Delafoi, comment vous rembourserais-je?

— Il ne s'agit pas de cela, dit Béchu. C'est moi, ce soir, qui vous rembourse. N'ai-je pas une vieille dette à payer?

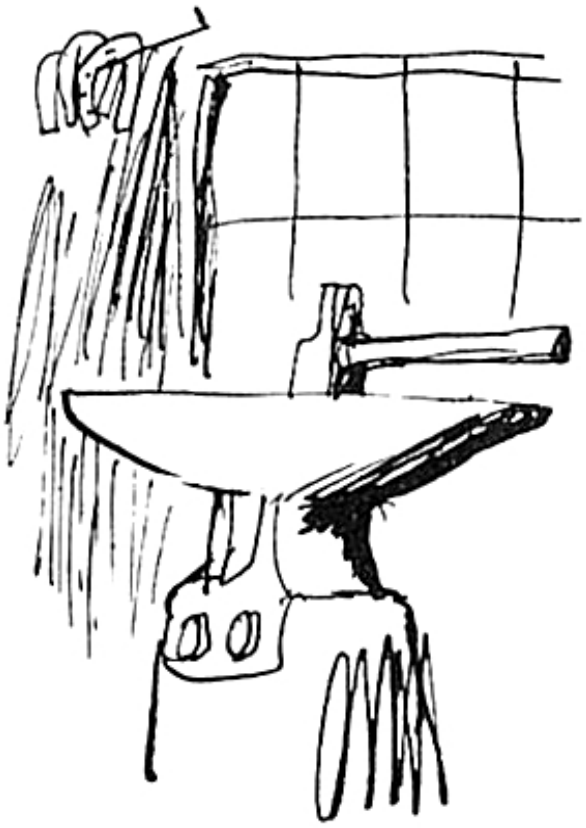
— Quelle dette, mon oncle? demanda Marie.

— Écoutez-moi, reprit Béchu. Au XVIe siècle, mon trisaïeul devint orphelin; l'une de vos ancêtres, Marie, prit alors soin du pauvre enfant, l'éleva, le maria, l'établit. L'orphelin, puis ses enfants, et puis les enfants de ses enfants prospérèrent tour à tour. L'orphelin, en mourant, fit promettre à sa famille d'aller au secours de celle de son bienfaiteur, si jamais l'occasion s'en présentait. A chaque génération, ce serment fut renouvelé. Moi-même ai promis à mon père mourant de payer notre dette de famille. L'heure a sonné. Me voici donc.

Et quelques jours plus tard, dans l'atelier remis à neuf, le père l'Angelus recommença de carillonner le réveil du voisinage...

Ici finit l'histoire du serment de famille. Elle prouve qu'au moins à Pithiviers, un bienfait n'est jamais perdu.

A condition, bien entendu, que le bienfaiteur, s'il le faut, sache patienter deux ou trois siècles...



NOËL DE CHEVILLY

Cette histoire, c'est à Chuin que je dois de la connaître, à Chuin. Quel drôle d'homme que ce Chuin...

Chuin, à Chevilly, tout le monde en a beaucoup à dire. Chuin, à Chevilly, nul n'en sait rien dire.

Qu'est-il? Nul n'en sait rien. De quoi vit-il? Chacun l'ignore. Ou plutôt, jusqu'à hier, chacun l'ignorait.

Car hier — ou presque hier — tout, pour Chuin, a changé. Maintenant, c'est un personnage important, Chuin, presque un personnage officiel. Pensez : la municipalité et le Syndicat d'initiative de Chevilly réunis lui ont conféré le titre pompeux de « guide officiel de la ville et de la région ».

Guide mieux choisi, l'Orléanais — que dis-je? l'Orléanais?... la France entière... qu'est-ce à dire? la France? l'Europe... comment, l'Europe? nenni : le monde, l'orbe terrestre en sa totalité — oui, certes,

guide mieux choisi, le monde entier n'en vit, n'en voit, n'en reverra jamais plus.

C'est que Chevilly, Chuin le porte dans son cœur, dans sa tête, et plus encore dans toute sa psersonne même. Il est de Chevilly, bien entendu. Mais il est mieux : il est Chevilly. Chevilly, c'est lui. Lui, c'est Chevilly.

Dans cet aimable village beauceron, depuis des générations, les maires, les officiers municipaux, les curés, les garde champêtres, les gendarmes se sont succédé, se succèdent; et ils continueront de se succéder à l'infini. C'est une valse folle, qui amuse tout le monde un peu, et Chuin beaucoup, beaucoup... Car lui, Chuin, il reste. C'est un marbre, un roc. Chuin, c'est du granit. A Chevilly, le Chuin, c'est la seule valeur solide.

Pour enquêter sur le folklore de Chevilly, j'avais écrit d'une plume également impersonnelle au maire de la commune et au curé de la paroisse.

Or, pour la première fois depuis que j'avais entrepris de rassembler ces glanes légendaires, et pour la seule, de reste, je l'avoue, à mon grand étonnement, la même réponse me parvint d'ici et de là, de la cure et de la maison commune : « Voyez Chuin », disait cette lettre-ci. « Adressez-vous à Chuin », répéta, en écho, cette lettre-là.

Je fus donc visiter Chuin.

Je ne sais si la maison était à l'image de l'homme,

ou l'homme à l'image de la maison. Mais ce que je sais de certitude absolue, ce qui est hors de doute, et qui est par surcroît passablement hors du commun, c'est l'analogie parfaite, hallucinante, qui existe entre Chuin et sa Chuinerie.

Coiffée d'un toit de tuiles pourries, bancale, moussue, retorse et vermoulue, l'étonnante retraite de ce puits de sagesse où buvaient avec une si égale confiance l'un et l'autre troupeaux de Chevilly, un instant, me parut quelque chose d'étonnant, un instant seulement... Chuin sortit de son logis. Mon étonnement disparut aussitôt.

Il était ce logis : chenu, bancal, cassé, chigneux, monsieur Chuin, le père Chuin, le vieux Chuin (chacun, en ces lieux, selon l'humeur et l'humour le traite ainsi, et parfois l'affuble successivement de la sorte), bref, en un seul mot, Chuin, l'unique, l'incroyable Chuin, l'irremplaçable Chuin, l'indescriptible Chuin, semblait s'être fait une silhouette plus que fidèlement, presque maniaquement, calquée sur sa demeure. Et il parla.

Il faut entendre Chuin parler. Cela ne se dit pas, cela ne se raconte pas. Il parle comme il pense. Et on l'entend comme on l'écoute. Chuin, donc, parla. Il parla de lui, et puis de son père, et puis de son grand'père. Chuin, c'est la vivante épopée de Chevilly, une épopée en blouse et en sabots, une

épopée à la bonne franquette, une épopée dans un verre d'eau.

J'ai visité Chevilly avec Chuin. Jamais plus, je ne pourrai oublier Chuin, pardon, oublier Chevilly...

Entre Cercottes et Chevilly, une grande allée plantée de peupliers, qui prend sur la route de Paris, à gauche, en allant dans cette direction, et qui porte le gentil nom d'allée de Madame, conduit à l'emplacement d'un ancien château, détruit au siècle dernier, ou peut-être avant (car l'histoire, vue par Chuin, tire tout son charme d'un halo assez flou, mais combien prenant...).

Donc, à cet emplacement, se trouvent les restes d'un ancien château, quelques fondations assez informes, sans doute. N'importe.

Chuin, d'un geste large, transporte l'auditeur. Suivons-le. J'étais, par chance, bien botté, ce jour-là, et simplement vêtu de tricotine et de velours côtelé. Donc, je suivis, ou plutôt, je me battis.

Ce fut une véritable bataille qu'il me fallut livrer contre les ronces, parmi les épines, dans un fourré qui me rappelait celui dans lequel gisait le corps de messire Aubry, maître du fidèle chien de Montargis.

Enfin, mon guide et moi parvînmes à l'emplacement d'une vieille chaumière. Quelques pans de murs restaient, croulants, mangés par la végétation.

Chuin alors se fit mystérieux. Mais était-il besoin

qu'il arborât cette tête? Chuin, par essence et par définition, c'est un mystère personnifié.

Un instant, il se tut, m'observa. Je ne dis rien, je ne souriais pas. Ce que voyant, mon cicerone daigna enfin parler.

— Les Loury, dit-il, habitaient ici.

— Les Loury?

— Oui, les Loury. C'étaient deux bonnes gens, un bûcheron, Jean-Pierre Loury, et sa femme, qui s'appelait Francine.

« Un matin de Noël, leur petite fille, Marguerite, disparut.

« Les pauvres gens n'entendirent rien. Elle était partie jouer dans le bois. Quand ils l'appelèrent, une heure plus tard, elle n'était plus là. Et nulle trace ne permettait de retrouver sa piste. On interrogea les rares voisins. Presque personne, au vrai. La maison est si isolée. »

Du geste, Chuin montra, autour de nous, les taillis sombres, les fourrés impénétrables.

— Oui, dis-je.

— Bien sûr, répondit-il.

Un temps, il se tut, pour mieux reprendre son envol.

— Certains cultivateurs de la plaine prétendirent, par la suite, qu'ils avaient entendu, ce jour-là, des bruits de carillons, comme les grelots d'un

attelage, et des claquements de fouets, des cris, des galopades.

« Mais, malgré l'enquête de la maréchaussée, nul n'apprit, nul ne sut rien. Le mystère demeura complet.

« Une invisible main avait enlevé la petite Catherine. »

Et Chuin, une fois encore, se tut. Un appel de pivert se faisait entendre à quelques pas de nous, ironique, obstiné. Le temps avait cessé de fuir. Tout semblait suspendu. Ce n'était plus le Chuin besogneux, « l'aricandier » comme on dit en Beauce et en Gâtinais, qui m'accompagnait ici, pour l'heure, mais un vieil homme des bois, un « boqueteux » sagace et secret. D'un coup, je compris que ce qui rendait cet homme à la fois étrange et familier à tous, dans ce pays, dans son pays, c'était qu'il n'appartenait pas à ce siècle, non plus qu'à un autre siècle, à vrai dire, mais à Chevilly, en marge du temps, à Chevilly, pour le meilleur et pour le pire, et pour jamais, pour tout jamais.

— Un an après, un an exactement après, à la Noël suivante, les Loury étaient là, dit brusquement Chuin. Ils avaient hésité à partir pour la messe de minuit. Mais leur chagrin était plus fort. L'homme n'avait pas voulu sortir. Et la Francine, malgré son

goût des belles messes chantées, et son besoin de retrouver par la prière, un petit peu de sa petite fille perdue, avait suivi l'avis de son mari.

« Or, tout d'un coup, à minuit — oui, à minuit — à minuit qui sonnait, derrière les bois, au clocher de Chevilly, qu'est-ce que c'est?...

« On gratte à la porte, doucement, timidement, on gratte, et puis on regratte encore.

« Jean-Pierre se lève.

« De dehors, une petite voix monte, qui dit, tout tranquillement :

« — Ouvrez, bonnes gens. Bonnes gens, ouvrez au nom de la charité chrétienne.

« La Francine aussi s'est levée. D'un bond, elle est allée à la porte.

« — C'est un pauvre, dit-elle. Il faut lui ouvrir.

« — Oui, un pauvre, répond le gars Jean-Pierre. Pauvres, plus pauvres que toi et moi, en connais-tu?

« A ce mot la femme ne répond rien. Et puis, dans le pays, on parle beaucoup de la bande d'Orgères, qui partout met la campagne à feu et à sang. On se méfie.

« A ce moment-là, la voix reprend, toujours aussi tranquille, infatigable :

« — Ouvrez, bonnes gens, qu'elle dit, cette voix. Bonnes gens, ouvrez au nom de la foi chrétienne.

« La femme, une deuxième fois, veut ouvrir. Une deuxième fois — aussi — Jean-Pierre s'y oppose.

« — Chrétiens plus chrétiens que nous, en connais-tu, femme, demande-t-il. Et gens de plus de foi, en connais-tu?

« La femme, alors, s'écarte. Et le silence retombe dans la maison.

« Puis, brusquement, la voix, une troisième fois, se fait entendre, presque chantante :

« — Ouvrez, bonnes gens, répète-t-elle. Bonnes gens, ouvrez, au nom de la chrétienne espérance.

« A ce mot, le gars Jean-Pierre et la Francine se regardent. Ils ne disent rien. Déjà, ils se sont compris. Plus d'espérance qu'ils n'ont eux-mêmes, qui en pourrait avoir, sinon la petite Marguerite, leur gamine disparue...

« — Tu te rappelles, la femme, demande doucement Jean-Pierre. Il y a juste un an. C'était à la Noël dernière.

« Si elle se rappelle... Déjà, elle est sur la porte. Elle tire le double courriau d'une main folle qui griffe le bois. Elle ouvre. Elle regarde... Lui, aussi, l'homme, plus long à manœuvrer, qui arrive bon dernier derrière, lui aussi, l'homme, il regarde...

« C'est elle, bien elle. C'est la petite Catherine. Un bambin de son âge la tient par la main, un beau bambin blond, si beau, si blond, qu'on dirait un bambin de lumière.

« Plus tard, le gars Jean-Pierre, qui n'était pas un radoteux, plus tard, quand il a raconté cette

histoire à mon grand'père, il disait comme ça que sa peau, on aurait cru qu'elle était faite avec du velours du ciel et du drap des étoiles.

« La Francine s'avance, transportée de bonheur. Elle tend les bras vers les deux gosses. Elle touche sa petite. Elle va pour toucher aussi le petit garçon. Toc. Trop tard. Il est disparu.

« Jamais depuis, on ne l'a revu, jamais. Mais c'est ici, monsieur, ici qu'il était », conclut Chuin.

Et il montra un arbrisseau voisin.

— C'est ici, je le sais. Je le sais de mon grand'père lui-même.

— Et la petite Marguerite, demandai-je enfin après un long silence, qu'est-elle devenue?

— Marguerite, mais, monsieur, elle a dormi, bien dormi, beaucoup dormi, comme une petite fille bien sage qu'elle était. Jusqu'au grand matin qu'elle a dormi. Jusqu'à onze heures et plus, à ce qu'il paraît. Et puis, en se réveillant, savez-vous ce qu'elle a dit?

— Non, certes, non. Mais vous... sans doute...

Chuin me regarda, rayonnant, bombant son torse maigre.

— Oui, bien sûr, moi, je sais, répondit-il, modeste. Eh bien, monsieur, vous me croirez si vous voudrez, elle a dit : « — J'ai bien joué. J'ai joliment joué. Comme on s'amuse là-bas... Comme on s'amuse... »

— Où, là-bas?

— Ça, monsieur... dit Chuin.

Il reprit la route de Chevilly, perdu dans ses pensées. Et, pour la première fois depuis que j'avais fait sa connaissance, il marcha près d'une heure à mon côté sans me parler.

Des guides qui savent parler, j'en connais beaucoup. Mais des guides qui savent se taire, je n'en connais guère...

SOLOGNE ORLÉANAISE

LE CHIEN DE MARCILLY

SUR les confins de Marcilly et de Ménestreau-en-Villette, non loin de l'étang des Limousins, s'élève une métairie appelée la Rougerie.

Au milieu du XIVe siècle, elle occupait déjà cet emplacement et portait le même nom. Les bâtiments d'alors n'étaient sans doute pas ceux d'aujourd'hui. La tenure, pourtant, n'a guère changé.

Il y a donc plus de six siècles, sous le règne du roi Jean le Bon, la Rougerie était exploitée par un robuste fermier, appelé Jehan Marescot, et sa femme, appelée Marie la Hugonette. Ils avaient quatre enfants : Jean, Pierre, Marie et Catherine.

La vie, pour eux, n'était pas tous les jours riante. Il fallait nourrir les six habitants, le cheptel, la volaille, et un chien dévoué, ami de la maison, nommé Fidèle. D'autre part, le sire d'Alosse, propriétaire de la Rougerie, avait droit au cens capital et

à treize deniers, treize pains (ou leur équivalent en grains) et treize chapons, livrables chaque année.

Pour comble de male chance, en l'an de grâce 1354, l'hiver fut rigoureux et dura fort longtemps. Il ne s'acheva qu'au début de mai 1355.

Aussi bien, les premiers rayons du soleil printanier furent-ils salués, à la Rougerie, par les explosions de joie des quatre enfants.

Immédiatement, tous se préparèrent à sortir.

— Allons au bois, dit Jean.

— Ici, Fidèle, viens avec nous, cria Marie.

En deux minutes, chacun fut équipé. Déjà Pierre et Jean s'impatientaient sur le seuil, quand Catherine, revenant vers le chien qui était couché en rond devant le foyer, voulut une fois encore secouer sa torpeur.

Fidèle, paresseusement, leva la tête, cligna de l'œil et répondit aux rires des enfants par un long bâillement.

— Viens çà, fainéant, cria Pierre, de la porte. Viens avec nous saluer le premier soleil.

Lentement, Fidèle se leva, s'étira, indolent; il se traîna jusqu'à l'entrée, jeta un coup d'œil dans la cour, regarda les enfants avec insistance, et alla reprendre sa place auprès du brasier.

Le manège de l'animal frappa l'attention des enfants.

— Fidèle pense que l'hiver n'est pas fini, observa Catherine.

Marescot rentrait à ce moment, chargé de bois.

— L'instinct des bêtes ne trompe pas, dit-il. Profitons donc du soleil pour aller en forêt, car voici notre dernier fagot. Et ce temps-là pourrait ne pas durer.

— Oui, oui, crièrent tous les enfants à la fois. Et ils coururent devant leur père, enchantés d'échapper à leur longue réclusion.

En quelques gambades, ils furent dans les bois. Là, Jean, qui était l'aîné, commença de tirer à lui les branches mortes avec un crochet. Pierre et Marie les cassaient et les réunissaient en faisceaux. Catherine, la plus petite, ramassait les brindilles dans son tablier devantier.

Pris par leur activité, ils s'enfoncèrent insensiblement au plus touffu de la forêt. Bientôt, le ciel s'obscurcit à nouveau. Le soleil disparut.

— Rentrons vite, rentrons, dit Jean. Et, prenant Catherine par la main, il revint sur ses pas.

La neige, alors, commença de voleter autour d'eux en légers flocons. D'abord, ils admirèrent la forêt sous sa nouvelle parure et, insouciants, s'attardèrent encore, pris par le charme des sous-bois revêtus de ce duvet. Puis, les flocons se firent plus durs, leur chute plus pressée. Le vent sauta

brusquement du nord au couchant; et, soufflant par rafales violentes, il enveloppa les enfants de ses tourbillons.

— Je n'y vois goutte, dit Catherine, aveuglée par la neige.

— Moi, je ne peux plus marcher, soupira Marie.

Pierre et Jean abandonnèrent alors leurs fagots et se chargèrent de leurs petites sœurs. Ils continuèrent de marcher quelque temps jusqu'à ce qu'enfin, épuisés de fatigue, ils dussent à leur tour s'arrêter.

— Nous voici égarés; je ne retrouve plus ma route, dit l'un.

— J'ai froid, disait l'autre.

— J'ai faim, disait la troisième.

— J'ai peur, j'ai peur, répétait la toute-petite.

— Mettons-nous à l'abri sous cet arbre, ordonna Jean.

Un énorme tronc d'arbre étêté, ce que les bûcherons appellent un têtard, s'offrait aux enfants. Les siècles avaient creusé dans son tronc une importante cavité, où tous quatre purent se blottir. Les bras noueux de l'arbre, au-dessus d'eux, leur offraient une protection contre la neige.

Comme les petites commençaient de pleurer, Jean ôta son surcot et en couvrit Catherine. Pierre fit de même pour Marie.

Peu à peu, une dangereuse torpeur s'empara des

fillettes, puis des garçons. Le vent soufflait toujours, chassant une véritable tempête de neige. Pierre et Jean luttèrent contre l'engourdissement qui les gagnait, aussi longtemps qu'ils le purent. Puis, vaincus à leur tour, ils se couchèrent sur leurs sœurs, afin de les protéger encore, et ils s'endormirent.

En envoyant ses enfants aux bois, Marescot avait l'intention de les accompagner. Mais comme il allait partir, deux bœufs avaient brisé leur lien. Pendant que le fermier avait rattaché les bêtes, le temps s'était brusquement modifié; le soleil s'était caché; sous la neige, la trace des enfants avait disparu. Le père, affolé, revint à la maison.

— Fidèle, appela-t-il, cherche, cherche... Jean, Pierre, Marie, Catherine sont partis. Cherche, mon chien, va, cherche.

L'animal tourna autour de la chambre en flairant de toutes parts, puis, dans un bond, il s'élança vers la forêt.

Dix minutes plus tard, il découvrait ses jeunes maîtres.

Il sauta sur eux, jappant joyeusement, et longuement, il les lécha. Aucun ne remuait. Alors, le chien s'inquiéta. Il tira les enfants par leurs vêtements. Tous quatre demeurèrent immobiles. Alors,

il comprit; et il poussa un interminable hurlement, douloureux, âpre, qui déchira le ciel.

Deux fois, trois fois, il hurla de la sorte. Soudain, le son lointain d'une trompe lui parvint. Il se lança dans sa direction, s'arrêta pour appeler, courut, appela encore, reprit sa course, la suspendit pour lancer son cri, jusqu'à ce qu'enfin, haletant, épuisé, il débouchât sur une clairière dans laquelle semblait attendre une petite troupe de cavaliers. En quelques bonds, il fut à elle.

— Pari gagné, Chilly, dit le sire du Bruel : j'avais raison : un loup ne hurle pas de la sorte.

— Qui aurait pu se douter qu'un chien s'aventurât dans la forêt par un temps pareil? demanda le sire de Charençois.

— N'importe, messires, dit Guillaume Cramoy, seigneur d'Alosse, il semble que cet animal nous invite à le suivre. Eh bien, soit, ajouta-t-il, puisque au reste, le temps ne nous permet pas de chasser, menons à sa bonne fin cette étrange aventure.

— Volontiers, dirent ses trois compagnons.

Et les quatre seigneurs de Marcilly-en-Villette : Gillet, sire de Charençois, Guillaume, sire du Bruel, Hugues, sire de Chilly, et Guillaume Cramoy, sire d'Alosse, guidés par le chien des Marescot, se rendirent jusqu'au lieu où étaient restés les quatre enfants.

En les découvrant, les chevaliers mirent ensemble pied à terre.

— Par saint Étienne de Marcilly, s'écria Guillaume Cramoy, ce sont les petits de Jehan Marescot et de Marie la Hugonette, mes serfs de la Rougerie.

— Ils sont gelés, observa Chilly.

— Peut-être une gorgée de genièvre les réchaufferait-elle, suggéra le fauconnier qui les accompagnait.

— Non pas, Georges, non pas. En selle, messieurs, dit le sire d'Alosse. Et rendez-vous chez moi. Vous, Chilly, prenez cette petite; je me charge de l'autre. A vous, Charençois ce petit garçon. Vous, Bruel, prenez le plus grand.

Une heure plus tard, soignés par la châtelaine d'Alosse et par un chirurgien de village, mandé en hâte, les quatre enfants reprenaient leurs esprits et ouvraient des yeux émerveillés dans la grand-salle du château de leur seigneur.

La trompe du guetteur se fit alors entendre, et le majordome parut dans la pièce.

— Monseigneur, dit-il au sire d'Alosse, deux serfs sont devant le fossé qui demandent à entrer. Dois-je faire amener le pont-levis?

— Oui, certes, par un tel temps, que ma porte s'ouvre à tous mes gens, répondit Guillaume Cramoy.

Quelques minutes plus tard, les visiteurs entraient.

C'étaient Marescot et sa femme, la Hugonette. Ils se précipitèrent sur les enfants.

— Comment avez-vous su, demanda Charençois, que les petits étaient ici?

— Monseigneur, répondit le fermier, j'ai longtemps cherché dans les bois. Ne découvrant personne, je suis rentré à la ferme, espérant que les enfants étaient revenus d'eux-mêmes. Je n'y trouvai que ma femme, qui se lamentait. J'allais sortir de nouveau quand mon chien Fidèle est apparu, haletant. J'ai compris tout de suite. Il a gagné la porte. Je l'ai suivi pendant une vingtaine de pas. Il s'est alors retourné. Comme j'étais seul, il est revenu à la maison. Là, il a pris la Hugonette par son sarrau; il l'a forcée à le suivre; et... nous voici.

— Monseigneur, dit alors une servante à Messire Guillaume Cramoy, il y a céans un vilain chien qui ne cesse de gratter à l'huis. J'ai beau le chasser, il revient toujours.

— L'instinct de cet animal est une chose étonnante, dit du Bruel.

Et, mis en appétit, les quatre chasseurs se rendirent à table, sur l'invitation de la dame d'Alosse.

Au dessert, Charençois, que les vins avaient mis en humeur, émit l'idée suivante :

— Nous avons, dit-il, fait là une belle et bonne action. Nous sommes heureux, n'est-il pas vrai?

Chaque chevalier opina du chef.

— Or, il faut, mes amis, reprit Charençois, que cela serve d'exemple et, s'il se peut, de précédent. Je propose de planter une croix à l'endroit même où nous avons sauvé les quatre enfants.

— L'idée est juste, répondit Guillaume d'Alosse; mais peut-être en trouverez-vous une meilleure. Écoutez-moi. Nous avons trouvé les petits de Marescot et de la Hugonette dans le creux d'un têtard, au bord du Cosson, au point, précisément, où cette rivière offre aux piétons un gué dangereux. Je propose de construire à nous quatre un pont en cet endroit précis. Et nous l'appellerons...

— Le pont des quatre seigneurs, suggéra Chilly.

— Le pont des quatre enfants, hasarda du Bruel.

— Non pas, messires, non pas, cria Guillaume Cramoy. Le vrai sauveur des petits Marescot, ce n'est aucun de nous, c'est un chien qui a nom Fidèle. A lui l'honneur de la journée. Contentons-nous de bâtir le pont; et laissons au bon sens populaire le soin de lui trouver un nom. Ce sera vite fait.

Le pont fut donc construit; et, avant qu'il eût été livré à la circulation, les habitants de Marcilly comme ceux de Ménestreau, que le seul Cosson séparait, l'avaient nommé le Pont au Chien.

Après la mort de Guillaume Cramoy, sire d'Alosse, Agnès Charbonnel, devenue sa veuve, fit défricher

cette partie de la forêt. Une métairie s'y édifia, qui prit aussi le nom de « Pont au Chien ».

Seuls, la forêt des Loges et le Val de Loire séparent Montargis-en-Gâtinais de Marcilly-en-Villette. Une distance bien plus grande pourtant sépare, dans l'opinion, les deux chiens, frères de race et de cœur : le chien justicier de Montargis, et le charitable chien de Marcilly. La gloire échut au justicier. Au charitable échut l'oubli.

Ce qui semble établir que, chez les chiens comme chez les hommes, si la justice aime la publicité, la charité préfère la discrétion.

CONTES ET LÉGENDES DU VAL DE LOIRE ORLÉANAIS

DEUX PONTS SUR LA RIVIÈRE DE LOIRE

Un pont, c'est toujours long et difficile à construire. Un pont, c'est une proie facile pour les eaux que les intempéries peuvent rendre furieuses; et la rivière de Loire — ainsi qu'on l'appelait, naguère encore, au temps où florissait la compagnie, au nom si pittoresque, des « Marchands fréquentant la rivière de Loire et fleuves descendant en icelle » ou, plus simplement, « Marchands fréquentants » — la rivière de Loire eut de nombreuses crues, demeurées tristement fameuses. Les quais des villes qui la bordent gardent, en témoignage de ces heures de deuil, les cotes des inondations, gravées dans leurs murs plusieurs fois centenaires. On les retrouve, notamment, à Châteauneuf.

En Orléanais, comme en beaucoup d'autres provinces de l'ancienne France, la construction des ponts sur la Loire ne pouvait manquer de donner lieu à de

piquantes légendes, à de savoureuses anecdotes.

En voici deux exemples, concernant Jargeau et Orléans.

Pendant des siècles, tous les vœux des bonnes gens de Jargeau, comme de ceux de Saint-Denis-de-l'Hôtel, qui leur faisaient vis-à-vis, tendirent à ce qu'un pont solide et commode les unît.

L'affaire était de conséquence. En effet, la Loire seule sépare ces deux bourgs importants des environs d'Orléans. Un dicton populaire, toujours en honneur chez les paysans et les vignerons du Val, dit la chose en ces termes :

« Entre Saint-Denis et Jargeau,

« Pas de quoi mettre un naviot » (c'est-à-dire : un navet).

Un jour — il y a de cela longtemps, bien longtemps — le seigneur de Jargeau, qui possédait ses meilleures terres sur la paroisse voisine de Saint-Denis, fit proclamer au double son de la trompe et de la caisse, parmi les rues et les carrefours des deux villages, que la main de sa fille unique et tous ses biens seraient accordés à l'homme qui réussirait à construire, entre ses deux domaines jumeaux, un pont enjambant la rivière de Loire, et ce avant la foire prochaine, qui devait avoir lieu le 17 octobre. On était pour lors au début du mois de mai. Peu

importait, précisait le héraut, que l'homme qui se chargerait de cette besogne fût noble ou roturier, bourgeois, vilain ou serf même. Il suffisait qu'il réussît l'exploit, et il toucherait la double récompense. Que si, en revanche, il échouait dans son entreprise, il aurait le chef décollé en place publique, par la main du bourreau seigneurial.

En ce temps-là, vivait à Jargeau un humble et naïf écolier, nommé Glaber, qui, dans le secret de son cœur, brûlait d'un chaste amour pour la fille de son seigneur.

Un chaud après-midi de l'été précédent, alors qu'il se promenait sur la berge du fleuve, il avait vu la jeune fille arrêter son cheval et descendre au bord de l'eau.

Elle tenait un bouquet de roses dans lequel, par jeu, elle avait piqué de lourds épis de blé, glanés dans les champs de son père.

Autant la fraîche carnation de son jeune visage ternissait les coloris des roses, autant l'éclat doux, la sourde et chaude lumière de ses cheveux blonds dépréciaient l'or des épis de blé.

Elle alla jusqu'au fleuve et, quelques secondes, s'y mira. Le beau regard de ses grands yeux rendit aussitôt froid, morne, inanimé, le reflet du ciel dans les eaux. Et quand, dans un grand rire argentin, elle sauta sur sa monture et repartit au quadruple galop,

ce fut en vain que les oiseaux reprirent leurs chants les plus joyeux sous les bocages voisins. Ils chantaient triste.

A partir de ce jour, Glaber ne pensa plus qu'à la demoiselle qu'il avait aperçue cet après-midi-là, au bord de la Loire.

Donc, dès qu'il connut l'annonce et la promesse faites par le sire de Jargeau, il se jeta dans un travail fébrile, accumulant parchemins sur parchemins, esquissant plans après plans, grattant croquis sur croquis, échafaudant devis après devis, au point d'en oublier de manger le jour, et la nuit de dormir.

Après un mois de ce rude labeur, il s'en fut au château et soumit un projet de pont à son seigneur, qui l'agréa.

Une foule d'ouvriers fut alors confiée à ses ordres et se mit aussitôt à l'ouvrage. Rapidement, une passerelle prit naissance qui, bientôt, bondit hardiment vers la rive de Saint-Denis-de-l'Hôtel, se riant des eaux du fleuve, que les premières pluies de l'automne commençaient à grossir, sur la fin des travaux. La veille du jour fatidique arriva enfin...

Dans tout Jargeau, une foule considérable se pressait, attirée par la solennité particulière qu'allait revêtir cette année-là, dans cette circonstance insolite, la grande foire du 17 octobre.

Au crépuscule du 16, Glaber s'en alla seul flâner

sur les lieux de sa brillante réussite. Il avait demandé à quelques ouvriers de fignoler de menus détails, de donner le coup de fion (1).

Ce n'était au reste qu'une espèce de jeu gratuit de son amour-propre, une minutie d'artiste vétilleux. Car le grand œuvre était achevé, solide, inattaquable. Et comme l'écolier approchait, il put s'en rendre compte une dernière fois.

D'une rive de Loire à l'autre rive, le pont inscrivait entre le ciel et l'eau sa courbe délicate, avec la simple et noble perfection des ponts romains qui, à la robustesse des plus sûrs matériaux, excellaient si bien à joindre l'élégance du galbe le plus rare. Et Glaber, en voyant ce pont qu'il venait de créer en quelques mois, avait l'impression qu'il avait toujours été là, qu'il ne pouvait pas ne pas y avoir été depuis toujours. Son ouvrage, déjà, faisait partie du paysage même.

Du travail de l'homme, n'est-ce pas donner le plus bel éloge que de ne pouvoir le séparer du travail de la nature?

Alors qu'il arrivait à la hauteur de l'emmarchement, l'écolier sentit que le ciel se chargeait de lourds nuages. Brusquement, le vent se déchaîna, un vent violent qui, vite, se multiplia en folles rafales. Glaber serra sur lui son mantelet de cuir,

(1) Fion, terme populaire : tournure, bonne façon.

protégeant contre sa poitrine le rollet (1) sur lequel il avait consigné ses dernières observations. La pluie, alors, commença de tomber, douce d'abord, comme complice, familière, insinuante, puis plus lourde, insensiblement durcie, et qui enfin, sèche, crépita en véritables volées de grêlons. A ses pieds, le jeune homme voyait le fleuve gronder, s'enfler, haletant.

Les ouvriers qui étaient occupés à l'autre extrémité, du côté de Saint-Denis, passèrent tout à coup devant lui, en courant, et sans l'apercevoir. Ils paraissaient emportés par le vent. Ils semblaient des créatures de cauchemar, suscitées par cette tempête.

— Une tempête?

Un instant, Glaber hésita. Oui, pourquoi refuser de l'avouer? C'était bien une véritable tempête. Soudain, l'écolier sentit que sa belle confiance l'abandonnait, que tout était remis en question. Le doute commença de poindre en lui, l'atroce doute qui tenaille et paralyse, comme une espèce de bête insolite et familière qu'il aurait réchauffée sans savoir même qu'il l'abritait.

Il n'osa formuler sa crainte. Inconsciemment pourtant et comme à son malgré, il risqua quelques pas sur le pont, tâtonnant, agrippé à une rambarde.

Bien qu'il n'en fût pas encore l'heure, la nuit était tombée sur le fleuve, pesante, opaque, une nuit d'apocalypse.

(1) Rollet : au Moyen Age, rouleau de parchemin.

Un instant, l'écolier se retourna vers Jargeau. Tous les feux étaient éteints. Pas la moindre lumignole n'y veillait. Des apprêts de la fête, il n'entendait plus retentir le moindre éclat, sourdre le moindre écho. Seul, dans l'obscurité, l'énorme vacarme de la Loire furieuse et des vents déchaînés, qui s'affrontaient et se mêlaient en un tumulte effrayant, grondait, roulait, sifflait, tonnait, cornait et mugissait, absurde, assourdissant. Comme un homme ivre, Glaber continua d'avancer, titubant à chaque pas qu'il risquait.

Tout à coup, plus déchirant que les hurlements fous du ciel, plus poignant que les gémissements lugubres du fleuve, un immense craquement jaillit, formidable, qui déchira l'air.

Presque immédiatement, la lune sortit de l'épais rideau de nuages qui la masquait. Une lumière sulfureuse, qui ciselait impitoyablement les moindres détails, leur prêtant un relief de rêve, baigna aussitôt le paysage. Alors, saisi d'un brusque vertige, l'écolier comprit que c'était bien plus que sa fortune, bien plus même que son beau rêve, bien plus que sa vie même qui s'était écroulé avec le pont démantelé. C'était son amour qui venait de sombrer là, stupidement, et qui agonisait, englouti dans le fleuve, entre deux arches qui bâillaient, dérisoires.

L'écolier rejoignit la rive de Jargeau, d'un pas machinal, pleurant à chaudes larmes comme un

enfant qu'il était encore, sans plus rien voir, ni songer, ni désirer. La Loire l'avait vaincu. Un grand calme, plus douloureux et plus insupportable encore que la tempête qui l'avait précédé, pesa enfin sur tout le plat-pays environnant. Ce calme, Glaber le reconnut. C'était cette sorte d'immense apaisement, c'était cette espèce de soulagement exténué, presque heureux, qui suit la mort. Et il s'agissait bien d'une mort.

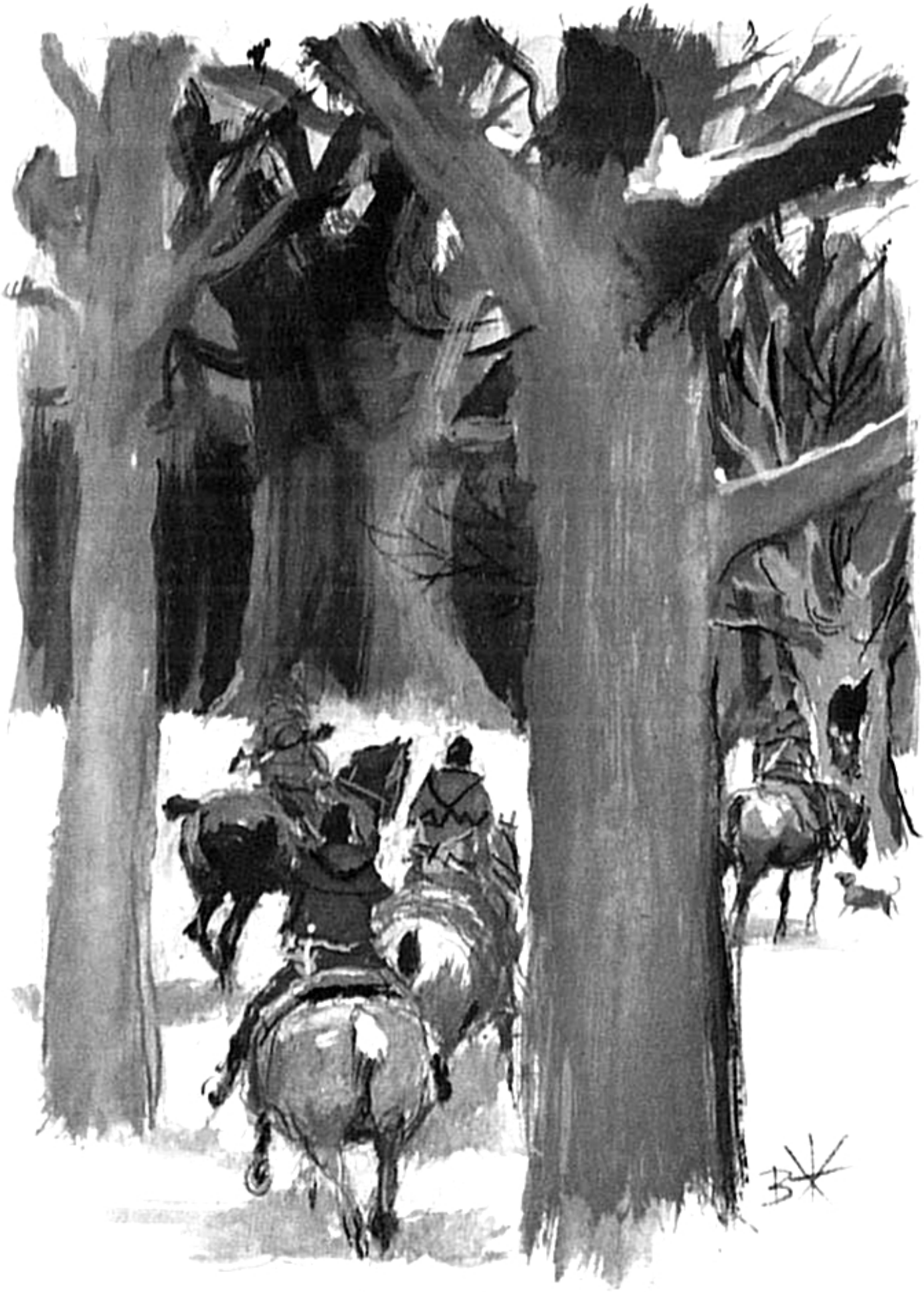
Son amour avait vécu là, le temps d'un rêve, sur l'espace de ce fleuve indolent et terrible. Une rive l'avait vu naître, en un glorieux après-midi d'été. Une autre rive le voyait mourir, en une sombre soirée d'automne.

Qu'importait dès lors à l'écolier de mourir lui-même le lendemain? N'était-il pas déjà mort, avec ce pont qui devait, du rêve, le mener au bonheur?

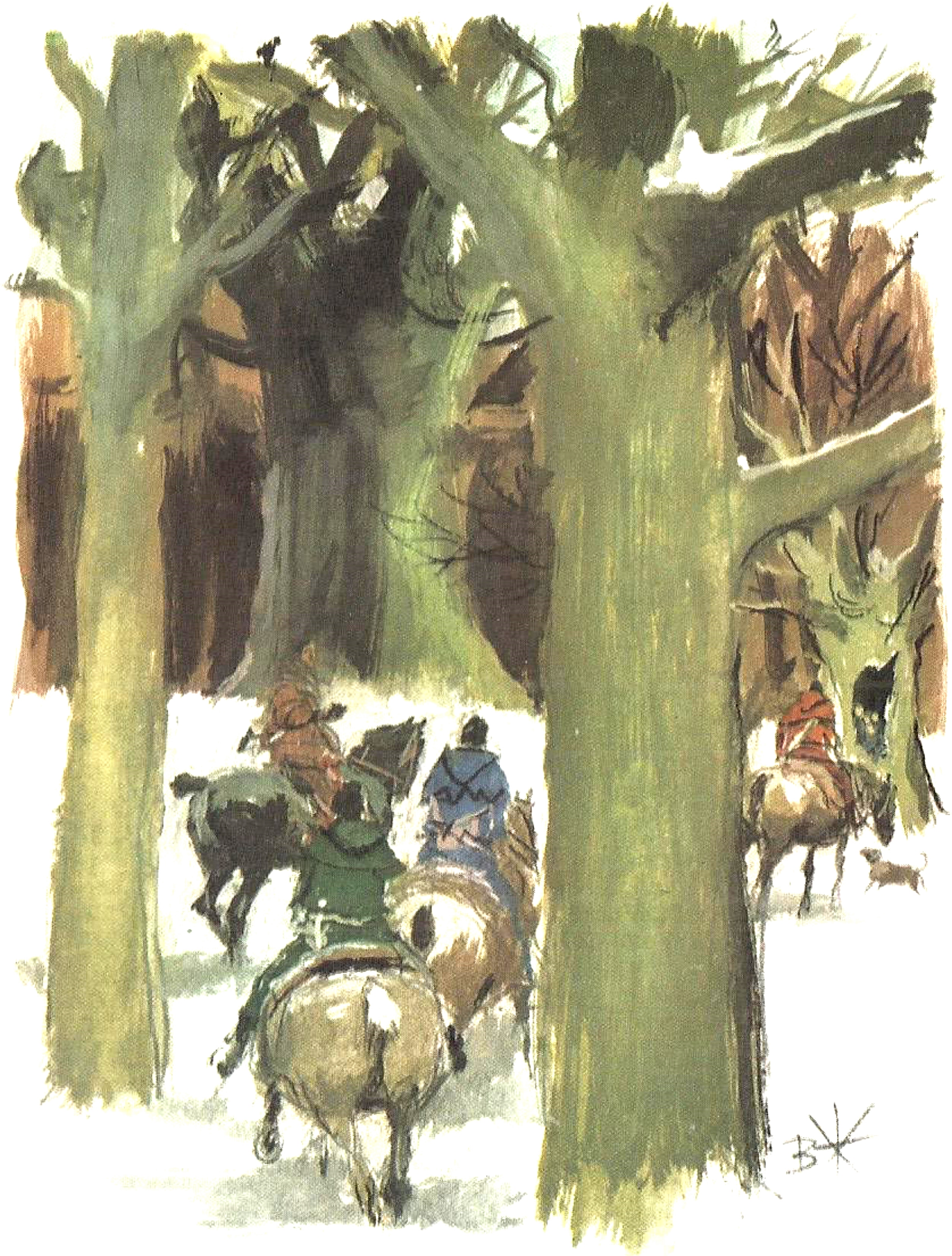
Alors, pour se préparer au sort qui l'attendait, pour mettre un peu d'ordre en ses esprits, un peu de paix dans son âme, Glaber, par les chemins creux qui s'enfonçaient dans la campagne, marcha, marcha, et se perdit.

Combien de temps marcha-t-il ainsi? Plus d'une heure sans doute, presque deux peut-être, il n'aurait su dire...

Au détour d'un buisson un homme surgit soudain devant lui. L'écolier, pour l'éviter, détourna ses pas.



Les quatre seigneurs, guidés par le chien...



Les quatre seigneurs, guidés par le chien...

L'autre fut droit sur lui. C'était un grand homme maigre, au profit anguleux, au regard insoutenable. Une longue cape noire l'enveloppait, sous laquelle se laissait apercevoir un riche pourpoint de velours cramoisi.

— Excusez-moi, messire, dit Glaber civilement, je ne cherche que la solitude.

— Parfait, dit l'inconnu. Je ne cherche que les solitaires.

— Mais enfin, messire, de quel droit voulez-vous...?

— Du droit de l'amitié. Sur quoi pleures-tu ainsi?

— Je pleure, messire... Mais que diable vous importe?

— C'est le mot juste. Je vois, maître Glaber — car tu es maître, ne t'en déplaise; tu es maître, maintenant, dans l'art de bâtir des ponts, sans doute, mais plus encore, et ceci est bien plus important, dans l'art de vivre et de souffrir — oui-da, maître Glaber, je vois que tu connais les bons auteurs, les utiles références... Diable est le mot. Me voici.

— Alors, qu'aurais-je à vous apprendre?

— Oh rien... Avec moi, il suffit d'accepter. C'est moi qui offre. Et l'homme est libre d'accepter. Libre, toujours. Mes marchés sont honnêtes.

— Ce pont... vous pourriez? dit Glaber, songeur, presque malgré lui.

— Regarde.

L'homme fit un geste. Le chemin avait disparu.

Brusquement Satan et l'écolier se trouvèrent transportés sur le bord de la Loire, entre Jargeau et Saint-Denis. Le pont s'offrait à leurs regards, démantelé. Le diable fit un nouveau geste.

Immédiatement les arches béantes se rejoignirent; et le pont se retrouva aussi solide, aussi élégant que la veille au soir, avant la tempête.

— Était-ce donc un cauchemar? demanda l'écolier.

— Un cauchemar? Certes non. Il ne tient qu'à moi...

Et Satan esquissa un nouveau signe. Glaber l'arrêta.

— Quelles sont vos conditions?

— Les conditions habituelles. Je prendrai le premier être qui passera le pont... Dans quelques instants, pour l'inauguration, je serai là-bas, du côté de Saint-Denis.

— Marché conclu, dit l'écolier.

A peine avait-il achevé de parler qu'il se trouva transporté sur la grande place de Jargeau. Un peuple immense y grouillait, venu de toute la région. Au centre, sur un grand échafaud drapé de tentures rouges, le bourreau seigneurial attendait, une hache étincelante au poing. Une sonnerie de trompe retentit. Et le sire de Jargeau fit son entrée, suivi de ses gens.

— Où est la demoiselle de notre seigneur? demandèrent des bonnes gens qui se trouvaient près de Glaber.

— Elle n'a pas voulu voir l'exécution.

— C'est vrai, dit une commère, que ça fait de la peine. J'aurais mieux aimé l'inauguration du pont. D'abord, j'étais venue pour ça. Et puis, au dernier moment, changement de programme. Enfin, tant pis... Faut se faire à tout.

— Eh bien, dit une autre, une énorme commère aux allures hommasses, moi j'aime les émotions fortes.

— Paraît qu'il est tout jeune, tout tendre, ce petit, ajouta une vieille femme, qui voulait montrer qu'elle était bien renseignée.

— Oui, paraît, dit une grande maigre aux airs de haridelle recrue. Et elle passa sa langue sur ses lèvres sèches, avec une espèce de gourmandise.

A ce moment, quatre sergents approchèrent, d'un pas lourd et lent; ils saisirent Glaber.

— Ah, cria la foule.

Encadré par les quatre hommes, l'écolier monta lentement les marches de l'échafaud. Un lourd silence pesait sur la place. Glaber venait d'arriver en haut, et déjà le bourreau levait à deux mains sa lourde hache quand, tout à coup, un remous se fit dans la foule.

Échevelée, haletante, la fille du sire de Jargeau

parut. Elle courut jusqu'à la loge qu'occupait son père. Et, dans un souffle : « Grâce, dit-elle, grâce. Allons au pont. »

— Au pont? répéta le seigneur, surpris.

— Au pont, au pont, mon père. Il est rebâti. Venez, venez...

Le bourreau reposa sa hache. Une immense clameur emplit la place. Et la foule se répandit à travers les rues, pour gagner les bords de la Loire.

La fille du sire de Jargeau courait en avant, hors d'haleine.

Glaber, alors, eut une espèce de vertige. En quelques enjambées, il dévala les marches de l'échafaud et, donnant du pied, du poing, par-ci, par-là, au hasard, il fendit la foule, essayant d'atteindre au plus vite la tête du long cortège.

Enfin, il arriva sur la rive. La jeune châtelaine s'était déjà engagée sur le pont. Elle courait, rieuse, portée par le vent.

Tout à coup, Glaber avisa un misérable chat, hirsute et famélique, occupé à fouiller de toutes ses griffes dans un monceau de détritus, à l'entrée de la passerelle. Il le saisit, et le jeta rageusement sur le pont. C'était sa dernière chance. Une seconde, l'animal parut hésiter; puis, voyant la jeune fille qui courait devant lui à vive allure, pensant qu'il y avait quelque

chose à gagner sur l'autre rive, il bondit, élastique, l'atteignit en quelques instants, la dépassa, et parvint enfin à l'entrée de Saint-Denis.

Un long ricanement se fit entendre, et une odeur de soufre se répandit dans l'air. Chacun regarda Glaber, d'un œil légèrement soupçonneux. Mais nul n'osa faire la moindre remarque.

— Allons, dit le sire de Jargeau. A la foire prochaine, je marierai ma fille, à messire Glaber. Moi, aussi, ajouta-t-il d'un air entendu, moi aussi, je tiens mes promesses...

En souvenir de ces événements, la foire annuelle de Jargeau, qui se tient toujours le 17 octobre, a pris le nom de « Foire au Chat ».

L'histoire du pont d'Orléans est plus récente. Le merveilleux n'y intervient pas. Tout l'esprit des Orléanais, cet esprit qui pique en se jouant et leur a valu le surnom de « guêpins », s'y donne libre cours. Voici comment.

La construction du pont — qui existe encore de nos jours — dura dix ans, de 1751 à 1760. Pendant ce temps, grande fut l'impatience des Orléanais. Avec les noms des ingénieurs : les sieurs Soyer et Hupeau, et ceux des entrepreneurs, les sieurs Tardif et Chopine, un anonyme composa la satire suivante :

« Hupeau, soyez tardif : le roi paiera chopine... »

En mars 1760, l'ouvrage était enfin achevé. La

longueur en était de 1 026 pieds, la largeur de 47. Le coût total se montait à la somme, rondelette pour l'époque, de 2 760 856 livres.

Pendant un mois, ou presque, nul n'osa étrenner le pont. Chacun craignait de le voir s'écrouler.

Hupeau, voulant prouver que son œuvre était solide, réussit alors à convaincre Mme de Pompadour de passer avec lui sur le fameux pont, dans un carrosse attelé à six chevaux. L'épreuve fut concluante. Mais peu après, l'épigramme suivante courait par toute la ville :

« Censeurs de notre pont, vous dont l'impertinence
Va jusqu'à la témérité,
Hupeau par un seul fait vous réduit au silence :
Bien solide est ce pont. Ce jour, il a porté
Le plus lourd fardeau de la France. »

En cette affaire, la spirituelle marquise de Pompadour manqua d'esprit. Elle fut si furieuse qu'elle jura de ne plus jamais utiliser ce pont. Et, comme elle était alors toute-puissante, elle fit passer la grande route de Paris à Bordeaux par Meung-sur-Loire, sur la rive droite du fleuve.

Méfiez-vous donc, messieurs les ministrables de demain, des inaugurations de ponts, dans la province orléanaise...

LE SOLITAIRE DE MEUNG

VERS la fin du règne de Clovis, florissait un saint homme nommé Liphard. Il était fils de Rigomer, roi du Mans, que le roi des Francs avait sacrifié à sa barbare ambition.

Liphard naquit dans la savante cité d'Orléans et s'adonna, dès ses jeunes années, à l'étude des lois. Il était en grande vénération dans sa ville natale, dont il devint le gouverneur.

A l'âge de quarante ans, touché par la grâce, il entra dans les ordres et fut ordonné diacre.

Il y avait alors, à cinq mille pas de la ville, un antique château, qui avait été renversé de fond en comble durant la guerre d'Attila. Ce lieu, appelé alors Magdunum (aujourd'hui Meung-sur-Loire), était désert et couvert de forêts.

Liphard se retira dans cette solitude, accompagné de son seul disciple Urbice, et bâtit une petite cabane

de feuillage sur les bords de la rivière des Mauves. Enduit d'un sac et d'une haire, il se sustentait chaque jour d'un seul petit pain d'orge d'une once, qu'il pétrissait lui-même de ses vénérables mains, et il étanchait sa soif, tous les trois jours à peine, avec quelques gouttes d'eau.

Or, à quelques distances de l'ermitage, un serpent énorme avait établi son repaire. Il inspirait une telle frayeur aux habitants des villages voisins que personne n'osait approcher de la forêt. Liphard et son disciple allaient seuls, sans crainte, à la fontaine voisine pour y puiser de l'eau.

Urbice, pourtant, se trouva un jour face à face avec ce monstre et, saisi de terreur, il prit la fuite.

En apprenant la chose, Liphard lui dit en souriant : « Pourquoi as-tu tremblé, homme de peu de foi? » Et, lui donnant son bâton : « Va, poursuivit-il, et fiche-le en terre. » Urbice obéit. Et le serpent vint s'enrouler autour de cette baguette qui, semblable à la verge de Moïse, tua sur le coup la bête malfaisante.

Aussitôt, les démons qui habitaient dans le corps du dragon se répandirent par la campagne en vociférant. « Grâce, hurlaient-ils, Grâce, Liphard, serviteur de Dieu... » Les échos répétèrent partout leurs cris. Des paysans épouvantés accoururent alors, et ils trouvèrent le saint anachorète en prières auprès du monstre inanimé.

La nouvelle de ce prodige éclata jusqu'au loin et Marc, évêque d'Orléans, en entendit parler pendant un séjour à Cléry. Il se rendit lui-même auprès du saint ermite et, à la suite d'un entretien avec lui, l'éleva au sacerdoce et fit construire une petite église sur l'emplacement de son humble cellule. Plusieurs disciples vinrent y partager ses privations.

Peu à peu, la renommée du saint homme Liphard attira en ce lieu une grande foule de pèlerins.

Or, un jour d'hiver, un méchant homme, ayant caché ses habits dans un trou de la montagne de Meung, vint tout nu et grelottant demander au pieux anachorète des vêtements pour couvrir sa nudité. Mais le saint homme Liphard, qui avait eu signification de cette ruse par l'Esprit Saint, envoya un de ses moines quérir les habits que l'hypocrite avait dissimulés; et quand ce dernier vint lui demander l'aumône : « Pourquoi malheureux, as-tu cherché à tenter Dieu? cria le vénérable solitaire. N'étais-je pas là quand tu t'es volé toi-même? »

Et il rendit ses vêtements à l'homme, qui se retira aussitôt, dans la plus vive confusion.

Quelques années plus tard, le saint homme Liphard eut le pressentiment que sa fin se faisait proche; et dans la vue de leur adresser un dernier adieu, il réunit autour de lui ses disciples bien-aimés.

Puis, appelant à part son fils spirituel Urbice,

il le désigna comme son successeur, et lui confia son troupeau.

Il mourut la nuit suivante, dans un concert de larmes et de prières.

L'évêque d'Orléans célébra lui-même ses funérailles. On l'enterra dans le monastère de Magdunum, et son corps y demeura jusqu'en l'année 1105, où il fut transféré dans l'église Saint-Pierre de Meung. Par la suite, cette église prit le nom du saint homme Liphard, qu'elle porte encore de nos jours.

DE FLEURY A SAINT-BENOÎT-SUR-LOIRE

DANS les débuts de l'année 671, le saint abbé Mommole, du monastère de Fleury-sur-Loire, fut visité par un songe qui se répéta plusieurs fois devant ses esprits troublés.

Il y distinguait, sur un roc escarpé, les ruines d'une importante demeure; là, parmi les ronces et les décombres, une miraculeuse lueur, venant du ciel, désignait à ses yeux un grand tombeau de pierre, qui paraissait abandonné.

Longtemps, il s'interrogea en vain sur la signification de cette vision bizarre. Puis un jour, en lisant dans les dialogues du saint pape Grégoire la description de la désolation qui régnait sur le couvent du Mont-Cassin, en Italie, Mommole comprit que les songes qu'il avait eus venaient de son père spirituel, saint Benoît, patriarche des moines d'Occident; et il décida de répondre à ses appels.

Immédiatement, il fit assembler dans la grande salle de son chapitre abbatial tous les membres du monastère, du plus vénérable des moines au dernier des frères lais, au plus humble des frères convers, à la seule exception du portier, préposé à l'huis.

Quand tous furent assis, Mommole parla dans ces termes :

— Distingués pères, et vous, petits frères, dit-il, aucun de vous n'ignore qu'au Mont-Cassin, en Italie, lieu désertique situé à soixante-dix ou quatre-vingts milles de Rome, notre vénéré père Benoît, de sainte mémoire, a bâti et affermi un considérable monastère, par la pratique de la charité fraternelle entre ses habitants. Tous savent aussi que c'est là qu'il mourut, en l'an du Seigneur 543, et que, depuis, sa dépouille mortelle y repose. Mais ce que, sans doute, vous ignorez, c'est que, voici près d'un siècle, en l'année 580 exactement, les hordes lombardes ont saccagé de fond en comble, avec une rage impie, la belle maison du Mont-Cassin et que, depuis lors, nos frères d'Italie n'ont plus osé reparaître dans ses murs. Les ossements de notre père Benoît gisent donc là, dans la solitude et la déréliction, parmi les ronces et les orties.

A peine Mommole achevait-il ce discours, que le moine Aigulfe, homme sage et pieux, se leva vivement, et, sans même demander la parole :

— Révérendissime père, s'écria-t-il avec flamme, comment une telle ignominie a-t-elle pu durer si longtemps? Tous seront d'accord avec moi : Partons sur-le-champ pour le Mont-Cassin; et apportons ici, à l'abri de ces palissades et de ces larges fossés, à l'abri surtout de nos prières, les vénérables reliques de notre père commun.

— Je n'attendais pas moins de votre générosité, mon frère, dit Mommole. Mais il faut que le monastère de Fleury continue de vivre, en votre absence. Personnellement, malgré mon grand désir de vous accompagner, je dois rester ici pour veiller à la bonne marche de cette maison. Voici donc ce que j'ai décidé : vous partirez à six. Je ne puis, mon frère, vous accorder plus de cinq compagnons de route. Choisissez-les librement vous-même.

Tous, à ce mot, s'étaient levés à la fois, dans une vive agitation, entourant Aigulfe, et insistant pour qu'il les emmenât.

— Il nous faut, dit Aigulfe, cinq hommes utiles pour un si long et difficile voyage. Aucun autre critère que celui de l'expérience pratique ne peut jouer dans cette affaire.

Et successivement, il appela le frère médecin, pour les soins à donner, le frère maçon, pour l'ouverture du sépulcre et les travaux à entreprendre dans les ruines, le frère bibliothécaire, pour l'étude

éventuelle de documents, le frère cuisinier, pour la nourriture.

Quand il ne lui resta plus qu'un homme à désigner, qu'un nom à dire, longuement, il parut hésiter.

Tour à tour, il regarda chacun de ses compagnons. Sur tel visage, usé par les veilles, il lisait la sagesse, et sur tel autre, amaigri par le jeûne et les macérations, la crainte de Dieu; sur tel masque puissant, la force; et sur tel profil buriné, la ruse. Force, ruse, crainte de Dieu, sagesse, tout cela, il le savait, pouvait être utile dans une si délicate et rude entreprise. Mais brusquement, il se rappela le mot de l'Écriture : « Si vous n'êtes point semblables à de petits enfants... » et, se tournant vers un jeune frère convers qui, gauche et timide, se tenait à l'écart de tous :

— Toi, frère Jean, proclama-t-il, tu seras le sixième.

Un murmure de railleries courut parmi les pères.

— Le plus sot, murmuraient les uns.

— Le plus faible, grognaient les autres.

Et chacun disait : « Choisir le frère bouvier : folie, pure folie... »

Du regard, Aigulfe consulta le père abbé. Celui-ci, de la tête, approuva son choix.

A peine la pieuse équipe achevait-elle ainsi de se former, que le frère portier accourut, essoufflé. Il s'inclina devant Mommole; puis, sur un signe de celui-ci qui l'autorisait à parler :

— Révérendissime père, dit-il, six moines sont à l'huis du couvent. Ils viennent du Mans. La vénérée Scholastique, sœur de notre père saint Benoît, les ayant visités en songe, ils se sont mis en route pour aller chercher sa dépouille mortelle qui, disent-ils, gît abandonnée au monastère italien du Mont-Cassin.

Mommole, à ces mots, vit un décret de la Providence dans le fait que les religieux envoyés à la recherche des bienheureuses reliques de Benoît et de Scholastique allaient, à l'image des apôtres du Christ, être au nombre de douze.

Et le soir même, avec leurs six frères venus du Mans, les six moines de Fleury partirent pour l'Italie.

Quand, après des mois et des mois, les pèlerins parvinrent à Rome, ils décidèrent d'y séjourner un certain temps.

Or, tandis que les Manceaux s'attardaient à visiter les nombreux sanctuaires de la Ville éternelle, Aigulfe, prétextant d'autres occupations, dirigea rapidement ses hommes vers le Mont-Cassin.

Parvenus enfin au but de leur voyage, ils virent leur peine redoubler encore. Perdus parmi les champs de ruines des immenses bâtiments déserts, interminablement ils errèrent, sans trouver nulle part trace de cimetière ni de la moindre sépulture isolée.

Alors, Aigulfe décida que tous jeûneraient deux jours, puis encore trois autres jours.

Au matin du sixième jour, les moines aperçurent, en bas de la sainte colline, un bouvier qui, dans un champ, s'affairait autour de son attelage. Frère Jean vola vers lui. Le joug des bœufs s'était rompu. En quelques minutes, au moyen de son bâton de route et d'une liure, le petit frère fit un nouveau joug et l'assujettit aux bêtes.

Heureux d'avoir évité ainsi une punition de son maître, l'homme conduisit alors, sur leur demande, les six pèlerins jusqu'à l'endroit où avaient été ensevelies les deux vénérables dépouilles.

C'était une longue pierre sépulcrale, que le frère maçon creusa et brisa. A l'intérieur, les religieux découvrirent d'abord le corps du saint abbé Benoît; puis, dans un caveau inférieur, séparé du premier par une dalle de marbre, ils trouvèrent ensuite les ossements de sainte Scholastique, Dieu ayant voulu unir dans la mort ceux que les liens du sang et de la charité avaient unis dans la vie.

Or, au moment où les six moines de Fleury s'apprêtaient à emporter les ossements de Benoît et de Scholastique, réunis dans une même corbeille, leurs six frères du Mans survinrent. Aigulfe leur promit de partager avec eux les vénérables reliques, et tous, au plus vite, repartirent pour la France.

Quand enfin l'expédition approcha de Fleury, les prodiges éclatèrent de toutes parts autour d'elle. Et au cours de la dernière étape, dans la journée du 11 juillet 672, le retour des audacieux pèlerins se changea en une véritable marche triomphale.

Au village de Bonnée, sur la seule invocation du grand saint Benoît, un aveugle de naissance et un perclus furent guéris dans l'instant.

Un peu plus loin, au hameau de la Neuville, un autre aveugle, avec une impétuosité que les témoins taxent d'irrévérence dans une relation écrite des événements, se jeta littéralement sur la corbeille des reliques. Bien lui en prit, au reste, car malgré cette hâte quasi sacrilège, ou mieux, à cause de cette indiscrète ferveur, cet homme, dont la foi s'était ainsi manifestée, selon le précepte de l'apôtre Paul, « à temps et à contre-temps », découvrit aussitôt la lumière.

Dans la vue de recevoir avec solennité les glorieux restes, l'abbé Mommole s'était, sur le bruit de ce retour, transporté, à la tête de sa communauté, jusqu'au hameau le plus proche du monastère, au lieu-dit le Vieux-Fleury.

Or, dès que les douze pèlerins parurent, portant leur précieuse corbeille, une vive altercation s'éleva, qui mit aux prises les bénédictins du Mans et ceux de Fleury. Les premiers prétendaient emporter avec

eux le corps de Scholastique et les seconds voulaient garder les deux dépouilles du frère et de la sœur.

Aigulfe, infatigablement, argumenta.

— Ce serait, dit-il, aller contre le vœu de Dieu même que chercher à séparer sur les bords de Loire ceux qui, sur le Mont-Cassin, partageaient le même sépulcre.

« Vous connaissez bien, rappela-t-il encore, cette autre circonstance miraculeuse dans laquelle Dieu montra qu'il se plaisait à voir réunis le frère et la sœur. Au cours de sa dernière entrevue avec Benoît, Scholastique, sachant qu'elle allait mourir et qu'elle ne reverrait plus Benoît vivant, n'obtint-elle pas du ciel, qu'en guise de sursis, prolongeant leur réunion, éclatât un violent orage, qui retarda jusqu'au matin les entretiens du frère avec la sœur?

« Tant de signes témoignent assez hautement, conclut-il, que les deux vénérables corps ne doivent pas être dissociés. »

Malgré ces exhortations, le litige se prolongea; chacun des deux partis resta muré dans son intransigeance.

Voyant cela, les sages de l'un et l'autre monastères, les plus anciens des moines, s'interposèrent, conseillant une transaction. Des hommes de l'art séparèrent avec soin les ossements de la sœur, qui

semblaient plus petits et frêles, de ceux du frère, qui semblaient plus longs et gros.

Mais comme chacun, dans ce macabre marchandage, interminablement ergotait, alignait les arguties, avançait mille et mille propositions contradictoires, et comme tous, peu à peu, s'excitaient, la situation, rapidement, devint inextricable.

Alors, soudain, du groupe grouillant et grondant, sortit dans un sourire un fragile moinillon à l'œil bleu, au teint de rose, presque un enfant. Tous ceux de Fleury le reconnurent : c'était Jean, le petit frère bouvier.

— Priez, mes frères, cria-t-il à l'un et l'autre groupes, au lieu de gloser comme des docteurs, au lieu de chicaner comme des robins, au lieu de striduler comme des commères, au lieu de quereller comme des soudards, priez, mes frères, priez, et que Dieu seul prononce.

Immédiatement, il amena jusqu'à la sainte corbeille deux pauvres femmes qui, dans leurs bras, tenaient le corps de leurs deux tout jeunes enfants, morts la veille. Le premier était celui d'un garçon, le deuxième celui d'une fillette.

Or, à peine le corps du garçon eût-il touché les ossements présumés du grand saint Benoît, qu'ouvrant les yeux, il parut sortir d'un lourd sommeil, dans le temps même qu'au seul contact des ossements

présumés de Scholastique, le corps de la fillette revenait aussi à la vie.

Et ce fut aux accents d'un unique « Te Deum » que les Manceaux emportèrent leur sainte patronne, pendant que l'abbé Mommole et ses heureux émissaires introduisaient en grande pompe dans leur couvent le trésor qui allait rendre Fleury, sous son nouveau nom de Saint-Benoît-sur-Loire, célèbre dans l'univers entier, parmi les siècles et les siècles.

En mémoire de cet événement fameux, le hameau du Vieux-Fleury, lieu du partage des reliques, porte le nom de Sainte-Scholastique. Plusieurs chapelles, dédiées à cette moniale, ont été là successivement édifiées, détruites, rebâties. La dernière, inaugurée le mardi 30 septembre 1873, existe encore.

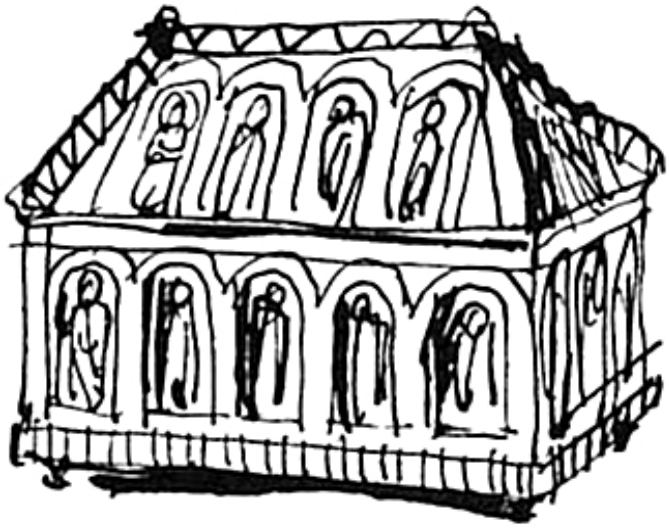
Chaque année, le 11 juillet, se célèbre à Saint-Benoît une importante cérémonie anniversaire.

Enfin, sur le linteau du portail nord de la basilique, un imagier du XIIIe siècle a représenté en termes savoureux et naïfs les trois principales phases de la miraculeuse translation.

Mais le plus bel hommage rendu par Fleury à saint Benoît, c'est Saint-Benoît lui-même, Saint-

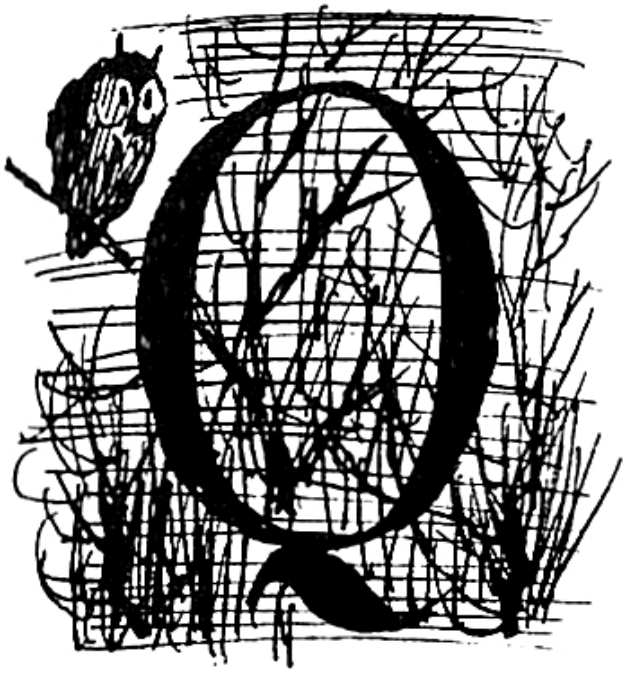
Benoît-sur-Loire, une campagne, un village, une église que le tombeau du saint semble irradier autour de lui, qui en sont l'émanation, et comme l'incarnation, depuis plus de huit siècles.

Qui pourrait, dès lors, s'étonner que l'heureuse vallée bénédictine mérite à tant d'égards, son beau nom de « Val d'Or »? Saint-Benoît-sur-Loire est mieux que le souvenir d'un miracle. C'est un miracle du souvenir.



CONTES ET LÉGENDES DE LA FORÊT

CES DAMES DE CHEZ NOUS



UI SONT-ELLES? Tout et rien. Où sont-elles? Ici, ailleurs, partout, nulle part. Qui les connaît, qui? Mais, tout le monde.

Qui les a regardées? Personne, car nul n'ose. Qui les a vues? Tous ceux d'ici; tous ceux qui aiment la ténébreuse, l'opaque, secrète et obsédante forêt des Loges. Car enfin, cette forêt, la connaître, l'aimer, n'est-ce pas connaître, aimer ces dames qui, de siècle en siècle, et d'heure en heure, font, défont et refont, dans leurs jeux et leurs rondes, à coups de cris, de rires, de chuchotements, de craquements, de crissements les mille et mille aspects fuyants, insaisissables, exaspérants, de ce visage immuable et mouvant, de ce mystère intemporel et quotidien : le visage, le mystère de notre inaccessible et familière forêt des Loges.

Entre Courcy-aux-Loges et Chilleurs-aux-Bois, en bordure de route goudronnée, numérotée, nationale

et rassurante, se dresse un imposant château de brique et pierre, campé d'énormes tours, cerné de douves profondes. Il est solide avec, pourtant, je ne sais quelle légèreté rétive, je ne sais quelle ombrageuse élégance. A l'ouvrage donc, messieurs les visiteurs... Oui, feuilletez-les, et refeuilletez encore, vos guides touristiques, verts, bleus, rouges, et de toutes les couleurs qu'il vous plaira, oui, messieurs, feuilletez encore, feuilletez toujours...

Et puis, donnez sur l'accélérateur. C'est le plus sage, croyez-moi, croyez m'en. Car l'histoire de cette imposante demeure, qui a nom Chamerolles, personne, jamais, ne vous la dira, personne, vraiment, n'osera ni ne daignera vous la dire. Elle est simple; elle tient en deux mots : les dames de la forêt ont bâti ce château, en une nuit; et puis sont parties, sont retournées dans les bois, dans les airs. Un nuage les avait mises à l'ouvrage, un nuage de pourpre et d'or, un nuage au crépuscule.

Un autre nuage les a rappelées, un nuage gris et blanc, une vapeur à l'aurore. Quand? Pourquoi? Çà, messieurs, n'en demandez pas trop. Les dames de la forêt sont discrètes. Elles sont aussi très fantaisistes...

Si l'histoire des hommes s'écrit sur des textes, l'histoire des fées s'écrit sur des prétextes... Chamerolles en est un beau.

N'était-il pas tentant pour des fées, ce prétexte?

Ne valait-il pas qu'elles prissent la peine de ce caprice? Regardez un instant, le temps de passer de première en deuxième vitesse, regardez en partant, avec un geste, s'il vous plaît, de nostalgie, ces masses d'arbres dont Chamerolles est né, une nuit, sur un caprice des dames... Et puis, dites-moi, entre nous, hein, tout de même : est-ce que ceci n'exigeait pas cela? Est-ce que le grand silence de cela ne vaut pas de vaines paroles sur ceci?

Oui, un prétexte des fées de la forêt fit Chamerolles. Ceci, c'est — vous y tenez? — eh bien, soit, eh bien, oui, ceci c'est la légende. Quant à l'histoire... Messieurs, passez aux textes.

Elles étaient bonnes femmes, au reste, les dames, et, quand l'occasion s'en présentait, jamais elles ne refusaient de rendre un service. Témoins ces deux clochers de pierre orléanais, celui de Fay-aux-Loges et celui de Mareau-aux-Bois.

A Fay, pendant des générations, curé, marguilliers, paroissiens s'arrachèrent les cheveux. Clocher sur clocher, fléchette après campanile, rien ne voulait tenir à l'église, tout tombait. Tantôt, c'était un orage, et tantôt une erreur d'architecte (il y en avait, dans ces époques lointaines). Bref, les ouailles de Fay et leur pasteur ne savaient plus à quel saint se vouer. Certains murmuraient même que le Malin devait s'être mis de la partie, à sa manière à lui,

en tapinois, sans fracas, tout en chattemite, avec de la patience, et, à tout prendre, pas mal d'efficace. Un jour enfin, plus futé que ses compatriotes, un bûcheron s'avisa d'en parler aux dames de la forêt. Il fut les voir, en un dolmen voisin qui leur servait de domaine. Au clair de lune, il les arrêta en pleine ronde. Et là, très humblement, il présenta sa requête, qui était celle de tout le village voisin. Il était si bon homme, ce bel apôtre, avec son bonnet de laine entre les doigts, et sa mine de circonstance, pitoyable et benoîte, que les dames accueillirent sa supplique d'un petit rire complice. Lui-même, plus tard, crut qu'il avait rêvé. A peine achevait-il de faire et dire que, déjà, dans un long bruissement de voiles vaporeux, les dames s'étaient évanouies. Le bûcheron se retrouva seul, son bonnet à la main, comme pour faire sa cueillette de rayons de lune. Il repartit, haussant l'épaule. Et, comme il avait du bon sens, il pesta contre sa mère-grand qui, petiot, lui avait enseigné cette fadaise : la foi aux dames de la forêt.

Seulement, voici, messieurs, seulement, mesdames, voilà : quand il sortit de la forêt, quand il aborda, drapé de lune et d'ombres, le grand placier du petit village, il vit — mais oui, mesdames — il vit — dame oui, messieurs — sur l'église de Fay, de Fay en forêt des Loges, un clocher de pierre, trapu, insolite, cocasse, comique et conique, un clocher que vous et moi pouvons voir encore, admirer

encore, un clocher qui, depuis des siècles, et pour des siècles encore (sous réserve, bien sûr, d'une paix atomique), a coiffé, coiffe et coiffera l'humble église de Fay, de Fay en forêt des Loges.

Un archéologue éminent (tous les archéologues sont éminents, de même que tous les économistes sont distingués, et les juristes par surcroît), un archéologue donc, éminent, comme il se doit, M. Jules Banchereau, a consacré une brillante monographie à l'église de Fay-aux-Loges. Elle se trouve dans le Congrès archéologique de France de 1930, à la page 359. N'y cherchez pas un mot sur le clocher, chers touristes, pas un mot qui ne soit descriptif; ce serait peine vaine. M. Banchereau — il est mort, le digne homme — était archéologue, je le répète. Et les archéologues, bien entendu, ne croient pas aux fées. Ils ne croient qu'aux faits. Ce sont des gens sérieux. Et pour eux, les faits passent toujours les promesses des fées.

Ces promesses, avouons-le, les dames de la forêt ne les tenaient pas toujours jusqu'au bout. Parfois elles ne prenaient pas le temps de finir leur ouvrage. Elles n'ont pas le sens de la durée.

Un jour, ou plutôt une nuit, par exemple, elles entreprirent de bâtir un clocher pour l'église de Mareau-aux-Bois, comme elles avaient fait pour celle de Fay. Mais la lunaison était déjà fort avancée.

Sur le minuit, elles posèrent — les téméraires — leur première pierre. Elles eurent beau faire vite, vite, presser, pousser, précipiter... Elles eurent beau mettre doubles les bouchées, quand le coq chanta, il manquait le couronnement du faîtage. Et toujours, il manque. Et pour toujours, il continuera de manquer. Car jamais les fées ne reviennent sur leur ouvrage. Elles ne croient pas, elles, au précepte du bon Boileau. Non seulement elles ne le remettent pas vingt fois sur leur métier, leur bel ouvrage, mais elles ne l'y remettent même pas deux fois. Le voudraient-elles, au reste, qu'elles ne pourraient pas. C'est la loi. C'est la loi des dames. Car, comme les hommes, les fées ont leurs lois. L'une de ces lois exige que leurs travaux soient accomplis dans l'espace d'une nuit, d'une seule nuit, sans bavure, et sans recours.

Au canton des Orfosses-Mouillées, qui entoure Ambert, on voyait, il y a une centaine d'années — et des témoignages écrits (mais oui, des textes... pourquoi pas?), des témoignages écrits, donc, l'établissent — on voyait, dis-je, au milieu d'un petit amoncellement de pierres, comme le pays n'en renferme aucune, une excavation qui allait se terminant par un étroit couloir. Elle n'avait rien de remarquable, au prime abord, cette excavation; cependant, ce n'était rien de moins, tous l'affirmaient alors, que l'entrée de la demeure des

fées; et les lignes dont étaient rayées ces pierres, en de certains endroits, étaient les traces que ces dames, au retour de leurs danses nocturnes, avaient laissées là de leurs ongles, dans leur empressement à fuir les premières lueurs de l'aurore, par lesquelles, paraît-il, toute fée bien élevée ne doit pas se laisser surprendre.

Il n'existe aujourd'hui plus trace de cette excavation, non plus que des pierres qui la formaient. Ces dernières, recherchées à cause de leur rareté, ont, sans doute, été employées à quelque construction. En 1890, en arrachant la souche d'un chêne âgé d'environ deux cents ans, poussé au bord du Marais des Orfosses-Mouillées, les ouvriers trouvèrent, enterrées à une certaine profondeur, quelques pierres comme il n'en existe pas dans la région, et qui, assez grossièrement taillées, semblaient avoir pu servir de couronnement à quelque puits mystérieux. On en parla comme d'une particularité bizarre, pendant quelque temps. Puis on l'oublia.

Souvent, les dames se réfugiaient sous les dolmens; et, la nuit venue, elles dansaient autour. A Tavers, notamment, on raconte ceci : deux dolmens existent encore, qui portent les noms de Pierre tournante et de Pierre d'Orcières.

Ils sont séparés par trois lieues environ. Le bon géant Gargantua, au cours de ses pérégrinations, vint

à passer par là. Il fit halte et, un instant, posa un pied sur chacun d'eux, pour reprendre souffle.

Or, la pierre tournante a son histoire, une belle histoire. Tous les ans, dans la nuit de Noël, au moment où le prêtre commence le chant de la généalogie, la pierre se met à tourner sur elle-même, décrit une demi-révolution et laisse à découvert l'orifice d'un vaste souterrain. Ceux qui ont eu le courage d'y pénétrer ont vu des vases pleins de monnaies de cuivre et de billon près de l'entrée, puis, un peu plus loin, des vases remplis de monnaie d'argent; puis, encore plus loin, des monceaux d'or; dans la pénombre, au-delà, brillent, paraît-il, des tas de diamants, et toujours outre, des amoncellements de pierres précieuses. Malheur à qui, pris par l'appât du gain, chercherait à puiser dans ces trésors des fées. Ils sont plus redoutables encore que ceux dont parle Voltaire, quand il évoque son « corridor des tentations ». Une loi fatale oblige le curieux, l'avide, l'imprudent qui se risque en ces sombres domaines, à sortir de la caverne avant que soit terminé le chant de la généalogie. Car, à ce moment décisif, à cette minute de vérité, la pierre sacrée achève son évolution circulaire; et le malheureux, n'ayant plus d'issue, reste enfermé avec ses trésors et condamné à ne pouvoir ressortir que l'année suivante.

Car les dames sont morales. Elles punissent le

goût du lucre, et aussi la méchanceté. Je n'en veux donner pour exemple que l'histoire des deux bossus, qui se raconte en Beauce.

Les fées de Beauce ont sans doute perdu leurs vertes retraites, mais non leurs pouvoirs, ni leurs secrets. Plus secrètes même que leurs sœurs de la forêt des Loges, elles sont tenues, à cause de la difficulté qu'elles ont de rejoindre vite l'ombre de leurs antres, à une plus grande rigueur, à moins de fantaisie peut-être et, sans doute, à des lois plus dures.

Donc, en un village beauceron — la chronique ne dit pas son nom — vivaient deux petits bossus; l'un doux et complaisant, tout à tous, qui avait nom Casimir, l'autre bourru, bougon, boudeur et boute-chagrins, qui s'appelait Isidore. Casimir était pâtre, et Isidore tailleur d'habits pour hommes.

Une nuit, Casimir, égaré avec ses troupeaux parmi la plaine, rencontra, valsant au clair de lune autour de leur dolmen domiciliaire, les dames de son climat. Tout de suite, elles le reconnurent, et dans un instant, l'entourèrent, captieuses.

— Que veux-tu? lui demanda la plus belle d'entre elles; ami Casimir, veux-tu ces trésors...?

Elle montra, dans l'entrebâillement des pierres de sa demeure, les joyaux les plus éclatants, tous accumulés au hasard, et scintillant de mille feux.

— Ou bien... perdre ta bosse? dit une autre. Choisis.

Casimir avait le cœur simple. Il choisit la seconde proposition.

— Je suis si faible, si fragile, dit-il en souriant. A quoi bon me charger d'or et de pierreries? J'ai déjà du mal à porter cette bosse disgracieuse. Allégez-moi, belles dames, au lieu de me charger encore. Et ma reconnaissance vous poursuivra jusqu'à la fin de mes jours.

Sur l'instant, Casimir perdit sa bosse, et il se retrouva seul dans la plaine, doutant s'il avait rêvé.

Le lendemain — ou mieux, l'endemain, comme on disait naguère, ou mieux, n'aguère — le vilain Isidore apprit la chose.

Son visage couleur de pomme de terre en robe de cendres (ou de chambre, ou des champs, puisque tout cela se peut dire, paraît-il) vira sur l'instant à la couleur citron, puis à celle du beurre ranci.

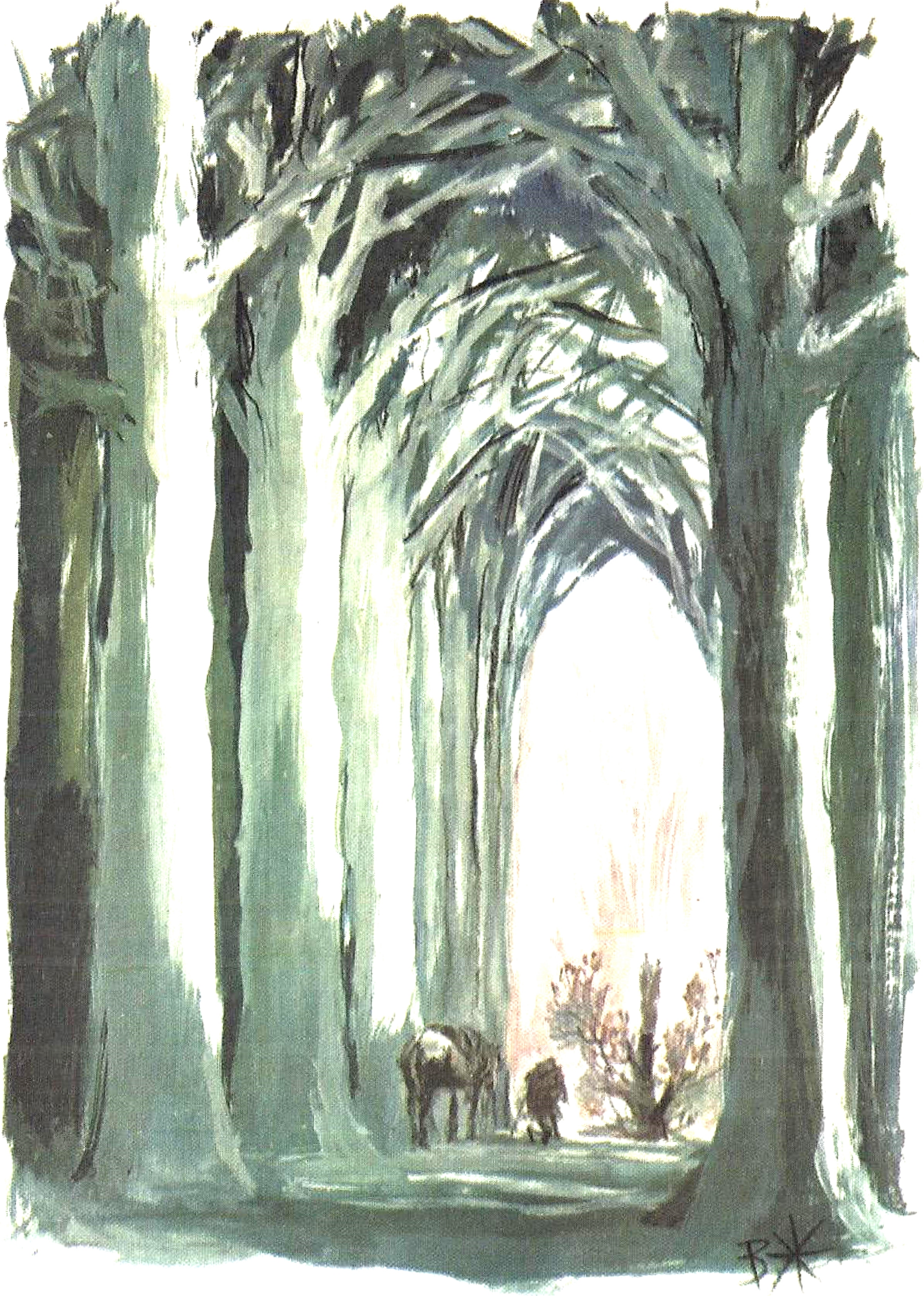
Sur la minute, il saisit son gros bâton de cornouiller, autour duquel se vrillait une viorne, à la manière d'un mauvais serpent des bois. Et dans l'heure, il fut chez Casimir.

Là, il prit une mine de bon apôtre, tout pattepelue, papelard, et chattemite.

— Bonjour, bonjour, mon bon ami, bonjour, bonjour, mon cher confrère, dit-il. Ou plutôt non, mon

... comme dans cette cathédrale N.-D. de Chartres...

Page 169



... comme dans cette cathédrale N.-D. de Chartres...

Page 169

ancien confrère... Car votre bosse, bon Casimir, votre bosse a disparu, est-ce possible? Comment une chose pareille a-t-elle pu se faire, comment?

Casimir était franc comme l'osier. Séance tenante, il se déboutonna. Et tout, les fées, le dolmen, les trésors, la bosse évanouie, tout, sur-le-champ, fut raconté avec naïveté, avec, même, des conseils, des mises en garde, pour que l'autre évitât les tentations du gain, et qu'il marquât la révérence, la courtoisie, qu'un humble mortel doit marquer aux fées.

A l'heure dite, Isidore était près du dolmen. Avec la lune, les dames vinrent, qui dansèrent, et puis dansèrent encore. Enfin, l'une d'elles aperçut le petit tailleur d'habits.

— C'est Isidore, dit-elle, c'est le bossu Isidore.

— Isidore, Isidore... crièrent toutes les dames.

Et, dans un grand envol de voiles légères, dans un bruissement de gazes vaporeuses, elles entourèrent le petit bossu, ballant, virant, et gazouillant à qui mieux mieux.

Peu à peu, Isidore commença de distinguer quelques mots intelligibles; et ces mots ne le rassurèrent pas. Bientôt, ils l'effrayèrent :

— Méchant... Avare... Orgueilleux... Hypocrite... distinguait-il. « Il est dur avec les petits... C'est un vilain usurier... C'est... c'est... »

Un vertige prit Isidore. Il tomba, la tête par

terre, dans l'herbe; et autour de lui, les dames tournaient, tournaient, dans une sarabande vertigineuse. Leurs voiles, au passage, lui fouettaient le visage, de plus en plus vite, de plus en plus fort. Ce n'étaient plus des voiles, mais des branches d'arbres, des fouets, des lanières. Il en sentait la brûlure sur ses épaules, sur son dos endolori. Une grande fièvre l'envahissait, qui toujours gagnait, montait, le travaillait de part en part.

Soudain, tout s'arrêta. Péniblement, le tailleur d'habits pour hommes se souleva de terre; il lui semblait qu'un poids énorme chargeait son dos. Il se dressa enfin sur ses petites jambes, fit un pas, vacilla, risqua un pas encore, tituba, hésita, chercha autour de lui une âme, une ombre, et il appela.

D'abord, il ne vit rien; puis une espèce de vapeur déchiquetée se dessina devant lui, qui, vaguement, avait une forme humaine.

— Te voilà pris, Isidore, dit une voix qui venait de cette espèce de nuée. Te voilà pris par où tu as péché. Toujours, tu veux amasser, ramasser. Eh bien, amasse, Isidore, amasse, et ramasse. Tu porteras deux bosses, tu porteras un double poids, la bosse de Casimir, et puis la tienne...

— Et puis la tienne... et puis la tienne... répétèrent, dans les airs, vingt voix à la fois...

— Amasse, ramasse... Amasse, ramasse... et puis

la tienne... et puis la tienne... Amasse, ramasse... Amasse, ramasse...

Isidore, péniblement, rentra chez lui, prit le lit, le garda; en mourut. Et nul ne le pleura.

Sont-elles pas morales, ces dames de chez nous?

NOTRE-DAME DE L'ÉPINAY

L'EMPLACEMENT où s'élève aujourd'hui l'aimable bourg de Châteauneuf-sur-Loire, vivait, il y a longtemps, un seigneur puissant dont la tradition a retenu l'histoire et oublié le nom.

Il partageait son temps, suivant le double cours de son caprice et des saisons, entre la pêche et la chasse, qu'il aimait d'un amour égal et pratiquait avec une même ardeur.

Or, la région de Châteauneuf, paradis des chasseurs et des pêcheurs, réunit la Loire, qui est le plus riant des fleuves de France, à la forêt d'Orléans, appelée autrefois forêt des Loges, qui est la plus vaste des forêts de France.

Donc, en quelque lieu qu'il portât ses pas, notre homme était sûr de rapporter chaque soir un riche butin, ou dans ses carniers ou dans ses filets.

Après quoi, il se portait à table où, affamé, il

mangeait comme quatre; et puis au lit où, harassé, il dormait d'un sommeil de plomb, sur ses deux oreilles, jusqu'au grand matin.

Il rêvait rarement, après de telles journées. Si, par impossible ou par mégarde, il lui arrivait pourtant de faire un bout de rêve, il n'y apercevait que montagnes de poissons ou de gibiers.

Or, une nuit, contrairement à son ordinaire, un songe étrange vint troubler le repos du sire de Châteauneuf.

Il se voyait lui-même dans son rêve, chevauchant, solitaire, au plus touffu de la forêt des Loges. De temps à autre, il s'arrêtait, laissant souffler son cheval Enguerrand; et faisant silence, il essayait de discerner un aboi de chien, un appel de trompe, qui le rendissent à la chasse qu'il avait perdue. Mais le vent seul, un vent lugubre et impertinent, répondait à son attente par des railleries.

La nuit approchait. Errant de clairières assombries en taillis ténébreux, le sire de Châteauneuf sentait grandir en lui et succéder au dépit, à la colère, quelque chose qui, déjà, ressemblait à de la peur.

Un bon quart d'heure, il continua d'aller ainsi, au hasard; puis, exaspéré, par trois fois il appela ses gens, de cette même voix ardente et grave qui, des moindres recoins de son grand château, savait faire

sortir le plus indolent des valets comme le plus effronté des pages.

Pour toute réponse, l'écho de sa propre voix revint à lui, ne répétant, poignante et dérisoire, qu'à lui seul sa propre détresse.

Alors, il se rappela sa mère, dame Typhaine, qui lui avait appris, au temps de son enfance turbulente, le « Pater » — qu'il avait oublié depuis — et l' « Ave », qu'il avait retenu.

Cela faisait dix ans, ou peut-être bien quinze, qu'il n'avait dit ces mots simples et doux, les seuls qui sachent, à coups de petites peines et de grandes douleurs, frayer son chemin à l'espérance.

Et tout de suite, le rude et fruste sire de Châteauneuf sentit son cœur se fondre, et son âme refleurir.

Car, si le « Notre père » est la plus humaine des prières divines, le « Je vous salue, Marie » est la plus divine des prières humaines. Si, par celle-là Dieu a parlé à l'homme, c'est par celle-ci que l'homme répond à Dieu.

Et ce petit bout de prière fervent et maladroit, ce lourd balbutiement d'un vieux de la vieille qui, pourtant, en avait vu d'autres et qui, connaissant le monde et les gens, s'apercevait soudain qu'il ne connaissait rien, ce rabâchage d'une mauvaise mémoire qui mélangeait les mots (comme on mêle des papiers dans un tiroir en y cherchant un document introuvable), et cette décomposition brusque

d'un pauvre vieux visage où de grosses larmes se perdaient dans un poil hirsute, cette espèce de soudard au verbiage de gamin, cette espèce de gamin aux allures de soudard, cela toucha tout de suite la Vierge Marie. Et, comme ça, elle se dit en elle-même :

« Il n'y a pas à dire. Il faut trouver quelque chose pour ce vieux bonhomme-là. Moi, il me fait de la peine. »

A « sainte Marie, mère de Dieu », messire de Châteauneuf broncha; et, ne se rappelant plus la suite de la prière, il parcourut des yeux l'endroit où il venait de s'aventurer. C'était un taillis, qui semblait inextricable.

Et ce fut ce moment-là que choisit son cheval, Enguerrand, pour refuser d'avancer. Deux fois, trois fois, Châteauneuf le travailla des éperons.

Puis, connaissant que la bête était ivre de fatigue, sentant que sous lui elle titubait, pantelante, prête à se rendre, il mit pied à terre.

Après s'être risqué longtemps dans les ronciers, tout déchiré d'épines, les chairs en sang, les vêtements en lambeaux, il dut renoncer. Décidément, il n'y avait qu'elle, Notre-Dame... Alors, bravement, il essaya de reconstituer la fin de la prière.

C'était plus difficile encore que d'avancer dans les ronces; un mot par ci, un mot par là, portés par le

souvenir des accents de dame Typhaine, revenaient, douteux, et puis un autre encore... Il y ajouta tout ce qu'il avait dans le cœur; et à la fin, ma foi, vaille que vaille, à coups d'élans, de faux pas, de repentirs et d'improvisations, tiré à hue, poussé à dia, l'attelage, cahin-caha, se traîna péniblement jusqu'à l'amen.

Comme il le poussa, Châteauneuf, son amen, avec allégresse, avec quel long ahan de soulagement, avec quelle grande ferveur, et avec, déjà, quelle flambée d'espérance... Dieu seul le sut.

A peine avait-il achevé sa prière, essuyant son front qui ruisselait de sueur, que Notre-Dame, déjà, lui avait répondu.

Le roncier, brusquement, s'écarta avec cette espèce de grand déchirement que Châteauneuf connaissait bien et que faisaient entendre les troncs d'arbres verts quand, mêlés aux bois morts, par un valet négligent, ils brûlaient dans la cheminée de sa salle d'armes.

Une immense clairière s'ouvrait devant lui; et deux rangées de larges arbres de haute futaie, jaillis tout à coup de chaque côté de cette clairière, lui donnaient des allures de nef d'église, comme dans cette cathédrale Notre-Dame de Chartres que, quelques années plus tôt, il avait admirée, en rentrant d'un ost levé par le roi.

Il avançait lentement, saisi d'un sentiment

presque religieux, quand une nouvelle vision le figea sur place.

Dans un arceau de feuillage, qui formait une manière de sanctuaire au bout du long vaisseau d'arbres, une espèce de pauvresse maigre, hideuse, en haillons, se dressait, semblabe à ces baladines faméliques dont chaque hiver peuplait la basse-cour de son château, qui dansaient pour un liard et qui, pour un denier tournois, chantaient quelques chansons à boire.

D'abord, le sire de Châteauneuf esquissa le geste familier par lequel il chassait ces créatures de sa maison, quand son majordome lui apprenait qu'elles s'y étaient glissées par surprise, malgré l'interdit dont, depuis son veuvage, il les avait frappées.

Mais la prière du petit garçon de dame Typhaine avait adouci le cœur du vieux Châteauneuf. Et poussé par une curiosité où il y avait quelque chose, un peu, comme une pitié sourde, il continua d'avancer vers cette femme énigmatique.

Enfin, il la vit. Elle ressemblait étrangement à dame Typhaine, sa mère, mais pas à celle qu'il avait connue, à une Typhaine des rues et des routes, à une Typhaine batteuse d'estrade, à une Typhaine de Bohême, à une Typhaine qui n'avait plus que le sourire et le regard de dame Typhaine. Les yeux, battus de larmes, étaient rouges; rouge aussi le visage lacéré par les ronces; et rouges encore les

vêtements déchiquetés, qui volaient aux quatre vents de la nuit, hurlant de tous leurs pauvres lambeaux une douleur folle, clamant au ciel toute la détresse humaine.

Et pour la première fois d'une vie vouée aux rapines de la guerre, de la chasse, le sire de Châteauneuf songea aux vilains, aux petites gens du plat-pays, à tous ces êtres qui, pour lui, se résumaient en une liste, mal tenue à son gré, de dîmes, de champarts, de corvées.

Il comprit qu'il était seul, terriblement seul. Et, pour la première fois, il eut mal; bêtement mal. Pour tous ces inconnus, sans noms et sans visages, pour tous ses gens, à lui, les siens, dont il ignorait tout, il avait mal.

— Je vous salue... Je vous salue... répétait-il.

Alors, il découvrit l'enfant. Il n'avait pas vu, jusque-là, qu'elle portait un enfant, cette femme. Ses vêtements, son allure, son maintien triste et digne, son silence et, par-dessus tout, cette étonnante, cette blessante ressemblance avec dame Typhaine, sa mère, l'avaient frappé, au point qu'il n'avait pas encore aperçu cet enfant, ce petit morceau de chair grouillante et nue qui grelotait entre ses bras engourdis par le froid, ce petit homme qui n'avait rien d'humain.

Il s'approcha, et il tremblait — était-ce de froid? — plus que la femme, et presque autant que l'enfant.

Il avança sa grosse main gantée de cuir brut, avec le geste maladroit du père qu'il avait tant rêvé d'être un jour.

Tout disparut. Une nuit terrible envahit Châteauneuf.

Et Châteauneuf se retrouva seul, plus seul encore que jamais jusque-là, baigné de sueurs froides, sur sa couche de paille, de lin et de feuillages frais, sur sa litière de riche.

Il se leva, le corps courbatu, le cœur lourd. Son esprit était tout embarrassé du songe bizarre qui l'avait visité.

Sans appeler ses gens, il s'habilla en quelques secondes; et, sans faire d'ablutions, tout de suite, il sortit dans le petit matin baigné de brumes bleues.

Dans la basse-cour, la meute grondait, que les valets de chiens contenaient à peine. D'ordinaire, cette vue lui fouettait le sang, lui versait une rasade d'optimisme. Pour la première fois, cette foule hurlante de mufles et de trognes affamés de chair vive l'écœura.

— Rentrez, rentrez. Faites-moi rentrer tout ça, cria-t-il à son écuyer.

Vite, il sauta sur Enguerrand, et se jeta dans la forêt des Loges.

Toute la journée, le sire de Châteauneuf erra,

secret, enfermé dans une solitude hallucinée où il ne voyait, menue, dérisoire, misérable, que l'ombre d'un enfant, dans les bras d'une ombre de femme.

Quand il rentra, sur le minuit, Châteauneuf, déchiré aux ronces, hagard, sanglant, faisait pitié.

— Il est fou, murmura le majordome dans sa barbe.

— Depuis la mort de Madame, l'attitude de Monseigneur m'a toujours fait redouter le pire, soupira l'écuyer, l'air important.

Châteauneuf n'entendit pas; ou mieux, ne daigna pas entendre. Il refusa de dîner; immédiatement, il alla se jeter sur sa couche, où il chercha le sommeil, pour y retrouver la vision de sa nuit dernière.

Si harassé qu'il fût par sa longue randonnée, il mit longtemps à s'endormir. Ses nerfs l'en écartaient.

Au petit matin, enfin, la fatigue l'emporta. Et, presque immédiatement, le songe revint, fidèle écho de celui de la veille.

Châteauneuf se perdait dans les fourrés; puis, au plus noir de sa détresse, il appelait la Vierge Marie. Les mots revinrent, plus sûrs, les paroles de l'Ave, qu'il avait rabâchées dans sa sortie solitaire et que, maintenant, il connaissait presque aussi bien que son chapelain. Dans le hallier, déjà familier, l'apparition vint aussitôt. C'était la même femme;

c'était toujours dame Typhaine, mais une Typhaine des grands chemins, une Typhaine de plein vent, c'était aussi, entre ses bras, le même enfant. Et il eut, vers l'enfant, le même élan, le même geste que la nuit précédente. Et, sur l'instant, l'apparition s'abîma dans la nuit.

Seul alors, sur sa couche froide, Châteauneuf se retrouva, grelottant. Il se leva.

Personne, dans la basse-cour, ne l'attendait, que son fidèle cheval, Enguerrand. Suivant les ordres qu'il avait donnés la veille, la meute était restée au chenil, et les valets à la cuisine.

La randonnée de ce jour-là fut épuisante. Enguerrand, dès le matin, avait donné des signes de fatigue. A midi, le cavalier ne mangea pas; et la monture non plus.

Enfin, entre chien et loup, alors qu'un dernier rai de jour baignait les arbres d'une clarté blafarde et leur donnait des allures étranges, Enguerrand s'arrêta, refusant d'avancer. Châteauneuf, saisi d'une joie folle, mit pied à terre.

C'était bien là. Il reconnaissait le roncier; il marcha, lacéré de toutes parts, élancé par les plaies vives qui lui brûlaient le visage, bénissant ses déchirures. Et son cœur bondissait, le portant plus vite que ses pas.

Soudain, le fourré se déchira, et la grande nef

s'ouvrit devant lui, majestueuse, la nef de Notre-Dame. Il fit quelques pas, attendant l'illumination promise. Rien ne répondait à son attente.

Alors, il se rappela les deux songes des nuits précédentes. De tout son cœur, de toute son âme, pesant chaque mot, donnant à ses paroles des dimensions nouvelles, celles de sa foi et de son espérance, il récita un troisième Ave.

La nuit, enfin, était presque tombée. Il attendit quelques minutes encore, soudain étreint d'un doute atroce. Il faisait noir. Il faisait froid. Et plus encore que la sienne propre, mesurant d'un coup l'écrasante solitude humaine, pour la première fois de sa vie, de sa vraie vie, pour la première fois autrement qu'en songe, dans sa barbe hirsute, en reniflant et en grommelant, le sire de Châteauneuf pleura.

Lentement, une lourde larme, et puis deux, et puis trois, perlèrent au bord du poil broussailleux, descendirent, et puis, en hésitant, comme à regret, tombèrent.

Soudain, il recula, émerveillé. La clairière s'était illuminée. Elle était là, elle, dame Typhaine des carrefours, la reine des quatre vents, la pauvresse, la baladine, la batteuse d'estrade, elle, la dame, elle, sa dame, elle, Notre-Dame; elle était là.

C'était un méchant petit bout de bois de rien du tout, rongé par les rats, ridé par les vers, pourri

de pluies, un bout de bois qui, pourtant, était elle, avec son sourire, avec son regard, un pauvre bout de bois en forme de femme, avec un moignon de branche en forme de petit enfant.

Châteauneuf s'agenouilla. Religieusement, il y porta les lèvres. Et de sa large main gantée de cuir brut, il saisit la statue.

Elle resta au sol. Il se releva et, s'arc-boutant, tendu de toutes ses forces, tout le sang au visage, il essaya, deux fois, et puis trois fois, de l'arracher. Peine perdue. Alors, il comprit.

C'était là, dans ce hallier, au milieu de ces ronces, de ces épines, au cœur de ce fourré, que Notre-Dame voulait qu'on l'honorât. C'était là qu'il fallait lui bâtir une chapelle.

Ainsi naquit en forêt d'Orléans, Notre-Dame de l'Épinay (ou de l'Épinoy). La chapelle fut remplacée plus tard par une basilique, donnée aux bénédictins de Fleury. L'édifice s'écroula au XVIIIe siècle. Un modeste oratoire lui succéda.

Sur un paisible « placier », complanté de tilleuls qui, paraît-il, viennent de Hollande, cet oratoire subsiste encore. L'automobiliste qui suit la route de Montargis à Orléans l'aperçoit sur sa gauche, à la sortie de Châteauneuf. Une curieuse croix de pierre noire le précède, sur laquelle sont immolés un Christ à l'avers, une Vierge à l'enfant au revers.

Carré, rustique, l'édifice ne manque pas d'un certain charme. Une belle porte romane lui sert d'entrée, qui est sans doute un remploi de la chapelle bâtie par Châteauneuf, à la suite de sa miraculeuse découverte. Et un étonnant petit clocher le coiffe de guingois, avec une bonhomie cocasse.

A l'intérieur, un retable de bois surmonte l'autel majeur.

Sur son fronton s'inscrit la devise de la Bonne Dame de l'Épinoy : « Sicut lilum inter spinas » (comme un lys parmi les épines).

Une vierge de bois, qui a remplacé la statue primitive, s'inscrit dans ce retable. Celui-ci comme celle-là semblent dater du XVIIe siècle.

Quant au seigneur de Châteauneuf, il abandonna son château, distribua ses biens aux pauvres, et finit ses jours en ermite, dans une cabane de branchages, à l'ombre de la chapelle qu'il avait fait bâtir.

LA DAME DE CHICAMOUR

QUAND il revint de croisade, à la fin de l'an de grâce 1250, messire Guillaume de Lorris était déjà un homme usé, amer et — bien qu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine — prématurément vieilli. Il se cloîtra dans son château, à quatre lieues de sa bonne ville de Lorris, au cœur de la forêt d'Orléans, et, replié sur son passé, ne voulut plus occuper les dernières années de sa vie qu'à préparer sa mort.

D'ordre formel, sa porte, inexorablement, resta dès lors fermée aux importuns.

Un jour, pourtant, le taciturne auteur du « Roman de la Rose » admit de recevoir un ami.

Quel était ce visiteur? Messire Guillaume qui, quelques années plus tard, devait s'abandonner à parler de cette rencontre, et de sa triste et mystérieuse conclusion — qui va faire l'objet de ce récit — n'alla jamais jusqu'à livrer le nom de son hôte. Quand,

environ l'an de grâce 1267, le poète mourut, il emporta cet humble secret dans sa tombe avec, au reste, beaucoup d'autres, irritants pour la postérité, telle la véritable identité de l'héroïne de son poème.

C'était un homme discret, messire Guillaume; et les Lettres, de son temps, avaient aussi des mœurs discrètes...

Donc, sur ce visiteur qui avait réussi à faire lever les interdits du maître de maison, chacun, longuement, s'interrogea. Mais, à vrai dire, nul ne put conclure. Les uns y virent un ami des joyeuses années passées à la cour d'Alphonse de Poitiers, d'autres un clerc, un de ces lettrés dans la société desquels le seigneur de Lorris s'était toujours complu, d'autres encore un frère d'armes, un compagnon de fraîche date, un de ces soldats aux côtés de qui le croisé venait de guerroyer, quelques mois plus tôt; par exemple, dans le rude combat du 11 février 1250, à Mansourah.

Quoi qu'il en fût, c'était un pauvre homme que ce visiteur, un pauvre homme qui venait chercher auprès du sage Guillaume l'assistance morale et les conseils de l'amitié.

Cela, Guillaume lui-même devait le dire par la suite.

L'ami pleurait une fiancée morte. Il était inconsolable.

Et messire Guillaume se sentait désarmé, maladroit, un peu ridicule même, devant cette grande douleur, avec ses pauvres mots qu'il excellait pourtant à manier mieux qu'homme de son temps. Tout son art lui paraissait vain, et vaine sa science du cœur humain. Il parlait, raisonnable, raisonneur; il assemblait des mots comme un enfant bâtit des châteaux de sable que le premier soufflet du vent renverse à terre. Il en était de même pour lui, pour eux. Que pouvait-il, lui, maître Guillaume, avec ces mots dérisoires, inutiles, qui, précisément, n'avaient de sens pour lui qu'autant qu'ils répondaient, non à des souffrances vivantes et charnelles, mais à des idées, à des jeux d'idées?...

Alors, le poète évoqua son propre passé. Longuement, il parla de son fol amour de jouvenceau, naguère, pour une demoiselle de trop haut lignage; il expliqua comment, après de longues et silencieuses souffrances, dix années plus tôt, il avait tiré un poème de cet amour contrarié; et quel poème...

Il lut des strophes de son « Roman de la Rose » :

« Celle pour qui je l'ay empri,
C'est une dame de hault prix,
Et tant digne d'être amée,
Qu'elle doit, Rose, être clamée... »

L'autre écoutait, poli, absent. Et Guillaume comprenait que toute expérience est, décidément,

incommunicable. Un sentiment de totale impuissance l'écrasait.

Il se leva.

— Marchons, mon ami, dit-il. Venez voir ma forêt des Loges, comme elle est belle...

Ils marchèrent longtemps, sans parler. Guillaume aspirait à pleins poumons l'odeur des jeunes pousses et des terres mouillées par une petite pluie. L'ami regardait à terre, sans rien voir, muré dans sa douleur.

Le poète, enfin, risqua un dernier assaut pour vaincre la tristesse de son ami.

D'un geste ample, il lui montra les arbres des taillis voisins. Ils n'étaient pas encore feuillus, mais leurs bourgeons, qui déjà s'entrouvraient, les baignaient d'une luminosité fluide et diffuse, comme d'une espèce de brouillard vert.

— Voyez ces arbres, dit-il. Dans quelques jours, ils auront fait peau neuve... Quand, au début d'octobre 48, je suis parti pour joindre à Chypre le roi Louis — que Dieu nous garde — il me semblait que jamais plus je ne pourrais les revoir, ces arbres, au printemps, dans leur première sève. L'automne, cette année-là, vous en souvient-il? a été précoce. Déjà, les premières feuilles rousses tombaient. Avec quelle obstination, avec quelle ferveur l'ai-je regardée, ma chère forêt, pour l'emporter avec moi aux Iles,

et puis en Terre Sainte... Or, me revoici dans ma forêt. Je l'ai retrouvée dans son hiver, il y a déjà plus de trois mois. Maintenant, sous ces bourgeons, les premières feuilles commencent à poindre. Oui, ce sont bien les mêmes arbres; et pourtant, pas un n'a gardé une des feuilles qu'il portait, voici deux ans, quand j'ai quitté ces lieux. Ces arbres, ce sont bien eux encore, et déjà ce ne sont plus eux. Ainsi de nous, mon ami. Nous nous raidissons, nous nous cabrons par orgueil. Nous prétendons ne changer point. Mais — que nous le voulions ou non — la vie, toujours, est la plus forte. Le temps l'emporte sur nos résistances. Nous croyons être les mêmes hommes; et certes, nous le sommes. Pourtant... De même que ces arbres, c'est bien nous encore, et déjà ce n'est plus nous.

Guillaume se tut. L'autre ne semblait pas entendre. Ils marchèrent longtemps encore, en silence. Puis l'ami suspendit sa marche.

— Merci, disait-il. Laissez-moi poursuivre seul mon chemin. Merci encore pour votre aide, pour vos conseils. Merci. Maintenant, je suis assuré de ceci : là où vous-même, avec votre profonde sagesse, avec votre grand art de bien dire, avez échoué, personne, j'en suis certain, personne, jamais, ne pourra réussir à me distraire de mon chagrin.

— Pas même une femme? Pas même la beauté,

la bonté, l'esprit d'une femme qui saurait vous aimer?

— Pas même une femme, si belle, si bonne, si spirituelle soit-elle. Une fée même ne pourrait pas...

Messire Guillaume leva la main avec colère.

— Malheureux, criait-il, malheureux, ne blasphémez pas les fées dans leur royaume. La forêt leur appartient. Nous autres humains, n'y sommes que tolérés. Savez-vous, malheureux, savez-vous, téméraire, que nous ne sommes ici qu'à quelques pas...

Il s'approcha de son compagnon, et dans un chuchotement :

— A quelques pas de Chicamour, souffla-t-il.

— Chicamour? lança l'autre. Drôle de nom.

— Comment, vous ne savez pas?...

Le poète se tut, hésita quelques secondes. Avait-il le droit de révéler les secrets de sa forêt? N'était-ce pas une profanation, un sacrilège? Et n'allait-il pas s'exposer ainsi à la vengeance des fées, subtiles et redoutables? Enfin, l'amitié l'emporta.

— A Chicamour, dit-il, sur la paroisse de Sury-aux-Bois, à quelques pas de l'endroit où nous sommes, habite une fée puissante et belle, si belle qu'elle attire pour elle seule, si puissante qu'elle retient pour jamais, les jeunes hommes qui souffrent du mal d'amour. Ne parlez pas des fées à la légère. Elles se vengeraient. Toujours, elles se vengent.

Un grand rire clair et désinvolte répondit à ces paroles; et sur ce rire, les deux promeneurs se séparèrent.

Guillaume, d'abord, se sentit réconforté par ce rire, qui lui rappelait son ami d'autrefois. Il y vit un bon présage, le signe d'une forte et sûre vitalité.

Seul, il marcha quelques minutes. Puis, il revint sur son premier sentiment. Il lui semblait, à bien y réfléchir, que le rire avait sonné faux, qu'il sentait l'agacerie et la bravade. Le poète essaya de chasser cette impression. Mais freinant sa marche, elle l'obsédait. Il ne pouvait s'en défaire. Brusquement, mû par un obscur pressentiment, il fit demi-tour et revint sur ses pas.

La nuit était tout à fait tombée quand Messire Guillaume arriva dans la clairière de Chicamour.

D'abord, il n'y remarqua rien d'insolite. Puis, dans la nappe de vapeurs bleutées dont la lune balayait l'essart, il distingua peu à peu une forme plus consistante qui, vaguement, blanchoyait au loin. Il approcha. Bientôt, des lignes s'esquissèrent et, sous son regard surpris, presque effrayé, commencèrent de s'accuser.

Quelques jours plus tôt — il se le rappelait bien — il n'y avait rien en cet endroit. Et maintenant, il y avait...

Oui, c'était un château, mais pas un château à la mode de France, ni à la mode chrétienne.

Messire Guillaume n'y voyait ni tours, comme au castel de ses ancêtres, auprès de Lorris, ni crénelages échancrés, comme au faîtage du somptueux hôtel de monseigneur Alphonse. Non, le bâtiment était long, bas et plat. Une terrasse le coiffait, sur laquelle, en avançant toujours, il distingua une espèce de jardin suspendu, aux arbres étranges, aigus comme des glaives. Une immense vasque le précédait, au mitan (1) de laquelle jaillissait un panache d'eau que la lune irisait doucement. Les hautes portes, que Guillaume distinguait nettement sur la façade, avaient des formes de flammes et de lances, un peu comme celles qu'il se souvenait avoir vues aux châteaux des princes sarrasins.

Le poète était parvenu à la hauteur du bassin; il lui aurait suffi de tendre la main pour toucher ses eaux dormantes que le jet animait d'un frémissement sourd et continu.

Soudain, levant les yeux, il découvrit un couple d'ombres que la seule vasque séparait de lui. Tout de suite, il les reconnut : elle, c'était la dame de Chicamour, et lui, son visiteur de l'après-midi.

Elle, grande, mince, très belle, allait d'un pas lent et régulier vers le château enchanté. De longs voiles flous volaient autour d'elle, qui lui donnaient des airs de rêve.

(1) Mitan : milieu.

Lui, fasciné, ne voyant qu'elle, suivait. Il semblait glisser, plus qu'il ne marchait, comme en extase, porté par une force étrangère.

Brusquement, sans un bruit, dans son encadrement en forme de flamme, la principale porte à double battant s'ouvrit, jetant un fugitif éclat d'or mat.

— Sorcelleries, sorcelleries, hurla messire Guillaume. Vade retro, Satanas, vade retro.

Et il traça devant lui, du plat de la main, un large signe de croix.

A peine avait-il achevé que déjà tout avait disparu. Du couple halluciné, de la vasque chantante, du château même, il ne restait rien.

Longtemps, désemparé, le poète erra.

Vers une heure du matin, alors qu'il allait quitter la clairière enchantée, une voix se fit entendre, distincte, mais lointaine, qui semblait sourdre de terre, et qu'il reconnut pour celle de son visiteur de l'après-midi.

— Malheureux, malheureux, disait cette voix, ne blasphème pas les fées dans leur royaume. Elles se vengeraient... Toujours, elles se vengent.

Personne, depuis, ne revit jamais l'ami de messire Guillaume. Personne, depuis, n'en entendit jamais parler.

Bien des siècles plus tard, vinrent à Chicamour des étrangers, qui ne connaissaient pas l'histoire tragique.

Ils y édifièrent une grosse maison cossue, quelconque, ce que les gens appellent un château, faute de mieux. Au bord de la route nationale 60, entre Orléans et Montargis, après le pont des Beignets, le touriste jette un regard distrait sur cette pâtisserie louis-philipparde, et il accélère.

Mais les rares habitants de Sury-aux-Bois qui, par hasard, se risquent ou s'égarent dans ces parages, au cours des nuits de pleine lune, assurent qu'alors on peut entendre encore une sourde plainte, qui sort de terre, confusément. C'est la plainte, paraît-il, d'un homme qui, jadis, fut assez téméraire pour douter du pouvoir des fées et de la parole d'un poète.

Note. Du *Roman de la Rose*, Régine Pernoud et Albert-Marie Schmidt, dans les *Poètes et romanciers du Moyen Age* de la Bibliothèque de la Pléiade, ont pu écrire qu'il « résume tous les aspects du Moyen Age poétique. C'est un des livres capitaux de notre littérature, et des plus extraordinaires ». Il est impossible d'analyser ici ce texte de 22 000 vers, l'un des plus importants poèmes médiévaux. Il me suffira de dire que, commencé par Guillaume de Lorris vers 1240, et achevé, quelque 40 ans plus tard, dans un esprit différent, par Jean de Meug, il est l'œuvre de deux poètes orléanais.

LE CHÊNE DE L'ÉVANGILE

HER BRASSENS, cette historiette du chêne de l'Évangile, si, par je ne sais quel hasard vous l'appreniez, sans doute vous ferait-elle sourire, et peut-être hausser vos robustes épaules; oui, sans doute; oui, peut-être bien...

N'empêche que c'est à vous qu'elle me fait penser, cette histoire, dans le temps même que j'entreprends de la raconter ici, ce soir; c'est une chanson de vous qui me trotte par la tête, une chanson qui commence ainsi :

« Auprès de mon arbre, je vivais heureux;
J'aurais jamais dû m'éloigner d'mon arbre,
Auprès de mon arbre, je vivais heureux;
J'aurais jamais dû le quitter des yeux. »

Le village de Chanteau (les gens du cru prononcent Chantiau), aujourd'hui misérable, était, au début du XVe siècle, une bourgade florissante,

à cause du voisinage d'un riche monastère, peuplé de nombreux religieux : Notre-Dame d'Ambert, en forêt des Loges.

A l'extrémité nord de la rue de la Bouverie s'élevait à cette époque une coquette maison derrière laquelle s'étendait un jardin, séparé des bois par le grand chemin d'Orléans à Rebréchien. La maison était habitée par un bûcheron, prénommé Pierre, qui, attaché dès sa plus tendre enfance au monastère d'Ambert, avait gagné l'amitié du prieur, lequel lui avait enseigné l'art de lire et celui d'écrire. Il en avait également obtenu, à l'occasion de son mariage avec une jeune fille prénommée Jacqueline, la belle maison de la rue de la Bouverie et trois arpents de dépendances, pour en jouir, lui, sa femme et leurs descendants, pendant 199 ans, à la charge de payer 16 sols parisis de rente et 18 deniers de cens, plus la dîme du grain, de deux gerbes par arpent de terre, et celle du vin, d'une jallaie (1) par tonneau.

Après quelques années de mariage, Pierre mourut, laissant à Jacqueline, sa veuve, et à ses trois enfants, la petite propriété de la rue de la Bouverie, et un livre des Évangiles, qu'il tenait de l'amitié du prieur d'Ambert.

Jacqueline prit l'habitude de se retirer, en fin de journée, dans le jardinet, sur un petit tertre de

(1) Jallaie ou jale : espèce de grande jatte ou de baquet.

gazon, et d'y lire à ses enfants quelques passages de l'Écriture Sainte.

Un jour, la pluie tomba, qui obligea la famille à rentrer précipitamment se mettre à l'abri dans la maison.

Les trois enfants eurent alors l'idée de planter un chêne, pour que leur mère pût s'abriter à son ombre quand elle leur donnait la lecture.

Ainsi fut-il fait. Pierre, l'aîné, alla dans la forêt chercher un beau sujet, Guillaume, le second, creusa un trou en terre; et Étienne, le benjamin, recouvrit les racines de la plante fragile.

Dès lors, les trois enfants vinrent tous les jours mesurer avec une impatience fébrile les trop lents progrès de la petite pousse. « Quand donc, disaient-ils, notre chêne va-t-il grandir? »

— Patience, enfants, répondait la mère. Songez au grain de sénevé de l'Évangile : « Ce grain est, à la vérité, la plus petite de toutes les semences; mais quand il a poussé, il est plus grand que toutes les autres plantes, et il devient un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent et se logent parmi ses branches. »

Chacun, alors, voulut donner un nom au chêne. L'aîné proposa : le chêne des bons enfants; le puîné proposa : l'arbre des trois frères; et le cadet : le chêne de la bonne mère. Jacqueline trouva jolies les trois propositions, mais elle préféra que l'arbre fût

appelé : le chêne de l'Évangile. Et tous se rangèrent à son sentiment.

De longues années passèrent, et encore des années...

Un jour enfin, ce fut sous un chêne devenu déjà robuste que Jacqueline, vieillie, revint une dernière fois, sentant que sa mort était proche. Et elle parla de la sorte aux trois enfants :

— J'ai voulu, leur dit-elle, venir ici pour vous faire mes adieux, car je sais que je vais bientôt passer. Toujours, tous, vous m'avez aimée, comme de bons fils. Pourtant, il vous est arrivé, comme à chacun, de vous quereller entre vous, quelquefois. Il est vrai que j'ai réussi à ramener l'amitié parmi vous. Mais quand je ne serai plus, qui me remplacera?

— Mère, dirent les trois enfants à la fois, nous vous aimerons toujours, toujours...

— Oui, oui, j'espère. Mais pour que je meure contente, jurez sur ce livre que, si la discorde naît parmi vous, vous viendrez vous réconcilier au pied de cet arbre que vous avez planté.

Les trois frères placèrent leurs mains sur l'Évangile que leur mère tenait sur ses genoux; et ils jurèrent.

— Bien, mes enfants, embrassez-moi, je meurs contente, dit Jacqueline. Et, s'affaissant, elle rendit l'âme.

Les trois frères se marièrent. Pierre, l'aîné, garda la maison de Chanteau; Guillaume, le second, se fixa à la Louvetière; et Étienne, le dernier, alla demeurer à Aulaine.

Durant la semaine, chacun se livrait à ses travaux. Mais le dimanche, après la messe, les trois familles se réunissaient chez Pierre, où elles passaient le reste de la journée dans une parfaite concorde.

Une fois pourtant, cette harmonie fut mise en danger. Guillaume et Étienne s'étaient querellés au sujet de la basse-cour d'Ambert, que chacun voulait prendre à ferme. Le premier s'appuyait sur une promesse du procureur de l'abbaye, le second sur la parole du prieur.

Pierre, en apprenant ce différend, manda ses deux frères sous le chêne de l'Évangile, et il parla dans ces termes, avec onction et solennité :

— Toi, Guillaume, dit-il, tu n'as que des filles, et, tes garçons, Étienne, sont encore des enfants. Vous ne pouvez donc, ni l'un ni l'autre, exploiter une métairie sans des concours étrangers. Réunissez-vous tous deux, prenez ensemble à ferme la basse-cour d'Ambert.

A ces mots, les deux frères en désaccord s'embrassèrent; et les trois familles réunies, levant les yeux vers la cime du chêne dans une même allégresse, dirent à la fois : « Mère, tes enfants ne t'oublient pas. »

Quelques jours plus tard, le bail de la métairie d'Ambert était passé au nom de Guillaume et d'Étienne.

De longues années, sans troubler cette belle harmonie, passèrent encore. Les trois frères moururent successivement.

Leur vénération pour le chêne de l'Évangile passa dans l'âme de leurs enfants, puis des enfants de leurs enfants.

Et ainsi, de génération en génération, par la voie de la tradition, cette simple et belle histoire est venue jusqu'à nous.

Le chêne de l'Évangile, depuis lors, a donné son nom à tout un canton de la forêt d'Orléans.

L'arbre lui-même, abattu en 1824, avait à cette époque, d'après les témoignages écrits des contemporains, dix-huit mètres de hauteur; son tronc, à un mètre du sol, mesurait trois mètres de circonférence. Et ce géant, resté très sain et vigoureux, fructifiait abondamment, tous les deux ans.

Ici finit l'histoire du chêne de l'Évangile. Elle est moins brillante, moins piquante aussi, sans doute, que la plupart des légendes que j'ai rassemblées dans ce recueil.

Mais, à sa manière, elle est plus touchante. Car ce qu'elle raconte, c'est l'histoire d'un miracle

de tous les jours : le miracle de l'amour, de la bonne volonté entre les hommes, de la paix.

Si, comme le prétend la sagesse populaire, les miracles n'arrivent qu'une fois, le plus grand des miracles n'est-il pas que cette fois-là, cette seule petite fois-là se prolonge toute une vie d'homme... ou toute une vie d'arbre?

QUATRE SEIGNEURS SANS IMPORTANCE

PLACE, place! Fouette, cocher! Roule, carrosse! Vole, poussière! Arrière, manants! Monseigneur le baron de Bourbeuil va passer. Place, place...

Hop-là, hop! Un éclair doré miroite au soleil. Une gifle de vent chaud soufflette quelques visages, hop-là, hop!

Monseigneur le baron de Bourbeuil passe.

A l'ouvrage, bonhomme! Ramasse tes chats, tes chiens, tes chapons écrasés. Prends ta faux. Le silence grésillant de juillet règne à nouveau sur les moissons. A l'ouvrage, bonhomme!...

Monseigneur le baron de Bourbeuil est passé.

C'est qu'il allait joli train, l'équipage de M. de Bourbeuil. Un grand flandrin de valet en justau-

corps écarlate galopait devant, lançant aux quatre échos le nom fameux de son maître et lui frayant les voies, tel un nouveau Baptiste. Sur le passage de ce grand diable rouge, tous les tâcherons, toutes les bonnes femmes du plat-pays — serfs, manants, bourgeois, vilains et gens de métier confondus — s'enfuyaient de toutes parts, dans une plaisante panique. Malheur, au reste, à qui s'attardait sur la route... Le carrosse arrivait dans la minute, et quel carrosse, à quelle allure!...

Avec un cocher devant, et deux laquais derrière, tiré à quatre chevaux blancs, il dévalait les côtes à bride-que-veux-tu, il les grimpait en dévore-montagnes et, partout, des landes solognotes aux prairies de Loire, et à la sombre forêt des Loges, courant, virant, roulant, volant, il allait à tombeau ouvert, sur un rythme endiablé qui, bouleversant ciel et terre sur son passage, arrachait aux pierres des gerbes d'étincelles, à la terre des gloires de poussière, aux populations des cris d'admiration et au soleil même, au grand soleil de juillet appesanti sur les moissons, la fugitive complicité d'une brise légère.

Et pour que nul n'en ignorât, tous et tout, dans cet équipage, les domestiques par les couleurs de leurs livrées, les chevaux par les armes de leurs caparaçons, le carrosse par ses écussons, célébraient la très haute, noble et puissante maison de Bourbeuil, et

semblaient dire à leur manière : « Honneur, honneur au nom de notre maître et seigneur. A nous de proclamer ici sa gloire. A vous, bonnes gens, de l'acclamer... »

Alors, les oiseaux de la forêt s'égosillaient en trilles éperdues; les chiens jappaient, aboyaient, hurlaient à gorges déployées; les chats grimpaient au faîte des arbres pour mieux voir; les manants ôtaient leurs bonnets; les femmes faisaient la révérence villageoise, comme saisies soudain au milieu d'une bourrée champêtre; à pleines mottes, la terre se soulevait, curieuse; et le soleil, avec d'interminables complaisances, caressait la pourpre et faisait chanter les ors du blason fameux, pour mieux dire et redire à Dieu même, en son ciel, la prodigieuse puissance d'un étonnant baron français, qui avait nom Bourbeuil.

Pendant ce temps, à l'intérieur du carrosse, mollement assis sur plusieurs épaisseurs de coussins, qui amortissaient les cahots, le baron, maître de l'équipage, ponctuant de monosyllabes distraits les bavardages des trois gentilshommes ordinaires qui l'accompagnait, caressant d'une main rêveuse la barbe qu'il portait à la mode de son ancien roi, Henri le Béarnais, savourait, avec de longues, avec d'interminables délices, le concert de cris discordants qui, dans un tumulte joyeux, s'élevait sur sa route comme un hommage.

Brusquement, l'enchantement cessa. Dans la voiture, un choc brutal jeta deux des gentilshommes sur les deux autres qui leur faisaient face. Furieux, tous quatre descendirent aussitôt.

— Ah çà, la Ramée, cria Bourbeuil à son cocher, deviens-tu fou? Que te prend-il?

— C'est ces messieurs-là, monseigneur, ces messieurs-là, balbutia l'autre.

Et il pointa du doigt vers les chevaux.

Quatre hommes les tenaient arrêtés par la bride, quatre hommes de noble mine, grands, sveltes, qui portaient cuirasses.

— Ah çà, peste, messieurs, qui êtes-vous donc, et de quel droit?... hurla l'un des seigneurs qui accompagnaient le baron.

— Peu vous importe ce que nous sommes, répondit l'un des inconnus.

— Dieu seul s'en soucie, dit un autre.

— Et le diable seul le sait, ajouta un troisième.

A ces mots, le quatrième homme s'avança. Son armure niellée, fleurie de bizarres arabesques, brillait d'un éclat étrange dans les déchirures de soleil que filtraient avarement les arbres de haute futaie. Son visage anguleux portait une barbiche et des moustaches mousquetaires du dernier galant, conformément aux canons de la mode la plus récente. Il avait en tout l'allure d'un personnage du plus beau rang, avec un nul ne savait quoi de captieux, même

d'envoûtant, qui faisait vaguement peur, sans raison apparente. Il alla vers Bourbeuil et, se découvrant devant lui, le salua, en balayant le sol de son feutre empanaché.

— Excusez-nous, monseigneur, dit-il. Mais il paraît que vous allez au château de Fontainebleau voir le roi Louis XIII. N'est-il pas vrai?

— Cela est, répondit Bourbeuil. Comment le savez-vous?

— Nous le savons, monseigneur, par la raison que les amis du roi Louis ne sont pas nos amis; mais alors, pas du tout, monseigneur, pas du tout... N'est-il pas vrai, messires? ajouta-t-il, se tournant vers ses compagnons.

A cette question, les trois autres, pour toute réponse, partirent d'un long rire un peu rauque et comme forcé qui, de taillis épais en futaies altières, courut, glacial, éveillant des échos inquiétants.

— Le roi Louis est trop bigot, bougonna l'un, aussi bigot que ses pères Jésuites.

— Le roi Louis est trop prude, grommela l'autre, aussi prude que ses nonnes carmélites.

— Le roi Louis est trop débonnaire, grogna le troisième, aussi débonnaire que ses mendiants cordeliers.

— En garde, messieurs, en garde, si vous êtes dignes gentilshommes, s'écria celui qui paraissait commander le groupe.

— En garde, répondit Bourbeuil; et, jaillissant du fourreau, sa lame flamboya dans le soleil.

— Arrêtez, monseigneur, arrêtez-çà, je vous en prie, dit un des trois vassaux qui entouraient le baron.

— Pourquoi, messire? demanda Bourbeuil.

— Pourquoi? Parce que...

Il hésita.

— Parce que, dit enfin le gentilhomme, nous sommes dans la clairière de Chicamour. Mille sorcelleries, depuis des siècles, se déroulent ici. N'est-ce pas en ce lieu même que messire Guillaume de Lorris, le docte et doux auteur du « Roman de la Rose », perdit un ami, enlevé par une fée?

— Fadaises, mon cher, rêveries que tout cela, rêveries de poète... Ne laissons pas salir l'honneur de notre roi.

Et s'élançant, le baron commença de croiser le fer avec le chef des spadassins.

— Non, messires, non, la lutte serait trop déloyale, cria un autre ami de Bourbeuil.

Et s'adressant aux inconnus :

— Vous portez la cuirasse, messieurs, et l'armure. Nous ne sommes, quant à nous, qu'en habits de cour.

— C'est juste, répondit le chef des assaillants. Qu'à cela ne tienne...

Il fit un geste. Les quatre cuirasses disparurent.

Les quatre hommes ne portaient plus que colletins de cuir et chausses d'escarlate rouge.

— En garde, messieurs, en garde, et que le roi nous aide, cria l'un des gentilshommes qui accompagnaient le baron.

— Le roi, sans doute; mais Dieu d'abord, reprit Bourbeuil. Que Dieu, messires, nous soit en aide.

Et de la dextre, largement, il se signa. Ses trois amis en firent de même.

A peine le dernier d'entre eux achevait-il un dernier signe de croix que les quatre inconnus s'étaient évanouis. A leur place, quatre corbeaux battaient l'air éperdument; et d'un vol lourd, dans un long croassement, tous quatre allèrent se percher sur les hautes branches d'un orme proche.

Bourbeuil et ses amis remontèrent en carrosse. Pendant une lieue, les sinistres oiseaux suivirent l'équipage, voletant de branche en branche, d'arbre en arbre, et de bois en bois.

A plusieurs reprises, le baron et ses amis tirèrent sur eux des salves de mousquetons et de pistolets d'arçons. Deux ou trois fois, ils crurent les atteindre. Et, par la suite, ils racontèrent qu'en tireurs des plus habiles, ils étaient certains d'avoir visé juste.

Enfin, les quatre corbeaux se posèrent sur un vieux chêne. Bourbeuil fit arrêter le carrosse. Il descendit avec ses compagnons de route.

Les oiseaux sinistres avaient disparu.

Seul, un vieil homme ramassait non loin de là des cotrets, (1) qu'il assemblait en fagotins.

— Hé, l'homme? appela le baron.

— Monseigneur...

— Dis-moi donc, ce chêne, tu le connais?

— Oui-dà, monseigneur; depuis toujours que je le connais. C'est un arbre plus vieux que vous et moi réunis.

— N'a-t-il rien de... particulier?

— Rien, monseigneur, non, rien, je pense...

Les quatre gentilshommes remontaient en carrosse, quand soudain, le vieillard les rappela.

— Si, monseigneur, si fait, dit-il, je me rappelle une chose. On a branché là, il y a quelques mois, quatre larrons de grands chemins, quatre pendards qui détroussaient les passants. Ils ont fait quatre beaux pendus. Puis les oiseaux du ciel les ont mangés.

— Ah, murmura Bourbeuil, devenu songeur, et comment s'appelaient-ils, bonhomme, qui était-ce?

— Oh, çà, monseigneur, dit l'autre, il faudrait le demander à messire le bailli. C'était, comme qui dirait, quatre inconnus, quatre seigneurs sans importance...

Louis, XIIIe du nom, roi de France et de Navarre, arpentait son cabinet avec une vive impatience depuis

(1) Cotret : fagot de bois, court et peu épais.

quelques minutes, quand son valet introduisit le baron de Bourbeuil et ses trois amis.

— Enfin, monsieur de Bourbeuil, dit le roi, vous voilà donc. Savez-vous pas que l'exactitude est la politesse de mes gentilshommes?

— Nous avons été retardés, sire, dit un des visiteurs.

— Par quoi, par qui, s'il vous plaît? demanda le roi.

— Oh, par rien, sire...

— Par rien, vraiment?

— Par si peu que rien, nous avons rencontré en forêt...

— Recontré quoi? Rencontré qui?

Bourbeuil prit la parole :

— Nous avons rencontré, sire, dit-il; et cela, — nous prions Votre Majesté qu'elle daigne vouloir nous en excuser — cela, certes, nous a retardés, nous avons rencontré...

Une seconde, il hésita; puis, avec un sourire ambigu :

— Quatre seigneurs sans importance, acheva-t-il.

Louis XIII n'insista pas. Il était homme d'esprit. Et il savait que, comme l'État, l'Orléanais a ses secrets...

LÉGENDE ET HISTOIRE DU DERNIER BARON DE LOURY

L'ÉCART des routes nationales, entre Orléans et Neuville-aux-Bois, au cœur de l'ancienne forêt des Loges, existe, paisible, — ou plutôt, oubliée, achève de mourir, — à l'ombre d'une église gothique et d'un château démantelé, une agglomération qui porte le nom rustique et terne de Loury.

C'est plus qu'un hameau; c'est moins qu'un village; c'est une humble bourgade, aux allures somnolentes, qui, pour le promeneur pressé, doit sembler le pays même du bonheur de vivre.

Au XVIe siècle et au XVIIe siècles, pourtant, Loury a connu des heures tragiques. Leur histoire dort dans des cartons d'archives. Leur légende vit dans la mémoire des derniers habitants. Et le soir, pendant les veillées d'hiver, pour les amis, pour les

gens sûrs, sous les manteaux des cheminées, on raconte encore; parfois, l'on chuchote...

Quand, en l'an de grâce 1621, Isaac Lamy, baron de Loury, maria sa fille cadette, Suzanne, à Jean de Pélard, seigneur de Montigny et d'Attray, chacun, du tabellion au plus petit bûcheron, et du bailli au plus pauvre valet de ferme, commença de respirer. L'ordre allait revenir dans Loury, sans doute, et, à défaut de bonheur, un peu de calme, un peu de paix pour les petites gens. Tous en avaient besoin, après les événements qui, cinquante ans plus tôt, avaient secoué la paroisse. Pensez donc! Voir se suicider le seigneur du bourg et décapiter en place publique sa dame, pour crime de droit commun, n'y avait-il pas eu là de quoi faire trembler les cœur les plus durs, de quoi troubler les esprits les plus blasés, de quoi blesser les âmes les moins vulnérables? Et chacun à Loury, avait ressenti cette ignominie un peu comme une injure personnelle. Il n'y avait eu pourtant rien à redire. La sentence avait été sagement rendue, et ç'avait été justice qu'on l'exécutât sans faiblesse.

Bien des vieux du pays, des « anciens » comme on les appelait, se rappelaient encore toutes les péripéties de cette pénible histoire. Et, après cinquante ans, ils la racontaient encore fidèlement.

Tout avait commencé en 1563. Cette année-là, le baron de Loury, Méry Lamy, inconsidérément,

avait épousé Anne Barathon, beaucoup plus jeune que lui. D'abord, elle ne sembla pas une mauvaise femme : un peu écervelée, soit; mais on n'avait rien de bien précis à lui reprocher.

Et puis, au bout de trois ou quatre ans, Hector de Morinvilliers, seigneur de Poupry, commença de fréquenter assidûment au château de Loury. Les mauvaises langues disaient qu'il faisait la cour à la dame; oui-dà, elles osaient le prétendre, à voix basse, pendant les veillées... Mais on dit tant de choses, pour passer le temps, pour meubler les hivers, que beaucoup de gens sérieux, des prud'hommes, comme monsieur le bailli ou maître Longuet, le tabellion garde-notes, n'accordaient à ces racontars que des haussements d'épaules.

Et puis, une belle nuit, le baron Méry Lamy trépassa; nul ne fut admis à voir son corps; et on l'enterra dans la chapelle du château, à la cloche de bois, comme un voleur des grands chemins.

Puis, dans l'année, le seigneur de Poupry épousa la jeune veuve du baron de Loury.

Alors, il n'y eut personne, dans le village, qui doutât qu'un crime seul pouvait avoir favorisé cette union maudite.

De son côté, la famille du défunt eut vite des soupçons. Immédiatement, elle dénonça le nouveau sire de Loury et sa femme à la justice.

Un matin, la troupe vint assiéger le château de

Loury pour se saisir du seigneur, le livrer aux tribunaux, et lui faire expier, avec ce forfait, beaucoup d'autres qu'il avait commis. Les langues, en effet, mises en confiance par l'arrivée du prévôt et de ses hommes, se déliaient. Chacun osa porter à haute voix des accusations qu'il n'avait jusque-là murmurées que pour lui seul, ou pour quelques rares intimes.

Hector de Poupry était convaincu de vols, de meurtres, d'incendies volontaires. Il vint même, du lointain Saint-Gondon, un meunier qui raconta comment le nouveau sire de Loury, pour lui soutirer une importante somme d'argent, avait mis le feu à son moulin.

Barricadé dans son château, le seigneur résista tant qu'il put. Quand enfin les vivres manquèrent, et qu'il se vit perdu, comprenant que sa fin approchait, voulant éviter la condamnation en justice et l'exécution en place publique, il chargea un pistolet; puis il donna ordre à l'un de ses domestiques, son âme damnée dans ses anciens brigandages, de préparer un grand feu, en amoncelant des fagots et des rondins. Quand il vit les archers escalader les courtines de son château, il tendit le pistolet à son complice, et lui commanda de tirer en visant sa tête, puis de jeter son corps dans les flammes. Le valet ayant exécuté l'ordre de son maître, on trouva ce dernier à demi brûlé.

Anne de Loury, qui avait été complice dans l'assassinat du malheureux Méry Lamy, fut arrêtée, jugée à Orléans, et décapitée, sur la place du Martroi de cette ville, en présence d'une immense foule.

Jamais les anciens qui avaient assisté à cette scène n'avaient pu en oublier les atroces détails. Tous avaient tremblé en voyant que le bourreau, pourtant fort expérimenté au dire des connaisseurs, ne pouvait trancher la tête de la condamnée. Il n'y parvint qu'après avoir asséné maladroitement plusieurs coups de hache sur ses épaules. Son corps, enfin, avait été suspendu au gibet, avec l'inscription suivante : « Voilà le guerdon (1) de deux paillards. »

Cela s'était passé le 17 mars 1573.

Cette histoire tragique, le curieux pourra la retrouver, aujourd'hui encore, dans les annales et les archives de cette époque.

Mais, sur ce sombre passé, le temps avait fait son œuvre, en ce matin de 1621 qui retentissait des joyeux carillons d'un beau mariage.

Dix ans après l'exécution d'Anne de Loury, Jean Lamy, sieur de Ronville, avait été nommé tuteur des enfants de la victime, Méry Lamy, et de sa criminelle épouse.

(1) Guerdon : salaire, récompense.

Un fils du seigneur assassiné, Isaac Lamy, avait épousé en 1607 Marguerite Catel, fille du seigneur des Ruées à Sully-la-Chapelle. Ensuite, il avait vendu à Charles de Beauclerc, secrétaire d'État, la plupart de ses terres d'Aschères-le-Marché.

Puis il avait marié sa fille Louise, dame de Loury, à Louis de Rochechouard, seigneur de Montigny.

Enfin, par cette belle matinée, c'était sa fille cadette qu'il mariait, Suzanne, également dame de Loury, tendrement aimée des habitants du bourg, et surtout des pauvres gens, dont elle était la Providence. Le jeune époux, à vrai dire, était peu connu. Il s'appelait Jean de Pelard, seigneur de Montigny et d'Attray, comme nous l'avons dit plus haut. Et chacun, à Loury, en attendait merveilles...

Or, c'est ici que la légende se sépare de l'histoire. Suivons celle-ci, d'après les documents du temps, avant d'achever ce récit en évoquant celle-là, qui nous laissera, au reste, sur une fin plus riante...

Dans tous les cas, un dernier point est commun à la tradition stricte et à la tradition embellie : vite, très vite, chacun, à Loury, dut revenir sur ses illusions. Avec Jean de Pelard, c'était le règne du cruel Hector de Poupry qui recommençait. Pire, même : celui-ci était allé jusqu'au crime, celui-là poussa au sacrilège.

Le trait dominant du sombre caractère de Jean de Pelard, devenu, par son mariage, sire de Loury, plus encore que la débauche dans laquelle il se vautrait, plus que la cruauté qu'il manifestait souvent, ce fut l'avarice, la cupidité.

Elle le conduisit, après bien d'autres forfaits, à prétendre confisquer à son profit des biens qui dépendaient de la cure et pour lesquels le curé de Loury devait célébrer des messes et acquitter divers services, qui témoignaient de l'appartenance de ces biens à l'Église.

D'abord, il défendit au curé, nommé Jean Lesueur, de mettre les pieds dans son château. Mais il ne s'en tint pas là...

Le 30 août 1646, la messe dominicale terminée, pendant que les fidèles quittaient l'église en bavardant, et s'attardaient sous les marronniers de la grand'place, le seigneur Jean de Pelard, contre son habitude, resta dans son banc seigneurial, et attendit. Ce n'était point dans sa nature de se perdre si longuement en oraisons, pourtant...

Le curé Lesueur, pendant ce temps, se dévêtait de ses ornements sacerdotaux selon le rituel. Puis il fit une brève action de grâces et, lentement, descendit les marches de l'autel. Le seigneur, alors, se jeta sur lui, et le transperça de trois coups d'épée dans le ventre. Un grand nombre de paroissiens,

accourus immédiatement au bruit du meurtre, emportèrent le prêtre à la cure.

« Celui-ci, raconte en propres termes l'abbé Porcher, curé de Loury un siècle plus tard, fait venir à son chevet le seigneur, lui fait un dernier adieu avec les sentiments que lui inspire le saint ministère, lui pardonnant publiquement et avec la plus chrétienne générosité les coups mortels qu'il lui a portés, l'embrasse tendrement, puis il fait ses adieux à ses paroissiens, recommandant son peuple à Dieu, et il meurt saintement le soir même. »

Le corps du prêtre fut inhumé dans l'église voisine de Rébréchien, en présence de deux vicaires généraux, Louis de Menou, doyen de l'église d'Orléans, et Robert Martin, docteur en droit, chanoine de la même église.

L'église de Loury, comme l'exigeait la procédure en matière de sacrilège, fut interdite et fermée. Le lendemain de l'enterrement, le Saint-Sacrement, les saintes huiles et l'eau baptismale furent transportés solennellement par le clergé voisin et toute la population à la chapelle de la Roncière, où furent célébrés les offices paroissiaux jusqu'au 11 février 1647.

A cette date, le siège épiscopal d'Orléans était vacant, depuis la mort de Mgr de Nets, survenue le 19 janvier précédent. Les vicaires capitulaires, qui administraient le diocèse dans l'intérim, « requirent » Pierre de Harvilliers, évêque de

Bourges, de passage à Orléans, et le prièrent de se rendre à Loury pour réconcilier l'église. Le lendemain, on rapporta de la Roncière le Saint-Sacrement à l'église paroissiale.

Des sanctions furent prises, d'autre part, contre Jean de Pelard, après son crime. Le roi supprima la baronnie de Loury, libéra les vassaux de toutes leurs servitudes à l'égard du seigneur, ferma le four banal et le moulin à farine qui fonctionnaient au profit du château, et fit cesser le marché aux grains qui se tenait sur la place publique. Les marchands allèrent s'installer dans une autre localité.

La population de Loury diminua très sensiblement, d'autant plus que trois épidémies de peste, en 1583, en 1625, puis en 1629, avaient fait mourir le quart des habitants, dès avant les événements que nous venons de rapporter.

Beaucoup de maisons, abandonnées, tombèrent en ruine.

Ainsi dépérit Loury, qui avait été un village important, florissant, et qui n'est plus de nos jours qu'une misérable bourgade, à la suite des crimes commis par deux générations de seigneurs de la même famille.

Au milieu du siècle dernier, le donjon du château avait disparu; les fossés étaient comblés; et, devenue mensongère, la noble devise des anciens seigneurs,

« Au besoing on coignaist Lamy »

avait sombré avec la baronnie.

Sombré? Non. Disparu? Pas tout à fait. La tradition populaire, de son côté, avait suivi son libre cours. L'histoire que je viens de vous raconter, tragique, pénible, vous la trouverez, amis lecteurs, chez Le Maire et Duchâteau, chez Lottin et Patron, qui sont les plus fameux chroniqueurs de l'histoire orléanaise, vous la trouverez dans les archives paroissiales de Loury, vous la trouverez dans un curieux petit ouvrage, publié en 1859 par Houdas, et intitulé « Notice sur Loury ».

Mais la légende, qui est plus naïve et plus riche de merveilleux, pour la trouver, pour la redécouvrir, il vous suffira d'aller interroger un vieux paysan, un vieux bûcheron de Loury, les anciens du village, les sages de la tribu...

Eux seuls pourront vous dire, car eux seuls connaissent la belle histoire du dernier baron de Loury et du bonhomme Riblet.

A-t-il existé, ce Riblet? Je n'ai nulle part trouvé sa trace écrite. Mais à vrai dire, qu'importe? Elle est belle, cette histoire, parce qu'elle est juste. Les méchants y sont punis, et les bons récompensés. La justice y éclate à la face du ciel; et l'injustice, vouée de droit aux enfers, réintégrant sa place naturelle, rentre sous terre...

L'histoire peut s'écrire — et s'écrit — de deux manières : sur des textes ou sur des prétextes. Nous venons de voir quelle fut, selon les textes, l'histoire

du dernier baron de Loury. Ne nous reste-t-il pas, maintenant, à découvrir l'histoire à laquelle ce même baron servit de prétexte? Entre les deux versions, amis lecteurs, chacun de vous choisira.

Nous revoici donc au lendemain de la noce de Jean de Pelard.

Vite, à Loury, chacun fut édifié sur la vie de folies et de scandales dans laquelle se complaisait le nouveau baron.

Et tous, ainsi que nous l'avons déjà vu, se rappelaient avec terreur le couple maudit qui, cinquante ans plus tôt, du haut du même château, avait régné sur le même village, avant de finir tragiquement. Une telle honte allait-elle recommencer? Cela ne devait pas être.

Et c'est ici que la légende, telle qu'elle est venue jusqu'à nous, telle qu'on l'entend encore des nos jours, entreprit de remonter, à rebrousse-temps, le cours des événements.

Non loin du bourg de Loury, à l'orée de la forêt des Loges, vivotait alors, sur un maigre champ, un brave homme besogneux, simple et craignant Dieu, qu'on appelait le père Riblet. Comme son arpent de terre ne suffisait pas à sa subsistance, il allait faire des journées pour le compte du redoutable baron. Sans doute, celui-ci n'aurait-il jamais appris son existence; et sans doute, ne l'aurait-il pas distingué

de la foule anonyme des travailleurs qui peinaient sur ses terres si, par hasard, un beau jour d'été, à midi...

Quel jour, au fait? Nul ne peut le dire. Et cela importe peu. Ce que nous savons, c'est que ce jour-là, il faisait chaud, très chaud; le soleil éclatait sur la plaine. Jean de Pelard rentrait d'une longue chevauchée, au pas, négligemment, au gré de sa monture; et, regardant sans les voir tous ses gens dont les bures grouillaient parmi ses blés, il rêvait, presque benoîtement, à Dieu, pardon, au Diable savait quoi... Ce fut alors que, tout à coup, la sonnerie grêle d'un Angelus se fit entendre, irrégulière, qui s'égrenait capricieusement. Elle venait de la forêt des Loges. Le baron de Loury fronça le sourcil. Chez lui, dans son domaine, il avait interdit au curé, Jean Lesueur, de se livrer à ces braveries qui troublaient ses tâcherons dans leur travail. Mais cet angelus-là ne venait pas du village. Il le reconnaissait bien : c'était celui d'une petite chapelle, perdue au fond des bois, à quelques lieues plus loin, et dédiée à la Vierge sous le vocable de Notre-Dame du Bourg-Neuf.

Messire Jean haussa les épaules et, d'un coup de poing rageur, en guise de protestation, enfonça sur son chef son beau chapeau empanaché. Il allait reprendre sa route quand, au bord d'un fossé, à l'ombre d'un bouchon d'ormeaux, il avisa Riblet. Tout d'abord, il n'en crut pas ses yeux. Le petit homme avait ôté

son chaperon et semblait plongé dans une oraison, debout, l'air extasié, le regard absent. Le baron alla jusqu'au maraud et, arrivé à sa hauteur, d'un bond, sauta de cheval. En deux enjambées, il eut franchi le fossé. L'autre ne paraissait pas le voir. Il le saisit par les épaules et le secoua comme un prunier. Le bonhomme ne bougea pas. Il marmonnait une pate-nôtre entre ses dents, dans un mélange de méchant patois et de latin d'arrière-cuisine. Hors de lui, Loury lui donna une énorme bourrade entre les côtes. L'autre restait impassible. Enfin, lentement, il se signa, remit son chaperon sur sa tête et, se tournant vers son seigneur, fit une révérence gauche qui faillit lui faire perdre l'équilibre.

— Ah, ça, maraud, hurla le baron, sais-tu pas que j'ai fait dire à son de caisse que je n'entends sous aucun prétexte, aucun, tu m'entends? aucun, que mes gens s'arrêtent dans leurs travaux. C'est pour cela que j'ai fait supprimer la sonnerie de l'angelus sur mes terres, le sais-tu, maraud, le sais-tu?

Et il reprit le bonhomme par le col de son sarrau, et le secoua de plus belle, ivre de colère.

Le tâcheron attendit que le maître fût calmé, puis, de sa voix basse et lente, détachant bien ses mots :

— Oui-dà-bien, monseigneur, dit-il, oui, j'savons ça. Mais Not'Seigneur, là-haut, i disont l'contraire'

d'vous, monseigneur, et ça, il l'aviont dit ben avant vot'naissance.

Le baron fut décontenancé une minute par cet épais bon sens, par cette jugeotte aussi inébranlable que cette carcasse. Il regarda les paysans qui, à l'entour, redoublaient de labeur; puis, d'un ton plus calme, et comme finassier :

— Mais les autres, dit-il encore, tu vois bien, bonhomme, que les autres, ils ne font pas comme toi.

Le tâcheron leva vers son seigneur un œil candide, qui aurait troublé tout autre que Jean de Pelard; et, sans montrer la moindre ombre d'émotion, ni même de gêne :

— Oui-dà-bien, monseigneur, oui-dà-peut-être ben, dit-il encore, mais si les autres, i's'allions tous se j'ter à l'iau, j'devrions-t-i en faire autant?

Loury regarda longuement le bonhomme; et un sourire sardonique se dessina lentement sur ses lèvres. Il se tut quelques minutes; puis, sautant sur son cheval :

— Ton nom, maraud? demanda-t-il.

— J'm'appelons l'pé Riblet, monseigneur.

— Et tu demeures?

— Sur la route de Neuville, monseigneur, à l'orée du boué.

A peine avait-il fini de parler que messire Jean avait disparu, dans une galopade qui couvrit le tâcheron de poussière.

— Diab' d'homme, dit Riblet. Et longuement, il fourragea dans sa tignasse.

A partir de cette date, chaque jour que le Bon Dieu faisait, Jean de Pelard prit l'habitude d'amener des compagnies à l'heure de l'angelus, pour assister à ce qu'il appelait le spectacle. Et c'étaient des concerts de cris, de rires, de gloussements. Filles de fermes, créatures de cabarets, grandes dames désœuvrées, jeunes libertins, vieux soudards désabusés, tout un monde, conduit par le baron de Loury, défila autour de Riblet, sans que celui-ci, plongé dans sa prière, vît personne, et entendît rien.

Un jour enfin, messire Jean voulut varier son plaisir.

Il envoya Riblet, terrorisé par ses menaces, et dûment chapitré, faucher un champ... qui venait d'être labouré.

Le brave homme s'exécuta. A l'heure dite, une joyeuse compagnie arriva sur les lieux indiqués. Au spectacle de ce pauvre idiot qui, consciencieusement, coupait de sa faux les mottes de terre, explosa de toutes parts, un véritable tonnerre de rires. Quand sonna l'angelus de Notre-Dame du Bourg-Neuf, Riblet, rangeant sa faux contre un fût d'arbre, ôta son bonnet, se signa, pria longuement, sans s'occuper de la compagnie.

Mais, au lieu de reprendre sa faux et son bizarre

labeur, quand il eut achevé sa patenôtre, et se fut signé puis, à gestes lents et méticuleux, recouvert de son bonnet, il marcha vers Jean de Pelard et la nombreuse société qui l'entourait. Ce n'était plus le brave imbécile dont chacun à Loury commençait de faire des gorges chaudes. Son regard fulgurait, son pas était ferme, presque imposant; il redressait autant qu'il pouvait sa petite taille, un peu ridicule. Quand il se campa devant le baron, d'un coup de poing, il enfonça sur son chef son chaperon, comme faisait Loury de son chapeau à la première sonnerie de l'angelus.

Et ainsi, fier, regardant son seigneur droit dans les yeux : « Monseigneur, dit-il, changez de vie, ou alors, à son tour, c'est le Bon Dieu qui se moquera de vous. »

Riblet ne patoisait plus. Riblet avait parlé comme un prophète.

La colère du baron de Loury fut terrible. Il fit attacher Riblet à un van; puis, ainsi ligoté, le fit jeter dans la plus profonde oubliette de son château, pour que là, sans autre compagnie que celle des rats, derrière une triple porte fermée à triple tour, le malheureux mourût de faim.

Ce soir-là, sur le minuit, l'ermite qui desservait la chapelle de Notre-Dame du Bourg-Neuf crut avoir une hallucination. Il se leva et s'habilla en hâte. Aucun doute n'était possible. Toutes les cloches

de la petite église sonnaient à la volée, comme pour une fête majeure, ou comme pour un mariage, pour un baptême. Quand il sortit de son humble cellule, il vit qu'une grande foule l'avait précédé : de Neuville, de Loury, des huttes des bûcherons, des « boqueteux » comme on disait alors, parsemées dans les clairières de la forêt des Loges, hommes, enfants, vieillards, et les animaux même, les sauvages comme les domestiques, étaient accourus, entraînés dans un même élan.

L'ermite fendit la foule, alla jusqu'au parvis de l'humble chapelle; et là, sur la dalle du seuil, il découvrit, lié à un grand van, meurtri, rompu, sanglant et radieux, le père Riblet, celui de Loury, le souffre-douleurs de Jean de Pelard.

On le détacha, on le fêta, bien sûr; et chacun le pressait de questions. Or, tandis que la foule, émerveillée, entonnait un vibrant Te Deum, un seul homme considérait tout cela simplement, avec candeur, presque avec amusement, sans ombre de surprise, comme une chose naturelle. C'était Riblet.

Il trouvait bien normal que la Bonne Dame l'aimât. Il l'aimait tant lui, Riblet, la Bonne Dame.

Quant au méchant baron de Loury, Jean de Pelard, il s'enfuit de son château par un souterrain secret; personne, jamais, ne le revit dans le pays.

Telle est donc la légende. Ils connaissaient sans doute pourtant l'histoire, les gens de Loury qui ont arrangé cette légende. Mais ils ne croyaient pas aux faits, eux. Ils croyaient à l'Esprit. C'était là leur revanche sur des siècles d'humiliations publiques et de secrètes sagesses, des générations de labeur et de silence.

La vérité selon leurs yeux, ils la connaissaient, certes. Mais ils préférèrent la vérité selon leur cœur et leur esprit.

Après tout, qui pourrait leur donner tort? Le monde n'est-il pas différent pour chaque regard qui le découvre, pour chaque cœur qui s'attache à l'aimer, pour chaque esprit qui cherche à le comprendre?

Légende, histoire : simple querelle de mots.

Vérité? Simple question d'optique.

La charmante petite église de Loury conserve encore aujourd'hui, accroché au mur nord de sa nef, un tableau daté de 1681, œuvre d'un peintre anonyme et sans doute local.

Le bonhomme Riblet, lié à son van par des cordelettes dorées, en occupe le centre; un paysan figure à côté de lui, un genou en terre ; à quelques pas, une paysanne lève une main au ciel et tend l'autre vers le bonhomme, comme pour crier au miracle. A gauche, un prêtre paraît sur le seuil de la chapelle de la Bonne

Dame. A droite, une tour évoque le château du dernier baron de Loury.

La scène est traitée avec une savoureuse naïveté, qui laisse entrevoir chez l'auteur de la toile un aimable précurseur du bon douanier Henri Rousseau.

Un autre souvenir rappelle encore, de nos jours, la légende du bonhomme Riblet.

C'est un dicton assez trivial, que les habitants de Loury répètent lorsque l'un d'eux se trouve, inopinément, dans un grand embarras : « Il est, disent-ils alors, comme Riblet, le... derrière dans son van. »

Ainsi va l'esprit orléanais. Observateur malicieux, d'une situation insolite, il dégage une morale d'application pratique; et, avec une méchante affaire, il fait un bon mot...

LE VIOLONEUX DU DIABLE

ITUÉ entre Huisseau-sur-Mauves et Chaingy, aux confins de la Beauce et du Val de Loire, le château de Montpipeau, qu'habite le souvenir de François Villon, et qui fut le siège de la plus célèbre et importante seigneurie de l'Orléanais sous l'Ancien Régime, appartenait, dans les dernières années du règne de Louis le Bien-Aimé, quinzième du nom, à François-Camille de Polignac, brigadier aux Armées du Roi.

Galant homme, spirituel, rimailleur à ses loisirs — qui se trouvaient être nombreux — Polignac tenait chez lui cénacle littéraire et recevait à table ouverte tous les beaux esprits de l'Europe des Lumières, l'hiver dans son luxueux hôtel parisien, et l'été dans sa résidence de Montpipeau.

Chaque année, pour flatter des hôtes plus que blasés, il s'attachait à varier plaisirs et surprises.

Un été, pourtant, l'ingénieux homme se trouva pris

de court. Médianoches, ballets, proverbes, jeux d'eaux, feux d'artifices, toute la gamme des divertissements à la mode était épuisée. Ce fut sa femme qui le tira de cet embarras.

C'était une maîtresse femme que Marie-Louise de la Garde, dame de Polignac, une femme qui avait, comme dit la sagesse populaire, les pieds sur la terre et la tête sur les épaules.

Pendant que son volage époux, gentilhomme grimé en berger dans la manière de M. de Florian, se faisant le Tircis de toutes les plantureuses Philis beauceronnes, tournait en vers musqués de galants madrigaux et des rondeaux piquants, elle, dame Marie-Louise, dépouillait les comptes de l'intendant et des régisseurs, réglait les coupes de bois, signait les baux, encaissait les fermages, discutait des devis d'entrepreneurs ou les marchés de fournisseurs et, malgré tout cela, au milieu de toute cette activité, trouvait le moyen encore et le temps aussi, d'aller visiter les pauvres que lui signalaient les curés des nombreuses paroisses du domaine, à Chaingy, à Rozières, à Épieds, à Gémigny, à Saint-Sigismond — que les gens du cru appellent « Saint-Si'mond » — à Patay, à Saint-Ay et à Bussy-Saint-Liphard.

Un soir donc, en rentrant d'une de ces charitables excursions qu'elle nommait, se moquant elle-même, « ses tournées pastorales », elle aperçut son mari en compagnie du spirituel abbé de Voisenon qui, l'été,

s'instituait chaque année grand-maître des menus plaisirs à Montpipeau.

Tous deux, assis sur un banc de pierre, dans l'aimable retrait d'un bosquet de roses crémeuses, indifférents au serein que le crépuscule jetait sur les jardins, discutaient avec une grande animation.

Elle s'approcha sans qu'ils la vissent.

— Mon cher Voisenon, disait Polignac, pardonnez-moi, mais vos projets, franchement, ne valent rien. Nous avons essayé tout cela. Ce qu'il faut faire tâter aux invités, c'est du nouveau. Si nous leur servons un plat refroidi, nous serons perdus d'honneur et, ma foi, il ne nous restera plus qu'à mourir comme Vatel mourut...

— Je sais, je sais, murmura Voisenon. Et pour la première fois peut-être de sa vie, restant court, cet étincelant causeur se tut.

Ce fut alors que, sans le vouloir, et sans même le savoir, madame de Polignac vint sauver une situation désespérée.

— Mon ami, dit-elle à son mari, je viens de faire la connaissance d'un homme étonnant.

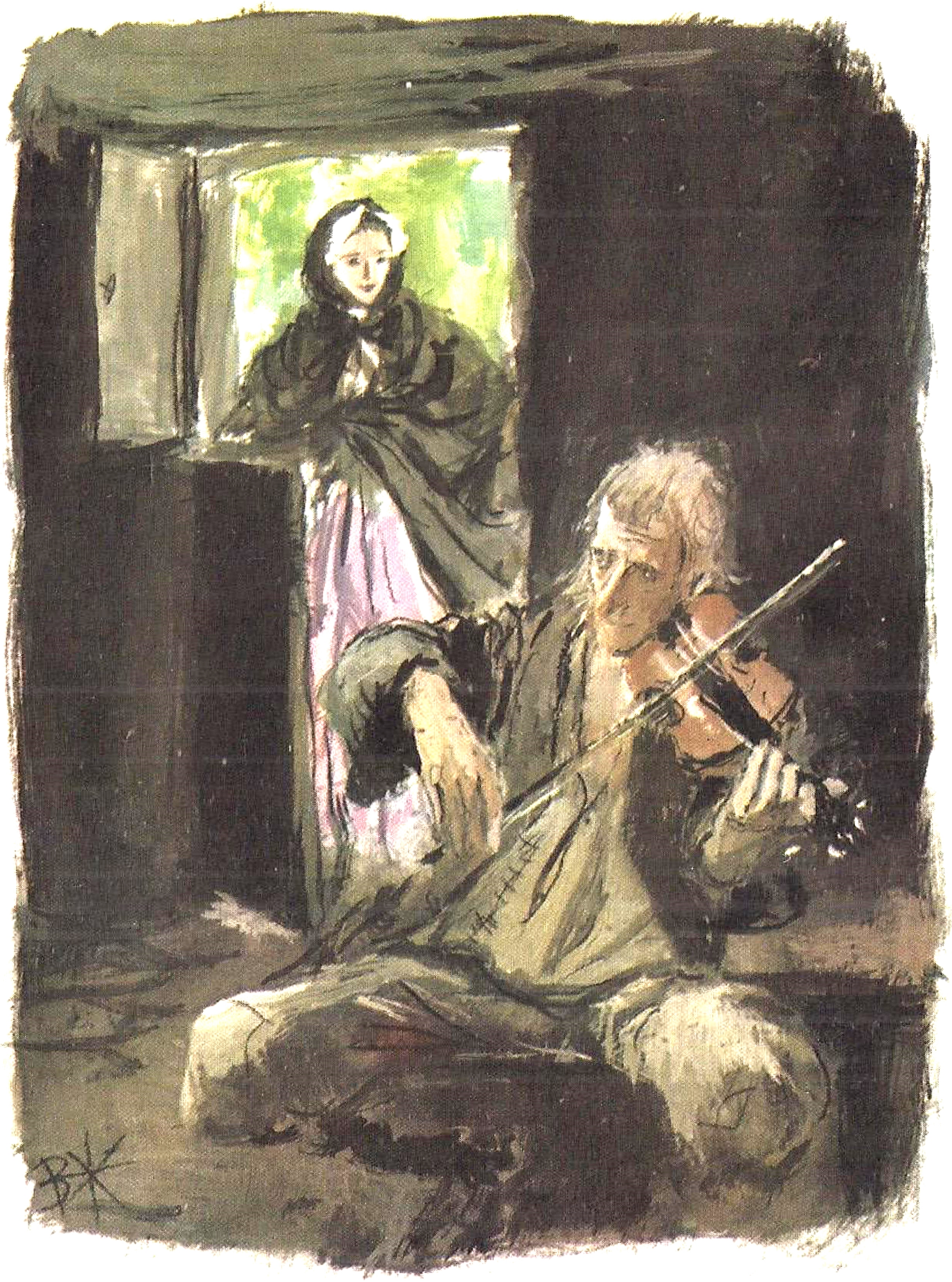
— Étonnant?

Le sire de Montpipeau et son ami échangèrent un bref regard complice. N'était-ce pas cela, précisément, qu'ils recherchaient, quelqu'un qui étonnât leur public sceptique?

— Asseyez-vous, ma bonne amie, dit Polignac.

Il jouait pour Dieu seul et pour lui...

Page 226



Il jouait pour Dieu seul et pour lui...

Et, galamment, Voisenon céda sa place.

— Voilà, dit-elle. A Chaingy, dans une misérable chaumière isolée sur la lisière du bois de Goumast, je viens d'aller visiter, à la prière du curé, un pauvre fagoteur de cotrets. Par discrétion, et un peu aussi parce que l'endroit est du dernier charmant, j'ai laissé mes gens sur la route, et suis allé à pied vers la bicoque.

« Or, comme j'approchais, une musique insolite m'a brusquement arrêtée. C'était une ronde populaire que vos affinités ancillaires vous ont peut-être donné l'occasion de goûter, mon ami. Cela s'appelle, je crois, « La noce à Jeanneton ». Il paraît que nos gens chantent cette petite chose gentille après boire, pour se remettre à l'ouvrage.

« Seulement, ce qu'il faut dire, c'est comment cela était interprété. Franchement, vous savez que je ne me paie pas de mots, moi, eh bien, oui, franchement, mon ami, c'était divin. Le mot n'est pas trop gros. Et, l'abbé, ajouta-t-elle en se tournant vers Voisenon, je crois même qu'en la circonstance il n'est pas sacrilège. Vraiment, oui, c'était tout bonnement divin. Quand la ronde fut achevée, j'hésitai à me remettre en chemin. Pour me décider enfin, il a fallu que je m'arrachasse à un véritable enchantement.

« Or, comme j'arrivais, la musique, soudain, reprit. Ce n'était plus du tout du même rythme. C'était une mélodie lancinante, une espèce de poignante

complainte populaire, qui n'avait rien de commun, je vous jure, avec les fades ariettes de votre Jean-Jacques, ni avec les niaises bluettes dont, depuis quatre ou cinq saisons, nos oreilles sont condamnées à se repaître. C'était net, simple, naturel; ça sentait l'herbe, la terre et le fagot; ça se respirait. Et le plus étonnant, le plus incroyable, c'était... »

Un instant, elle se tut, ménageant sa surprise.

— C'était, Madame, c'était? lança Polignac, impatient.

— C'était que cela venait de la pauvre petite masure du vieux bûcheron que le curé de Chaingy m'envoyait voir; oui, c'était bien de là que venait cette musique à faire danser les anges...

— Enfin, madame, vous êtes entrée, je présume.

— Un peu de patience, monsieur, un peu, s'il vous plaît. Oui, à la fin, j'entrai donc. Et je vis...

Elle s'arrêta une seconde encore, mais non plus pour ménager ses effets, simplement parce que l'évocation de ce souvenir l'habitait encore et que sa propre émotion la reprenait toute au récit qu'elle faisait.

Enfin, elle poursuivit.

— Il y avait, dit-elle, accoudé à une table bancale de bois vermoulu, assis sur un méchant tabouret boiteux, un drôle de vieux petit bout de bonhomme ratatiné, tout ridé comme une pomme d'octobre. Et il jouait pour Dieu seul, et pour lui, absent, perdu, et

— comment dire? — comme possédé, oui, c'est cela : possédé.

« Imaginez, mon ami, un incroyable vieux visage d'ermite hirsute et famélique, tout en nerfs et en poils, et où les yeux seuls vivent, mais quels yeux, ardents, hallucinés, presque effrayants.

« Imaginez encore, s'il vous plaît, une étonnante carcasse fluette, qu'un souffle pourrait mettre à bas, et où seule reste vivante une main, mais quelle main... armée de quel archet... Non, cela ne se dit pas. Il faut le voir pour y croire.

« Je rangeai dans une misérable maie (1), mangée aux vers, les quelques victuailles que j'avais apportées. L'autre ne voyait rien, ou bien il ne daignait pas voir. Et il n'a pas remercié. Simplement, il m'a regardée, mais de quel regard, un regard, l'abbé, à faire pleurer le Bon Dieu, un regard qui n'avait plus rien de commun avec celui qu'il avait quand il jouait.

« Son histoire, il me l'a racontée en quelques mots. Elle est simple; je veux dire, elle est belle.

« Un jour par charité, le bonhomme a recueilli un pauvre vieux ménestrier qui a fini ses tristes jours dans sa bicoque.

« L'autre, pour le remercier, lui a enseigné les rudiments de son art, et puis, en mourant, lui a légué son seul trésor : un violon à faire danser. Resté seul après cette mort, le fagoteur a meublé ses soirées

(1) Maie : huche à pain.

en tâtonnant sur l'instrument. Vite, il a su en tirer des accents, des accents... Enfin, vous me connaissez, mon ami, vous savez combien j'ai la tête froide. Et vous constatez le décousu de mes propos. N'est-ce pas vous dire quels accents cet homme tire de son violon? »

Polignac et Voisenon s'étaient levés à la fois.

— Madame, dit Polignac, madame, vous nous rendez la vie. Madame, grâce à vous, nous sommes sauvés. Que dis-je? Montpipeau, madame, est sauvé.

— Ah, non, monsieur, ça, non! Je m'y oppose. Le pauvre homme ne servira pas de prétexte ou d'instrument à vos méchants plaisirs. Je ne veux pas qu'il alimente les railleries de votre petite cour ricanière. Et lui non plus, j'en suis sûre, monsieur, lui non plus ne le voudra pas.

— Aussi bien n'est-ce pas moi, madame, qui le lui demanderai, mais vous-même.

— Moi?

— Vous, madame, dans son intérêt. Il sera royalement payé. Acceptez-vous?

— J'accepterai... à une condition.

Et sur cette condition, après un bref débat, l'accord se fit. En conséquence, Madame de Polignac rédigea elle-même les listes d'invités et lança les invitations.

La soirée fut parfaite. Jamais Montpipeau, depuis

de longues années, n'avait connu cette rigueur, ni simplement, cette tenue. Et, sans qu'il en sût rien, ç'avait été un pauvre hère de bûcheron devenu fagoteur qui avait réussi ce miracle.

Un peu avant minuit, le vieil homme fit valoir son âge et demanda qu'on lui permît de rentrer chez lui. Tous étaient sous le charme de son jeu émouvant et chacun aurait voulu le retenir encore des heures entières. Mais Marie-Louise de Polignac laissa le bonhomme libre de partir. Et François-Camille qui, pour la première fois de sa vie, se voyait privé de l'organisation de ses propres plaisirs — la seule prérogative qui lui était restée jusqu'alors — s'inclina, en galant homme qu'il était.

Un bois important, reste d'une partie de l'ancienne forêt des Loges, sépare Montpipeau de Chaingy. Le fagoteur, qui connaissait l'endroit de longue date, prit au plus court, coupant par les taillis, au plus épais. Il marchait vite, ayant hâte de rentrer dormir.

D'abord, il ne remarqua rien d'anormal. Les arbres, dans le clair de lune, prenaient bien des formes étranges et vers lui, tour à tour, tendaient des bras noueux, dressaient des corps déchiquetés, balançaient des ongles crochus. Mais il savait que ce n'étaient que des arbres. Et, pour mieux le savoir encore, il se

le répétait à mi-voix, et cela l'encourageait un peu. Tout de même, il n'était pas trop rassuré, et il pressa le pas.

Bientôt, il lui sembla que des ombres l'entouraient, le frôlaient au passage, les unes visqueuses, qui coulaient au long de ses chausses, les autres, glacées, qui lui giflaient le profil. « Des chouettes, murmura-t-il, des chats-huants. » Et, pour se donner du cran : « Saletés! » bougonna-t-il entre ses dents.

C'était pourtant bien vite devenu autre chose que des frôlements. C'était plus vif, plus violent. Par moments, le bonhomme en était bousculé. Il ne reconnaissait plus son chemin. Il lui semblait que ces ombres l'entraînaient dans leur sillage. Et il en venait de partout, encore, encore. Les unes rampaient contre lui; d'autres couraient, bondissaient; d'autres, lourdes et lentes, le poussaient devant elles; d'autres le happaient, comme à coups de harpons; d'autres encore, voletaient au-dessus de sa tête.

Soudain, l'homme déboucha dans une vaste clairière qu'il n'avait jamais vue. A peine venait-il d'y pénétrer qu'un immense flamboiement éclata de toutes parts, et il ferma les yeux, terrifié.

Quand il les rouvrit, un nègre aux pieds fourchus, au chef surmonté de deux énormes cornes d'ébène était devant lui et lui demandait, en un langage fort civil, de jouer un air à danser de son répertoire.

Incapable de dire un mot, le pauvre homme, en signe de refus, secoua la tête.

L'autre, une seconde fois, refit sa demande. Avec le même branle du bonnet, le bûcheron déclina encore l'invitation.

Le monstre noir s'écarta aussitôt et, du fond de la clairière, à pas lents et solennels, un grand personnage maigre, portant des vêtements rouges qui semblaient lacérés et tailladés, marcha sur le violoneux.

Avant de l'aborder, il s'arrêta et, se retournant vers la clairière, fit un large geste.

A ce geste, la clairière s'emplit en un clin d'œil d'une immense foule bavarde et grouillante, parmi laquelle le ramasseux de cotrets reconnut des voisins, des amis, des invités de Montpipeau qu'il venait de quitter, mêlés à mille monstres noirs ou rouges, aux visages hideux.

D'un nouveau geste, le grand personnage rouge imposa le silence. Dans un long grondement contenu, la foule, obéissante, se tut et se rangea sur deux rangs, de part et d'autre de la clairière. La double file allait à l'infini, jusqu'au-delà de l'horizon, où elle semblait se perdre dans un poudroiement écarlate.

L'inconnu alors, se tourna vers le violoneux.

— Je n'ai pas l'habitude, moi, dit-il, de répéter deux fois mes ordres. Tu m'as volé mon bal de ce soir, à Montpipeau. Il faut réparer cela sur-le-champ.

Il arracha d'un geste brusque le violon que le

fagoteur portait accroché à son dos par une courroie et, le lui tendant : « Joue », dit-il.

Le bonhomme prit l'archet d'une main, le violon de l'autre; et, avant même qu'il eût pu s'exécuter, l'archet avait commencé de courir seul sur le violon.

Alors se déchaîna un véritable sabbat d'enfer. Venus du bourg et des régions environnantes, tout un monde où se confondaient prudhommes et filles de ferme, gentilshommes et vachères, belles dames et sorciers, diablotins et fées de la forêt, tourna, sauta, vira, trépigna sur une cadence diabolique, sans fatigue apparente, au rythme de casseroles enflammées que brandissaient et frappaient de leurs poings cornus des monstres noirs, des géants rouges et des gnomes verts.

La fête fantastique dura plus d'une heure.

Enfin, le grand seigneur aux vêtements écarlates, qui paraissait le maître de la soirée, revint vers le pauvre bûcheron, qui était mort de peur.

— Merci, lui dit-il. Sois ici dans quinze jours. Nous aurons à nouveau besoin de toi. Sois exact : ma vengeance serait terrible. Pour le chemin, ne t'inquiète pas. Mes gens te conduiront ici.

Alors, tremblant de tous ses membres, le pauvre homme regagna sa chaumière.

Toute la nuit, et plusieurs des jours qui suivirent, le violoneux de Chaingy s'interrogea sur la conduite

qu'il devrait tenir au nouveau rendez-vous infernal. « Que faire? se demanda-t-il. Et à qui s'ouvrir de cette histoire si peu croyable? »

Enfin, il se rappela la bonne dame de Montpipeau, qui lui avait été si secourable.

Et il s'en fut la consulter.

Marie-Louise de Polignac réfléchit longuement, hésita quelques instants; puis, en femme de tête qu'elle était, elle indiqua au malheureux une judicieuse marche à suivre.

Au jour dit, le bûcheron se trouva de nouveau dans la clairière infernale.

Au signal du maître des cérémonies, la ronde commença. C'était la même que quinze jours plus tôt. Mais la foule semblait encore grossie. Messer Satan, décidément, ne chômait pas...

Tout à coup, après la deuxième danse, profitant d'une minute de pose, pendant laquelle il était maître de son violon, le petit ramasseux de cotrets saisit son archet et, hop! attaquant d'un grand coup :

— Magnificat anima mea... fit-il chanter à l'instrument.

Personne, ma foi, n'attendit le « dominum ». Ce fut une incroyable débandade, une folle panique.

Et l'humble violoneux se retrouva seul, assis, au clair de lune, son violon dans une main, son archet dans l'autre, au milieu d'un fourré d'épines.

Le violoneux du diable — ainsi qu'on l'appela par la suite à Chaingy et loin à l'entour — survécut longtemps à cette étrange aventure. Il ne mourut que dans les dernières années du premier Empire.

Le château de Montpipeau, le plus beau assurément de tout l'Orléanais, avait disparu avant lui, emporté par la tourmente révolutionnaire. De ses imposantes constructions, il ne subsiste actuellement que deux tourelles médiévales, appelées dans la région « tourelles de Favéant », d'importants fossés, une cave ancienne et, dans une ferme, l'ancienne salle des fêtes dans laquelle le violoneux de Chaingy a fait danser, un soir, les hôtes de son seigneur.

Quant à l'autre salle des fêtes, la clairière infernale, personne, à Chaingy, ne veut l'indiquer, car elle est de ces endroits qu'il vaut mieux faire un détout pour éviter.

A un touriste parisien qui lui demandait récemment de le conduire dans la trop fameuse clairière, un vieux bûcheron de Chaingy, hardiment, répondit :

— Non, j'irons pas, c'est trop dangereux. N'y a pas qu'dans vot'Pigalle qu'on peut faire des mauvaises rencontres...

LA NOCE DU MAUDIT

Vers 1800, l'ancien moulin à vent de Bougy-les-Neuville, appelé le moulin Jarry, appartenait à un nommé Magloire. C'était un rude meunier que ce Magloire. Beaucerons, Gâtinais, paysans du val et bûcherons de la forêt, tous, dans l'Orléanais, le connaissaient de réputation. Sa puissance au labeur, sa richesse étaient légendaires. On disait : travailleux comme maître Magloire; on disait : riche comme maître Magloire. On disait... on disait... que ne disait-on pas de lui?

D'étranges bruits couraient même à son sujet.

Tout avait commencé quand, un beau jour, croyant livrer un sac de farine à l'un de ses clients, Magloire lui avait livré... devinez quoi? Un sac de beaux et bons louis d'or. D'abord, l'homme qui avait reçu cette bizarre livraison attendit une visite du meunier de Moulin-Jarry. Dame, pensez donc : pour réparer une telle erreur... Ceci méritait bien cela. Les jours

passèrent, puis les semaines, et puis des mois encore. Magloire ne vint pas. Magloire ne dit rien.

Et l'histoire commença de courir, de Bougy à Neuville, d'Orléans à Patay... Il y avait de quoi, au reste. N'était-il pas curieux qu'un simple meunier perdît ainsi une fortune et ne s'en aperçût pas? Et puis, les ailes du Moulin-Jarry tournaient vite, vite, à une vitesse vertigineuse, à une cadence effrayante. Cela non plus ne paraissait pas naturel.

Tous ceux du voisinage, alors, s'appliquèrent à épier maître Magloire. Au soir, après le travail, chacun courait se mettre à l'affût.

Les femmes, en rentrant de laver leur linge au lavoir ou de cueillir l'herbe aux lapins, se sentaient — par une étrange coïncidence – toujours l'envie de se délasser un brin à la hauteur du Moulin-Jarry. Elles s'asseyaient sur la berme (1) du chemin, pour reprendre des forces, et négligemment, avec l'air de rien, entre deux bâillements qu'elles prolongeaient complaisamment, furetaient du regard dans les entours.

Plus hardis, les jeunes gens rôdaient par là en bandes joyeuses, entre chien et loup, et s'attardaient jusqu'à la brune.

Plus têtus, quelques anciens — dans l'espoir d'arracher à ces lieux suspects la matière de récits pour meubler leurs « veillons » — se mussaient derrière de grosses meules de fourrages et, rêveurs, guettaient,

(1) Berme : talus.

attendaient, patiemment, obstinément, mais hélas... toujours en vain. Rien n'entrait au moulin. Rien n'en sortait. Rien n'y remuait. Nul n'y semblait vivre.

Alors, au bout de quelques minutes, les femmes, poussant leurs brouettées de linge ou d'herbe, rentraient chez elles pour préparer le repas du soir.

Quelque temps après, les jeunes rentraient pour le manger, ce repas.

Seuls, quelques vieux, cabochards et coriaces, prenaient racine derrière leurs meules de foin. Mais l'âge et la fatigue aidant — et je ne sais quel diable avec — ils s'endormaient au bout d'une heure ou deux, rabâchant leurs songes. Et quand, éberlués de se retrouver en pleine campagne, ils étaient réveillés par la piquette du jour, parmi les brouillards blancs de l'aube, le seul récit qu'ils pouvaient tirer de leurs aventures, c'était celui d'un rhume quelconque ou, au mieux, d'une banale bronchite.

— J'ons failli attraper la crève, disaient-ils. Et faute de mieux, en savourant des bouillons brûlants, ils promettaient à leurs parentèles de ne plus jamais se risquer du côté de chez maître Magloire...

Peu à peu, dans ces conditions, chacun revint à ses occupations. Les esprits commençaient à s'apaiser quand, soudain, tout fut remis en question.

C'était dans la nuit de la Saint-Jean d'été. Un petit pâtre, nommé Pierrotin, qui se rendait au bal avec sa

promise, vint à passer par le Moulin-Jarry et — soit paresse ou distraction — tous deux s'attardèrent là quelques minutes.

Au moment où ils allaient se remettre en route, minuit sonna au clocher de l'église de Bougy.

Au premier tintement, les deux jeunes gens, effrayés, virent un énorme flamboiement éclater sur le moulin de maître Magloire.

Aussitôt, les ailes commencèrent de tourner, tourner et se démener à une allure effrayante, zébrant le ciel de leurs grands bras incandescents. Une voix se fit entendre en même temps, qui dit et répéta : « Ton moulin tourne, Magloire, et il tourne et retourne... Mais j'aurai ton âme; ton âme, je l'aurai... »

Puis un vent violent se leva brusquement, qui apportait des quatre horizons un concert de grincements, de cris, de gémissements et de longs rires lugubres qui — dirent plus tard les deux amoureux perdus — glaçaient le sang dans les veines et faisaient dresser les cheveux sur la tête.

Au dixième tintement de l'horloge, la cadence infernale se ralentit; le vent baissa; les appels diaboliques s'assourdirent, ne devinrent qu'un murmure vague et confus.

Les jeunes gens virent alors nettement des armées de diablotins attachés aux ailes du moulin maudit, qui les emportaient dans leurs tourbillons enflammés.

Au douzième coup de minuit, la voix de Satan — car

qui d'autre eût-ce pu être que lui? — reprit, terrible, une dernière fois encore : « Ton moulin tourne, Magloire; il tourne et retourne... Mais j'aurai ton âme, ton âme je l'aurai... »

Le pâtre Pierrotin et sa promise avaient, ma foi, si bon caquet, que cette histoire, tout Bougy la répéta, et que, de bouches en oreilles, elle courut, en quelques jours, jusqu'à Neuville, et jusque dans Orléans même.

Dans une ferme voisine, appelée la Biringue, vivaient alors un pauvre paysan, qu'on appelait le père Francis, et sa fille, qui portait le joli prénom de Claire-Ange.

Fille mieux nommée, nul n'en connaissait dans toute la région.

Claire, elle l'était, et fraîche et rose, comme un pommier en robe d'avril; et, sous ses longs cheveux blonds, elle semblait douce comme un ange du Bon Dieu.

Quant à son père, c'était un homme robuste, entendu à l'ouvrage, loyal et droit. Demeuré veuf après quelques années de mariage, il mettait tout son espoir dans sa fille.

Mais il était très pauvre et, dans un jour de dénuement, il avait accepté que maître Magloire lui prêtât, pour l'obliger, une somme de cinquante pistoles.

Depuis, malgré son labeur acharné, il n'avait pu arriver à réunir de quoi rembourser son créancier.

Or, un jour qu'il rentrait des champs, la faux sur l'épaule, Francis rencontra le meunier du Moulin-Jarry qui, de loin, le héla.

— Te rappelles-tu ta dette, père Francis? demanda-t-il.

— Oui-dà, maître Magloire, oui-dà-bien que je me la rappelle, répondit le cultivateur. Mais la récolte n'est pas bonne, cette année... C'est pourquoi...

— Tu m'avais promis de me régler pour la Saint-Jean d'été, Francis; ça n'est pas bien, dit l'autre.

Il s'arrêta, songeur; puis, d'un ton devenu soudain paterne, débonnaire :

— N'importe, ajouta-t-il. Je n'aime pas la chicane. Allons, essayons donc d'un arrangement. C'est toujours meilleur qu'un procès, pas vrai?

Il se tut une seconde encore, puis :

— Voici, dit-il. Tu as une fille gentille et travailleuse. La voilà en âge de prendre mari. Moi, je végète dans la solitude. C'est pas bon pour un homme, ça. Et pour une femme non plus. Donne-moi la main de ta fille, Francis. J'ai assez de bien pour deux, et même aussi pour quelques marmots. Je suis bonhomme. Je ne souhaite qu'une femme honnête et courageuse. Quant à ta dette, compère, je t'en donnerai décharge dans mon contrat de mariage.

Francis rentra chez lui, rêveur. Quelque temps, il hésita. Puis, un jour, il s'ouvrit à Claire-Ange de la proposition de maître Magloire.

Dire que la jeune fille fut enchantée de ce projet, ce serait trop dire. Mais aimant son père plus que tout au monde, elle souhaitait de tout son cœur que prissent fin les ennuis d'argent qui lui rongeaient les sangs et lui travaillaient la tête. Elle accepta donc ce mariage.

Le meunier fit sa cour pendant près de deux mois. Régulièrement, il se rendit à la Biringue, pour mettre aux pieds de sa promise l'hommage de sa flamme.

C'était un curieux homme, à vrai dire, que maître Magloire. Quel âge avait-il? Peut-être à peine la trentaine. Mais, de même que certains vieillards, habités par l'esprit, semblent rester jeunes sous des cheveux blancs, de même, certaines gens, jeunes encore, paraissent rongés par des soucis lancinants, par d'obsédantes préoccupations, qui prématurément les vieillissent. Le meunier du Moulin-Jarry était de ceux-ci.

Pour l'état-civil, c'était un homme jeune encore, dans toute la force de l'âge; mais à voir son visage fané, ridé, tavelé, son teint terreux, bilieux, sa longue carcasse ossue toute voûtée, tassée, cassée, chigneuse et contrefaite, et plus encore à soutenir son regard qui brillait d'un éclat presque inhumain, on avait l'impression de rencontrer un de ces vieux alchi-

mistes inquiétants dont sont remplis les récits d'Outre-Rhin.

Et l'on ne pouvait, à son abord, s'empêcher de songer aux histoires qui couraient sur son compte, absurdes et terrifiantes, celle du sac de louis d'or livré en place d'un sac de farine, ou celle, plus récente, que racontaient Pierrotin et sa future femme.

Claire-Ange et son père, pour se tranquilliser, se répétaient que l'homme au sac de louis devait être un jaloux, et que le pâtre et sa promise, tout à la joie de leurs épousailles proches, auraient sans doute été capables de prendre un brandon de la Saint-Jean pour un brasier de l'enfer. N'importe. Ils étaient inquiets, si inquiets même que ni le père n'osait parler à sa fille de ses inquiétudes, ni la fille à son père.

Ainsi arriva le grand jour du mariage, fixé au samedi qui suivait le 15 août. Claire-Ange avait choisi cette date pour se mettre deux fois sous la protection de la Bonne Dame.

Dès le matin, la cour de la Biringue était pleine d'une foule bruyante et bigarrée. Parents, amis bourdonnaient partout en essaims joyeux. Il était même venu un oncle de Paris, marchand-tailleur d'habits pour hommes de son état, qui arborait un magnifique gilet à fleurs brodé d'or et galonné d'argent, sur lequel s'étalaient de scintillantes

breloques. Il flânait de groupe en groupe, faisant le bel homme, égrenant des propos importants, fleuris des noms de ses clients qui, tous, appartenaient à l'entourage du citoyen Premier Consul Bonaparte et du citoyen Archichancelier Cambacérès.

Dans toutes les noces, aussi bien, d'ailleurs, que dans tous les enterrements, bref, dans toutes les fêtes de famille, on peut voir de ces gens-là, qui prennent prétexte de la joie ou des chagrins d'autrui pour venir étaler une gloriole dont, à vrai dire, nul ne se soucie, ou presque.

Enfin, le marié arriva. Il portait un bel habit rouge à gros boutons de couleur puce. L'oncle beau parleur en palpa longuement l'étoffe et dit que cela était du dernier galant. Il ajouta même qu'on ne faisait pas mieux à Paris, et que le citoyen Archichancelier lui-même, célèbre par ses élégances un peu tapageuses, n'était pas mieux vêtu. Cela fit une forte impression sur l'assistance.

Tout à coup, quelqu'un appela :

— La mariée, la mariée, je veux voir la mariée...

Aussitôt, tous les invités reprirent en chœur :

— La mariée, la mariée, nous voulons la mariée...

C'est ainsi, dans les noces. On pense à tout, sauf aux futurs époux. Et le plus souvent, c'est tant mieux pour eux. Mais il suffit qu'un joyeux drille les réclame. Et chacun se rappelle alors qu'il est venu pour eux. Tout le monde, pendant quelques minutes, ne parle

plus que d'eux, quitte à les oublier, d'une conscience plus tranquille, dans l'instant d'après.

— Claire-Ange est là-haut, répondit Francis. Elle se prépare. Elle finit sa toilette.

Il n'osa pas préciser, devant cette assistance mélangée, que sa fille s'était enfermée depuis le matin dans sa chambre et que, agenouillée devant une vierge ancienne qui lui venait de sa mère, elle pleurait et priait sans cesse, comme étrangère à ses propres épousailles. Nul n'avait osé la sortir de ses oraisons, ni de sa cruelle et longue méditation.

A ce moment, une cousine, qui faisait office de matrone pour la journée, descendit à pas solennels, un large sourire épanoui sur des lèvres plantureuses.

— La mignonnette est bientôt prête, dit-elle. Je viens de planter couronne sur sa tête.

— C'est pas dommage, grommela maître Magloire.

Presque aussitôt, Claire-Ange parut et s'encadra dans la maîtresse porte, au-dessus du perron de la ferme.

Un voile épais cachait les traits de son visage. Et sa longue robe à traîne de soie brillait doucement dans le soleil matinal.

— Une bise, une bise, cria l'oncle beau parleur, une grosse bise à la mariée...

D'un bond, il s'élança, les deux bras en avant. Preste, Claire-Ange descendit les trois marches du perron; et le beau monsieur de Paris, emporté par son élan,

alla donner du bec sur le volet de la porte. Un énorme éclat de rire dilata l'assemblée.

En quelques coups d'archets, les violoneux firent grincer leurs boîtes vernies. Aussitôt, bras dessus, bras dessous, la joyeuse compagnie s'élança entre deux rangées de buissons en fleurs, les uns se dandinant, d'autres se trémoussant, ceux-ci courant, ceux-là traînant la jambe, et l'oncle beau parleur marchant derrière, en tapotant du bout d'un mouchoir de baptiste, qu'il bouchonnait entre ses doigts, une bouche dont l'éloquence était enfin tarie.

Six cents pas séparent la Biringue de l'église. Dans l'air rare, étouffé par les grandes chaleurs d'août, le carillon des cloches de l'église de Bougy se mêlait par bouffées aux crinquaillements des violons. Il avait quelque chose d'insolite, à vrai dire, ce carillon. Une note y revenait souvent, obstinée, obsédante, une longue note morne, comme une espèce d'appel, d'on ne savait où, pour nul ne savait quoi. Personne, d'abord, n'y prit garde. Ce que, simplement, quelques-uns remarquèrent, ce fut le concert cocasse et geignard que firent entendre, au passage, les crapauds qui vivaient dans les mares du village, deux mares aux eaux verdâtres, croupissantes, qui se trouvaient, l'une à l'entrée, l'autre

au milieu du bourg. Certains invités n'apprécièrent pas cette lugubre aubade. L'oncle beau parleur retrouva même l'usage de sa voix pour observer qu'on devrait « détruire de telles vermines »...

Enfin, le cortège arriva sur la place de l'église, et s'arrêta. Selon le rituel en usage dans la contrée, le curé de la paroisse vint au-devant des futurs époux.

Tout à coup, dans le silence qui, aux approches du prêtre, était tombé sur la noce, une cloche tinta, la même qui, quelques minutes plus tôt, avait mêlé son chant au carillon joyeux de la fête. Ceux de Bougy, et aussi ceux d'ailleurs, et jusqu'à l'oncle même, oui, jusqu'à l'oncle beau parleur lui-même, tous, dans l'instant, la reconnurent. C'était la cloche des trépassés. C'était le glas du jour des morts. C'était le long chant triste, obsédant, monotone et poignant, des corps perdus, le chant qui jetait, nues et solitaires, aux pieds de Dieu les âmes des hommes, le chant du Jugement et de la Vérité.

Le prêtre, pétrifié sous l'avent de bois de son église, avait l'air d'une statue, d'une hiératique statue d'orant et de voyant.

Magloire aussi paraissait pétrifié. Un instant, il resta ainsi, figé dans son habit de pourpre à boutons de soufre, interdit, écrasé de stupeur. Puis il risqua un pas vers sa promise, deux pas. Au troisième, le voile de Claire-Ange tomba. Claire-Ange, Claire-Ange, comment se pouvait-il? C'était un monstre.

Etonnée, comme hallucinée, toute l'assistance regardait — sans vouloir en croire ses yeux — l'espèce de bouc noir et cornu, aux yeux fous, qui, dans ses voiles blancs, s'agitait, insupportable, effrayant, dérisoire.

Alors, pour la première fois de sa vie, sans doute, l'oncle beau parleur ouvrit la bouche, et ne parla pas.

— C'est moi, c'est moi, maître Magloire, qui serai ton épouse à jamais, cria aussitôt une voix au timbre acide, au débit rocailleux. Voici l'heure de la noce infernale...

Et un grand rire sec crépita dans l'air léger.

Du pied, le monstre frappa le sol. La terre s'ouvrit immédiatement; et, dans un tourbillon de flamme et de soufre, qui tournoya comme une énorme rose incandescente sous les yeux hagards de l'assistance, le couple maudit vira, s'engouffra, se perdit; la terre se referma sur lui.

Après la première stupeur, dans le cortège, resté sur la place, tous se comptèrent. Il ne manquait que les époux.

L'oncle beau parleur marcha sur Francis.

— Beau neveu, dit-il, condoléances. Croyez bien que je m'associe à votre peine. Cet incident est de fort mauvais goût.

Puis, changeant tout à coup de voix, soudain pratique :

— Mais le repas, beau neveu, ajouta-t-il, sans doute l'allons-nous prendre. Il serait grand dommage qu'il fût perdu pour tous.

La proposition, assurément, était brutale. Mais, comme elle ne manquait pas de sagesse, la noce revint à la Biringue.

Or, lorsque la matrone qui, pour la journée, lui avait servi de duègne, entra dans la chambre de la mariée, qui découvrit-elle? Claire-Ange, pardi! Eh oui, Claire-Ange, qui dormait profondément. Vingt jours et vingt nuits, elle dormit de la sorte.

Un beau matin, l'angelus l'éveilla :

— Quel joli rêve j'ai fait... murmura-t-elle.

Elle vécut jusqu'à un âge très avancé, entre sa vierge et sa quenouille. Jamais elle ne voulut se marier.

Des témoins l'ont connue, qui ont raconté son histoire. C'est d'après leur récit que j'ai rapporté ce qui précéde.

Il m'arrive souvent de songer à cette Claire-Ange, au nom chantant. Je l'imagine, vieillissant seule, doucement, toute au souvenir du rêve, du long rêve qu'elle avait fait. Fut-elle heureuse? Il paraît qu'elle semblait l'être. On soupçonnait en elle cet immense apaisement qui tient lieu de bonheur aux solitaires.

Étrange objet, en vérité, que le bonheur... Mieux vaut, pour le trouver, ne pas le chercher. Mieux vaut, pour le garder, ne pas y prendre garde.

INDEX DES SOURCES CONSULTÉES

Le chien de Montargis : VISCARDI, Thèse pour le doctorat de Droit. Dom MORIN, Histoire du Gastinois, éd. 1630.

La chandelle de minuit : archives paroissiales de Batilly, à la mairie de cette commune.

L'église maudite de Quiers : JEULIN, journal manuscrit.

J.-H. BAUCHY : travaux divers, notamment un mémoire pour le Doctorat de droit à la Faculté de Paris.

La demoiselle de la Toussaint; Le curé de Vieilles-Maisons : tradition régionale orale.

Le roi-pénitent; Un serment de famille; Le chien de Marcilly; Le chêne de l'Évangile : VASSAL (M. de), 4 légendes de l'Orléanais. Éd. Gatineau, 1853.

Entre la Croix-Blon et la Croix-Faron : VASSAL (M. de), Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences, Belles Lettres et Arts d'Orléans, A° 1849.

Noël de Chevilly, La noce du Maudit : BARBIER, Contes de Bellébat, éd. Herluison, Orléans, 1890.

Deux ponts sur la rivière de Loire : Poèmes d'Auguste GRIVOT, le tonnelier-poète de Châteauneuf-sur-Loire (préface de Lamartine; éd. 1852).

Le solitaire de Meung : COCHARD, article in « Annales du diocèse d'Orléans », 1860.

De Fleury à Saint-Benoît : « Miracula Sancti Benedicti », éd. des Bollandistes. Et Rocher; histoire de l'abbaye royale de Saint-Benoît-sur-Loire.

Ces dames de chez nous : Paul DOMET, Histoire de la forêt d'Orléans, éd. Herluison, 1890, épuisé. Et CHAPIZEAU, Contes de la Beauce et du Perche, 2 forts volumes, 1880, épuisé.

Notre-Dame de l'Épinay : BARDIN, Châteauneuf-sur-Loire, éd. 1875.

La dame de Chicamour, Le violoneux du Diable, La noce du Maudit : DOMET, Histoire de la Forêt d'Orléans, *loc. cit.*

Le dernier baron de Loury : LE MAIRE, Antiquités de la Ville d'Orléans; dernière édition (1648); LE MAIRE avait été témoin des faits relatés par lui entre les deux éditions de son ouvrage. Pour la légende : DOMET, *loc. cit.*

Quatre seigneurs sans importance : Très curieux opuscule intitulé : « Effroyable rencontre de 4 esprits malins, par Monsieur le baron de Bourboeuil, et sa compagnie, passant la Forest d'Orléans le jeudy 26 mars 1620; ensemble, les estranges et prodigieuses choses qui se sont passées, le tout récité au Roy par ledit sieur Baron au chasteau Royal de Fontainebleau ». à Paris, en la rue Saint Jacques au Chesne Vert, près Saint. Benoist; 1620. Le seul exemplaire connu est à la Bibliothèque nationale, cote L.K. 7. 5 891.

TABLE DES MATIERÈS

FOLKLORE GÂTINAIS
Le chien de Montargis. . . . . .
La chandelle de minuit. . . . . .
L'église maudite de Quiers . . . . . .
Le Christ de Bellegarde . . . . . .
La demoiselle de la Toussaint . . . . . .
Le curé de Vieilles-Maisons. . . . . .

FOLKLORE BEAUCERON
Le roi-pénitent . . . . . .
Entre Croix-Blon et Croix-Faron . . . . . .
Un serment de famille . . . . . .
Noël de Chevilly . . . . . .

SOLOGNE ORLÉANAISE
Le chien de Marcilly. . . . . .

VAL DE LOIRE
Deux ponts sur la rivière de Loire . . . . . .
Le solitaire de Meung . . . . . .
De Fleury à Saint-Benoît . . . . . .

FORÊT D'ORLÉANS
Ces dames de chez nous. . . . . .
Notre-Dame de l'Épinay. . . . . .
La dame de Chicamour . . . . . .
Le chêne de l'Évangile. . . . . .
Quatre seigneurs sans importance . . . . . .
Le dernier baron de Loury . . . . . .
Le violoneux du Diable . . . . . .
La noce du Maudit. . . . . .

DANS LA MÊME COLLECTION (SUITE)

LE MONDE

CONTES ET LEGENDES DES **ANTILLES**, par Th. Georgel, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LEGENDES **ARABES**, par J. Corriéras, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **BOHEME**, par J. Slipka, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DE **BULGARIE**, par Bajdaev, ill. de Giannini.
CONTES ET LEGENDES DU **CAUCASE**, par D. Sorokine, ill. de Reschoïsky.
CONTES ET LEGENDES DE **CHINE**, par G. Vallerey, ill. de R. Péron.
RECITS DE LA **CONQUETE DES POLES**, par C. Alzonne, ill. de J.-M. Desbeaux.
CONTES ET LEGENDES D'**ECOSSE**, par Ch. Quinel et A. de Montgon, ill. de C. Dey.
CONTES ET LEGENDES D'**ESPAGNE**, par M. Soupey, ill. de D. Dupuy.
CONTES ET LEGENDES D'**ETHIOPIE**, par H. Pérol, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **FAR-WEST**, par Quinel et de Montgon, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LEGENDES DE **GRANDE-BRETAGNE**, par S. Clot, ill. de Sainte-Croix.
CONTES ET LEGENDES D'**HAITI**, par PH. Thoby-Marcelin et P. Marcelin, ill. de Ph. Degrave.
CONTES ET LEGENDES DES **HOMMES VOLANTS**, par L. Sabatié, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **HONGRIE**, par E. Bencze, ill. de J. Glannini.
CONTES ET LEGENDES **INCAS**, par A.-M. Lambert-Farage, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **L'INDE**, par R. Fougère, ill. de L. Marin.
CONTES ET LEG. DES **INDIENS PEAUX-ROUGES**, par H. Fouré-Selter, ill. de L. Marin.
CONTES ET LEGENDES DU PAYS D'**IRLANDE**, par Ch. M. Garnier, ill. de J. Giannini.
CONTES ET LEGENDES D'**ISRAEL**, par A. Weill, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **JAPON**, par F. Challaye, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **LIBAN**, par R.R. Khawam, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **MADAGASCAR**, par R. Vally-Samat, ill. de D. Dupuy.
C. ET LEG. **DE LA MER ET DES MARINS**, par Quinel et de Montgon, ill. de J. Pecnard.
CONTES ET LEGENDES DU **MEXIQUE**, par R. Escarpit, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES D'**OUTRE-RHIN**, par H. Weiller, ill. de M. Paulin.
CONTES ET LEGENDES DU **PAKISTAN**, par S. Hassâm A. Rassool, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DU **PORTUGAL**, par G. T. Cœlho, ill. de M. Rudnicki.
CONTES POPULAIRES **RUSSES**, par E. Jaubert, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DU **SENEGAL**, par A. Terrisse, ill. de Papa Ibra Tall.
C. ET LEG. DE **TAHITI** ET DES **MERS DU SUD**, par Viale-Dufour, ill. de R. Péron.
CONTES ET RECITS DE **SIBERIE**, par P. Rondière, ill. de R. Péron.
CONTES ET LEGENDES DE **SICILE**, par Quinel et de Montgon, ill. de Vayssières.
CONTES ET LEGENDES DE **SUISSE**, par H. Cuvelier, ill. de M. Rudnicki.
CONTES ET LEGENDES DE **WALLONIE**, par Max Defleur, ill. de C. Dey.

LITTÉRATURE

Contes et récits tirés
DU THEATRE DE **CORNEILLE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **MOLIERE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **RACINE**, par G. Chandon, ill. de R. Péron.
DU THEATRE DE **SHAKESPEARE**, par S. Clot, ill. de R. Péron.
DES **OPERAS CELEBRES**, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.
DES **BALLETS** ET DES **OPERAS-COMIQUES**, par D. Sorokine, ill. de R. Péron.

L'Orléanais comprend quatre régions : Gâtinais, Val de Loire, Beauce, forêt des Loges (la plus vaste de France après les Landes). Chaque région garde l'empreinte de la population qui l'a modelée. Petits cultivateurs gâtinais, riches fermiers beaucerons, vignerons gouailleurs du Val, bûcherons rêveurs de la forêt ont tous participé au folklore de cette province. Il en résulte une rare diversité. Les "Contes et Légendes de l'Orléanais" rassemblent des anecdotes saisies sur le vif par l'observation gâtinaise, des mystifications ourdies par le railleur Val de Loire, des récits moraux empruntés à la sagesse beauceronne, et des aventures merveilleuses nées au cœur de l'épaisse forêt. Parlant tour à tour en chroniqueur, en satiriste, en moraliste, en poète, l'auteur exprime ici sous ses divers aspects l'esprit de cette province orléanaise qui, pendant plusieurs siècles (et après même que Paris en fût devenu la tête), a été le cœur de la France.